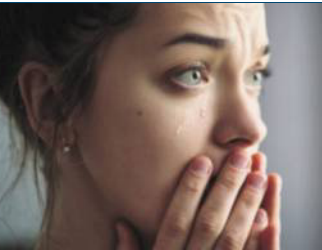


LE FIGARO

« Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur » Beaumarchais



LE FIGARO SANTÉ  
LES VERTUS THÉRAPEUTIQUES  
DES LARMES  
PAGE 14

IRAN  
DEUX ANS APRÈS MAHSA AMINI,  
« LES FILLES SONT PRÊTES À MOURIR  
POUR NE PLUS PORTER LE VOILE » PAGE 20



GOUVERNEMENT

Michel Barnier avance, les camps politiques posent leurs jalons  
PAGE 2

AFRIQUE

Port-Soudan, capitale de fortune d'un pays déchiré par la guerre  
PAGE 10

ASSOCIATION

Anticor au centre d'une bataille hautement politique  
PAGE 12

ENTREPRISES

La leçon de dynamisme de l'artisanat français  
PAGE 22

JEUX OLYMPIQUES

Le démontage des installations, l'autre défi de Paris 2024  
PAGE 24

ENTRETIEN

Jean-Louis Aubert : « La musique est le plus léger des arts »  
PAGE 35

CHAMPS LIBRES

- Turquie : le boom des télé-trottoirs contre la censure et la propagande
- Un grand entretien avec Eric H. Cline
- Les chroniques de Nicolas Baverez et de Samuel Fitoussi  
PAGES 17 À 19

FIGARO OUI  
FIGARO NON

Réponses à la question de samedi : Faut-il renoncer à l'interdiction de la vente de voitures thermiques en Europe en 2035 ?

OUI 63%  
NON 37%  
VOTANTS : 146 406

Votez aujourd'hui sur lefigaro.fr  
Souhaitez-vous une nouvelle dissolution de l'Assemblée nationale en juin prochain ?

KHALETSKI SIARHEIGOFFKEIN.PRO/  
GOFFKEIN - STOCK.ADOBE.COM -  
SASAN/MIDDLE EAST IMAGES VIA AFP

# La gauche se déchire autour du cas Mélenchon

Après les échecs de Lucie Castets et de Bernard Cazeneuve pour Matignon, la stratégie des Insoumis est sévèrement critiquée par François Ruffin, François Hollande et une partie du NFP.

Dans un livre qui vient de paraître, le député de la Somme François Ruffin, ancien «compagnon de route» de Jean-Luc Mélenchon, révèle comment la stratégie de

La France insoumise, reposant sur des campagnes électorales «au faciès» pour cibler les minorités ethniques, a fracturé l'universalisme de la gauche. Une critique repri-

se par le camp social-démocrate, pour lequel LFI est un frein majeur à l'accession au pouvoir de la gauche. Des dirigeants de LFI n'hésitent pas à assimiler la démarche de

Ruffin à une dérive fascisante, montrant à quel point les gauches sont devenues irrécconciliables. Invité dimanche du «Grand Jury RTL-Le Figaro-Public Sénat-M6»,

François Hollande a aussi souligné les «limites de la radicalité». «Jean-Luc Mélenchon, ça fait deux fois qu'il est candidat et deux fois qu'il n'est pas au second tour», dit-il.

→ FRANÇOIS RUFFIN, RÉVÉLATEUR DES LIGNES DE FRACTURE À GAUCHE → L'AFFRONTEMENT AVEC JEAN-LUC MÉLENCHON ÉLECTRISE LA FÊTE DE L'HUMANITÉ  
→ FRANÇOIS HOLLANDE ET LA STRATÉGIE DES PETITS PAS POUR S'IMPOSER EN 2027 PAGES 4, 6, 7 ET L'ÉDITORIAL



## La lente progression des Russes pour reprendre la région de Kursk

Malgré le feu incessant de son artillerie, la contre-offensive déclenchée par Moscou le 11 septembre pour reconquérir le territoire occupé par les forces ukrainiennes ne s'est, pour l'heure, traduite que par des gains limités. PAGE 8

## ÉDITORIAL par Vincent Trémolet de Villers

### Mélenchon et la gauche tartufe

Quoi! Qu'est-ce qu'on apprend? Jean-Luc Mélenchon ne serait pas un paisible démocrate mais un stratège incendiaire? Il aurait fait le choix du communautarisme électoral? Après une décennie de compagnonnage avec La France insoumise, François Ruffin découvre le croissant de lune : une gauche raciale remplace la gauche sociale. Déjà la mécanique stalinienne en marche lui prépare le destin de Manuel Valls. Dans le même temps, François Hollande, membre d'une alliance dont il assume un programme largement inspiré par LFI (et avec laquelle il ne compte pas rompre), déplore lui aussi la «radicalité» de Jean-Luc Mélenchon. On attend la déclaration de Gabriel Attal, qui, après avoir recommandé d'aller jusqu'au «bulletin LFI» pour faire barrage au RN, reconnaît qu'il était contradictoire de mener un front républicain avec des gens qui font campagne au faciès, assument une rhétorique qui mène tout droit à l'antisémitisme et finalement remettent en cause les principes de la République. Mélenchon, c'est pratique pour gagner les élections, c'est plus problé-

matique pour sa réputation. C'est dans le piège du pacte faustien que sont tombés un à un les tartufes socialistes, écologistes ou francs-tireurs comme François Ruffin. Avec le patron des Insoumis, ils savent qu'ils ne seront jamais majoritaires, mais sans lui et ses coalitions bricolées - Nupes, NFP -, ils ne seraient pas à l'Assemblée. Ne nous y trompons pas, la différence entre François Hollande et Jean-Luc Mélenchon est une différence de degré, pas de nature. L'Insoumis ne fait qu'appliquer le plus radicalement possible la fameuse note de l'institut Terra Nova qui a mené le député de la Corrèze à l'Élysée. «Il faut mobiliser la jeunesse et les quartiers populaires», a dit Mélenchon. Tout le reste, laissez tomber, on perd notre temps.» C'est exactement ce que recommandaient les socialistes de 2012 : abandonner la France périphérique pour se concentrer sur les minorités et les banlieues. 86 % des Français musulmans qui se sont déplacés ont voté cette année-là pour François Hollande. La stratégie Mélenchon, c'est Terra Nova, la tache de l'antisémitisme en plus. ■

## Enseignement catholique : la suspension d'un directeur à Pau relance la « guerre scolaire »

À la tête de l'ensemble scolaire Immaculée Conception de Pau depuis 2013, Christian Espeso a été suspendu pour trois ans par le rectorat de Bordeaux, qui lui reproche des «fautes graves». Parmi elles, des «atteintes à la laïcité» que contestent en tout point l'ancien directeur et ses avocats. Sur place, de nombreux enseignants, élèves et parents d'élèves dénoncent une sanction «disproportionnée» qu'ils voient comme une «offensive contre l'enseignement catholique». PAGE 11

Et si le meilleur de l'intelligence artificielle était au service de votre métier ?



Avec les solutions IA de Cegid, élevez votre potentiel et entrez dans le futur de votre métier.

cegid.com

cegid

Ouvrir les possibles

M 00108 - 916 - F : 3,60 €



# Gouvernement : Michel Barnier avance, les camps politiques posent leurs jalons

Emmanuel Galiero, Loris Boichot et Louis Hausalter

Les consultations doivent se poursuivre plusieurs jours à Matignon, où l'on dément tout « partage de noms » avec l'Élysée.

L'échafaudage se poursuit à Matignon, où l'on prend son temps. Michel Barnier, qui a promis de dévoiler un gouvernement « équilibré, représentatif, pluriel » d'ici au 23 septembre, compte tenir ses délais, selon son entourage. En attendant, le nouveau premier ministre organise son cabinet et y intègre l'ex-député européen Arnaud Danjean, qui devient son conseiller spécial, comme il l'a annoncé au *Figaro*.

Le chef du gouvernement et Emmanuel Macron se sont croisés lors de la Parade des champions, samedi à Paris, mais leur dernier échange a eu lieu vendredi. Impatient et attentif, le monde politique s'interroge sur la composition de cette équipe ministérielle, dans laquelle beaucoup rêvent d'une place. Si chaque camp devise sur le casting, Michel Barnier trace sa route, à la recherche de la meilleure architecture. À l'Élysée, on indique qu'Emmanuel Macron ne lui fixe pas de délai pour y parvenir, compte tenu de la complexité de l'exercice.

Côté Matignon, on invite à la patience. « Les réunions de travail se poursuivent. Il n'y a pas de partage de noms avec Emmanuel Macron. Le cœur de leurs échanges porte sur la politique nationale et internationale. » On s'en tient aux orientations fixées par Michel Barnier, soucieux de « renouvellement » dans le respect de « toutes les sensibilités ».

Le Savoyard est appelé à mettre d'accord macronistes et membres de son parti, Les Républicains (LR), Emmanuel Macron jugeant que cette alliance est d'avantage gage de « stabilité » que celle de la gauche. Problème, la future majorité de Michel Barnier se présente comme la plus étriquée de la V<sup>e</sup> République. Loin de la majorité absolue fixée à 289 députés, le premier ministre espère, au mieux, pouvoir compter sur 235 élus de l'Assemblée. Soit l'addition de l'ex-majorité (166 sièges), des LR (47) et du groupe centriste Liot (22).

**« Il ne faut pas que les LR soient dominateurs, sinon ce sera un problème »**

**Gérald Darmanin**

Ministre démissionnaire de l'Intérieur

Après Jean-Louis Borloo vendredi, le premier ministre a vu Gérald Darmanin samedi et devait s'entretenir le lendemain avec Sébastien Lecornu. « Pour les remercier des JO », précise-t-on. Pour le ministre de l'Intérieur démissionnaire, le parti présidentiel reste « le plus important de cette coalition ». « Il ne faut pas que les LR soient dominateurs, sinon ce sera un problème », a-t-il prévenu mardi. Une vision partagée au Mouvement démocrate (MoDem) et à Horizons, où l'on revendique des postes.

À droite, Les Républicains savent que leurs résultats aux législatives ne leur permettent pas d'avoir des exigences démesurées. Les prétentions prêtées à plusieurs d'entre eux font sourire certains de leurs alliés. « Il y a dix jours, les LR défendaient un soutien au gouvernement sans participation, et maintenant, ils veulent occuper tous les postes ! », s'amuse le sénateur Hervé Marseille, patron de l'UDI.

Chacun, à droite, sait que la fragilité du premier ministre, confronté à l'instabilité du chaos politique né de la dissolution, ne lui permet pas des choix susceptibles d'être perçus comme des provocations. Son premier impératif serait d'imaginer un consensus minimum, au moins sur la structure d'un gouvernement centré sur les « compétences ». Ce n'est pas simplement par altruisme politique qu'il s'est engagé à respecter les courants représentés au Parlement.

Le premier ministre veut préparer au maximum l'atterrissage de son gouvernement. Y parviendra-t-il ? L'opposition tente de mettre sous pression l'ancien commissaire européen. Le Nouveau Front populaire (NFP) compte le renverser et le Rassemblement national (RN) le place « sous surveillance ». « S'il n'est que le prête-nom du macronisme (...), alors ce gouvernement tombera », a menacé samedi le président du parti lepéniste, Jordan Bardella.



Le premier ministre, Michel Barnier, à Matignon, le 7 septembre. BLONDET ELIOT/ABACA

Conscients de ces réalités, les LR ne confirment aucune avancée de leur côté. Il n'y a pas eu d'échange ce week-end entre Michel Barnier et Laurent Wauquiez, chef du mouvement à l'Assemblée. On assure que le député de Haute-Loire n'a rien exigé et qu'aucune « évidence » ne s'impose pour personne. Un proche du parlementaire confie : « La question de sa présence au sein du gouvernement n'est pas la seule question posée sur l'architecture gouvernementale. Chaque personnalité choisie sera légitime. La

seule évidence est que la droite soit représentée à la juste mesure de son poids au Parlement. » Une manière de rappeler la place de la droite, qui se voit en première force parlementaire, avec 177 élus entre l'Assemblée et le Sénat.

Les LR se défendent aussi de définir des « périmètres réservés », mais ils jugeraient « logique » de se retrouver en charge des missions les plus régaliennes. Croient-ils que le chef de l'État serait en train de poser ses lignes rouges sur la table du premier ministre ?

« Dans la configuration actuelle, on n'imagine pas une seconde Michel Barnier se prêter à ce genre d'oukase, met-on en garde, à droite. Il faut croire en sa sincérité quand il nous dit qu'il n'y a pas de domaines réservés, mais deux domaines partagés, la Défense et les Affaires étrangères. C'était d'ailleurs l'une des premières exigences exprimées par notre groupe. Si nos élus devaient apprendre que Macron tente de tirer les ficelles, une fois encore, ce serait un vrai sujet de préoccupation pour eux. »

L'incertitude demeure enfin autour des éventuelles personnalités de gauche que Michel Barnier s'est dit prêt à recruter dans son équipe. Plusieurs socialistes ont affirmé avoir décliné une telle proposition. Ainsi des maires du Mans (Sarthe) et de Saint-Ouen (Seine-Saint-Denis), Stéphane Le Foll et Karim Bouamrane. Dans le « Grand Jury RTL-Le Figaro-Public Sénat-M6 », dimanche, François Hollande a estimé que « les conditions de nomination de Michel Barnier » rendent « les choses impossibles ». ■

## Arnaud Danjean, l'éclaireur du premier ministre

L'ex-député européen Arnaud Danjean avait décidé de quitter la vie politique mais la nomination de Michel Barnier a bouleversé ses projets. Ce proche du premier ministre a fini par accepter une mission à ses côtés à Matignon où son rôle consistera à rester en veille permanente sur les réalités du pays. « Le premier ministre me demande de lui apporter, sur tous les sujets qu'il juge utiles, une appréciation politique et personnelle dont il fera ce qu'il veut mais qui repose sur une confiance éprouvée depuis plus de vingt ans. Cela peut être une question très politique, un sujet européen, de défense, etc. », explique Arnaud Danjean au *Figaro*, en précisant que sa nouvelle mission sera à la fois « flexible » et conduite à la « discrétion totale de Michel Barnier ».

Pour ce spécialiste des questions de Défense issu de la DGSE (Direction générale de la sécurité extérieure), cette présence aux côtés du premier ministre devra rester en lien direct avec le pays. Son nom avait été évoqué également en coulisses pour le portefeuille ministériel de la Défense. Il estime que son ancrage « très provincial » jouera un rôle central. « De façon à ne pas être prisonnier d'un prisme parisien parfois excessif chez les responsables politiques, explique-t-il, car il est très important pour Michel Barnier d'avoir quelqu'un à l'écoute du terrain. Un aiguillon apte à tout dire, y compris certaines choses même désagréables qui ne remontent pas toujours par les voies classiques auprès de l'exécutif. »

Arnaud Danjean avait soutenu la candidature du Savoyard en vue de la présidentielle lors du congrès des Républicains en 2021. Pour la présidentielle 2017, il avait commencé par soutenir Alain Juppé, avant de rejoindre l'équipe de François Fillon au sein du pôle projet. Lors du congrès de l'UMP en 2012, il avait déjà soutenu Fillon pour la présidence du parti. À 53 ans, après trois mandats européens et plusieurs présidences de commissions (sécurité-défense, affaires étrangères, commerce international) occupées entre 2009 et 2022, il avait décidé de rejoindre le secteur privé. Mais son nom avait très vite circulé après la nomination de Michel Barnier, rue de Varenne. Arnaud Danjean raconte qu'il fut sollicité « assez rapidement », comme d'autres anciens collaborateurs de l'ancien ministre. « Car Michel Barnier est un homme de fidélité, poursuit-il, nous avons en effet cultivé une proximité au fil de toutes ses responsabilités. »

Titulaire d'un DEA en sciences politiques et relations internationales, Arnaud Danjean est originaire de Saône-et-Loire, né à Louhans. Il s'était orienté vers l'armée, où il décrocha le concours du ministère de la Défense, avant d'être affecté à la DGSE. Au fil des missions et des responsabilités qu'il occupe à partir de 1995, il se spécialise sur la thématique des Balkans et des pays d'Europe centrale et orientale. Il fut notamment chef de poste de la DGSE à l'ambassade de France en Bosnie-Herzégovine (1996-1998), conseiller Europe du directeur de la DGSE (2000-2002), membre de

la représentation permanente de la France à l'ONU (2002-2004) puis membre du cabinet de Michel Barnier, ministre des Affaires étrangères (2005) et de celui de Philippe Douste-Blazy, au sein du même ministère. Il est aujourd'hui marié et père de deux enfants, de 7 et 12 ans.

**« Il est très important pour Michel Barnier d'avoir quelqu'un à l'écoute du terrain. Un aiguillon apte à tout dire »**

**Arnaud Danjean** Conseiller spécial du premier ministre

Quand Michel Barnier a sollicité sa collaboration, Arnaud Danjean lui a rappelé qu'il n'avait plus la « moindre ambition politique » et que c'était pour cette raison qu'il avait décidé de ne pas se relancer aux européennes en vue d'un nouveau mandat. « Mais, par loyauté, j'ai accepté sa proposition, souligne Arnaud Danjean, on ne peut pas se défilier quand il s'agit de servir l'intérêt du pays, surtout dans une situation aussi difficile. » Il affirme que cet « esprit a toujours animé » ses engagements professionnels.

Outre ses mandats européens, Arnaud Danjean fut aussi conseiller régional en Bourgogne (2010-2015) et fit campagne aux législatives de 2007 face au sortant Arnaud Montebourg, mais il dut s'incliner comme en 2012, face à une candidate socialiste.

« Dans toutes les fonctions que j'ai été amené à exercer, que ce soit au ministère de la Défense, en tant qu' élu européen ou élu local, en Bourgogne, j'ai toujours essayé de concilier, avec pragmatisme, une approche stratégique et la prise en compte des réalités de terrain. Je pense, modestement, que cette capacité à ne jamais s'enfermer dans le confort d'un entre-soi un peu hors sol peut être utile auprès d'un responsable public », juge-t-il.

Très critique ces dernières années à l'égard d'Emmanuel Macron, dont il avait pourtant apprécié la ligne européenne affichée au début de son premier mandat, il avait fini par dénoncer une instrumentalisation politique présidentielle. Dans un entretien accordé au *Figaro* en 2019, il avait notamment déclaré : « Il existe une stratégie délibérée du pouvoir en place, qui cherche à résumer le match à un duel entre "progressistes" et "nationalistes". Refuser les débats avec François-Xavier Bellamy relève de cette même stratégie. La ficelle est très grosse, totalement artificielle et mortifère pour le débat démocratique. »

Concernant le choix des ministres, qui se poursuivait dimanche, Arnaud Danjean préfère rester prudent face à toutes les rumeurs. Il se contente d'observer la confiance de Michel Barnier à son égard comme un signe éventuellement annonciateur. « Peut-être que les caractéristiques qui ont amené à mon recrutement auprès de Michel Barnier se retrouveront dans les profils de ce prochain gouvernement », sourit le nouveau conseiller spécial du premier ministre. ■ **E. G.**





GROUPE  
DUVAL



Né en Bretagne il y a 30 ans, notre groupe familial poursuit ses aventures, tissant des liens durables avec les territoires.

[GROUPEDUVAL.COM](http://GROUPEDUVAL.COM)



Richard Flurin

L'ancien « compagnon de route » de Jean-Luc Mélenchon a publié un livre contenant des révélations acerbes sur le fondateur de La France insoumise et désormais rival.

Il voulait acter une nouvelle fois son « désaccord moral et électoral profond » avec La France insoumise de Jean-Luc Mélenchon. Pour ce faire, le député de la Somme François Ruffin, qui se présente comme un ancien « compagnon de route » du mouvement de gauche radicale qu'il a fini par abjurer à l'occasion des législatives anticipées, signe un petit livre intitulé *Itinéraire. Ma France en entier, pas à moitié*. L'occasion de revenir sur ses années de compagnonnage, avec quelques révélations mordantes. Notamment lorsqu'il relate des propos de Jean-Luc Mélenchon sur sa campagne aux législatives de 2012 dans le Pas-de-Calais. « Quand il me racontait Hénin (Hénin-Beaumont, NDLR), c'était à la limite du dégoût : "On ne comprenait rien à ce qu'ils disaient... Ils transpiraient l'alcool dès le matin... Ils sentaient mauvais... Presque tous obèses..." », rapporte François Ruffin.

Le député-reporter confie également sa « honte » d'avoir mené ce qu'il qualifie lui-même de « campagne au faciès » lors des législatives de 2022. « Dans les immeubles d'Amiens-Nord, quand je tombais sur un Noir ou un Arabe, je sortais la tête de Mélenchon, en bien gros sur les tracts. (...) Mais dès qu'on tombait sur un Blanc, pas seulement dans les campagnes, même dans les quartiers, ça devenait un verrou. Du coup, je présentais un autre document, sans sa tronche ni son nom... », raconte François Ruffin, ajoutant que des députés Insoumis lui ont avoué faire la même chose dans leur circonscription. Une confidence qui accrédite les procès en communautarisme qui visent LFI depuis plusieurs années.

Le portrait au vitriol qu'il brosse de Jean-Luc Mélenchon n'a pas tardé à faire réagir dans les rangs de LFI, où le chef est élevé au pinacle. Avec un angle d'attaque tout trouvé : en dénonçant la stratégie « identitaire » du mouvement, François Ruffin se rend coupable de racisme. Ainsi Julie Garnier, élue francilienne du mouvement, a-t-elle invoqué le « fantôme de Doriot » en réaction aux sorties du député de la Somme. La référence à Jacques Doriot, communiste devenu collaborationniste pendant la Seconde Guerre mondiale, avait déjà été utilisée par l'Insoumise Sophia Chikirou pour dénoncer les positions de Fabien Roussel, secrétaire national du PCF peu ou prou



François Ruffin à la Fête de l'Humanité, à Brétigny-sur-Orge (Essonne), samedi. MAGALI COHEN/HANS LUCAS VIA AFP

## François Ruffin, révélateur des lignes de fracture à gauche

sur la même ligne que François Ruffin : il faut parler aux électeurs du Rassemblement national que Jean-Luc Mélenchon considère comme des « fascistes » et assume de ne pas vouloir

**« Après la rupture avec Mélenchon, j'ai espoir que nous rentrions dans une phase de structuration »**

**Un élu picard proche de François Ruffin**

convaincre. Jean-Luc Mélenchon a dit à François Ruffin – qui le relate dans son livre – que « les régions qui ont voté Rassemblement national sont des terres qui n'ont jamais adhéré à la démocratie et à la République » et qu'il est vain de vouloir les reconquérir parce que, « après-guerre, pour dénazifier l'Allemagne, il a fallu vingt-cinq ans ».

Le fondateur de LFI n'a pas réagi di-

rectement aux attaques de son ancien proche. Tout juste a-t-il souligné l'efficacité de sa stratégie politique consistant à s'adresser en priorité aux jeunes et aux quartiers populaires, dans un discours à la Fête de l'Humanité, samedi. C'est son bras droit, coordinateur national du mouvement, Manuel Bompard, qui a pris la plume pour dénoncer dans une note de blog l'attitude de François Ruffin et démontrer point par point ses accusations. Que ce soit lui qui ait répondu n'est pas anodin. Ce très proche de Jean-Luc Mélenchon, docteur en mathématiques, a beaucoup œuvré en interne pour que LFI adopte cette stratégie fondée sur la segmentation du corps électoral et la recherche de voix parmi les abstentionnistes, au détriment de celle portée de longue date par l'élus de Picardie.

La querelle Mélenchon-Ruffin a beaucoup fait parler d'elle ce week-end à la Fête de l'Humanité, où l'un et l'autre sont intervenus séparément. Le Picard a

déclaré qu'il n'avait pas de problème personnel avec « Jean-Luc », mais un désaccord de fond, comme il a l'habitude de le répéter. Comme si la gravité des accusations ad hominem de son livre ne recouvrait pas une certaine forme de provocation à l'endroit de celui qui fait figure de rival dans la course à la présidentielle, à laquelle l'un et l'autre souhaitent officiellement concourir. Le bras droit de François Ruffin, Guillaume Ancelet, a pour sa part estimé que « le timing n'est pas bon ». Illustration de ce que François Ruffin reconnaît lui-même dans son petit ouvrage de rentrée : « La stratégie politique et moi... » – l'air de dire que ça fait deux.

Jean-Luc Mélenchon avait déjà démontré lors des législatives anticipées qu'il disposait sur cet ancien dauphin d'un avantage tactique certain. Alors que François Ruffin avait lancé à la télévision le soir de la dissolution l'idée d'un vaste « front populaire » sur le modèle de la coalition des gauches de 1936,

inaugurant ainsi ce qui deviendra quelques semaines plus tard un succès électoral inattendu, Jean-Luc Mélenchon et les siens lui ont tiré le tapis sous les pieds. Ils ont repris à leur compte ce Nouveau Front populaire tout en lançant les négociations avec les autres partis de gauche dont François Ruffin, sans appareil, a été totalement exclu. « Ce jour-là, Mélenchon a tué Ruffin », analyse un éminent socialiste.

Un autre « purgé » de La France insoumise juge qu'il manque à François Ruffin un entourage d'initiés pour espérer réussir une bonne campagne en 2027. « Il est tout seul ou presque », s'alarme cet ancien mélenchoniste. « Après la rupture avec Mélenchon, j'ai espoir que nous rentrions dans une phase de structuration », convient un élu picard proche du député de la Somme. Tandis qu'un Insoumis note avec malice qu'il n'y a que lorsqu'il dit du mal de son ancien chef que François Ruffin se retrouve au cœur de l'actualité politique. ■

## L'affrontement avec Mélenchon électrise la Fête de l'Humanité

Hicham Zemrani

Les éditions de la Fête de l'Humanité se suivent et se ressemblent. À chaque édition, son débat qui galvanise les foules. Il y a deux ans, les figures de feu la Nupes s'étaient écharpées sur la « gauche des allocs » conspuée par le chef des communistes, Fabien Roussel. Cette année, ce sont les dernières déclarations de François Ruffin qui ont mis en ébullition la base aérienne 217 du Plessis-Pâté (Essonne). Dans un entretien au *Nouvel Obs*, le député de la Somme a critiqué la stratégie communautariste et la politique « au faciès » de Jean-Luc Mélenchon, visant à s'adresser en priorité aux jeunes et aux électeurs issus de l'immigration des quartiers populaires, au détriment des ouvriers.

« Il a jeté un pavé dans la mare », de l'aveu de l'un de ses proches. Et les conséquences se sont immédiatement fait sentir. Samedi, à son arrivée sur la grande scène de l'Agora pour participer à une table ronde intitulée « Comment unir les classes populaires ? », François Ruffin a été hué par une partie du public. Il a très vite été interpellé par le député Insoumis du Vaucluse, Raphaël Arnault, triplement fiché S. « Je te le dis François, tu es dans la faute politique. Tu as blessé énormément de camarades », lui a-t-il lancé, sous un tonnerre d'applaudissements. Avant d'entonner avec le public le chant antifasciste italien *Siamo tutti antifascisti*.

« Vous pouvez me huer », a immédiatement répliqué François Ruffin, désireux

de garder son sang-froid. Reprenant les propos de Jean-Luc Mélenchon, pour qui il faut « laisser tomber » tout ce qui ne concerne pas la jeunesse et les quartiers populaires, le député de la Somme a demandé à ceux qui étaient d'accord avec cette stratégie de se manifester. Quelques timides bras se sont levés dans l'audience. La preuve pour François Ruffin que ce choix est « suicidaire puisqu'il ne permet pas d'être majoritaire ». « Il y a un immense commun entre la France des bourgs et la France des tours », a-t-il conclu, reprenant une de ses expressions phares.

Même s'il est parvenu tant bien que mal à susciter les applaudissements du public à la fin de son intervention, l'attitude de François Ruffin détonne à gauche. Quelques heures plus tôt, sur la même scène de l'Agora, les chefs des quatre partis du Nouveau Front populaire ont préféré afficher un front uni. La chef des Écologistes, Marine Tondelier, affirme n'avoir « rien compris » aux débats actuels. « À quel moment, à gauche et chez les écologistes, on s'est dit qu'on ne pouvait pas faire deux choses en même temps ? », a-t-elle interrogé.

Fabien Roussel, qui est pourtant sur la même ligne que François Ruffin, a semblé prendre ses distances avec le natif d'Amiens. « Il y a des différences qui doivent nous permettre de débattre entre

nous, sans insulte et sans dispute », a-t-il déclaré. La riposte la plus virulente est venue de Manuel Bompard. Le coordinateur national de LFI a défendu la stratégie de son mouvement, arguant que « la bataille politique pour une victoire de la gauche doit prendre à bras-le-corps l'antiracisme ». « Si certains pensent qu'il faut prioritairement mettre ses efforts dans d'autres parties du pays, qu'ils le fassent ! », a asséné le député des Bouches-du-Rhône.

**« Si les plus pauvres et les quartiers avaient voté comme le reste du pays, alors nous aurions eu la majorité absolue. Ceux qui nous détourneraient de cet objectif nous détournent de la victoire »**

**Jean-Luc Mélenchon**

Également présent à la Fête de l'Humanité, Jean-Luc Mélenchon a fait allusion à son ancien camarade lors de son meeting consacré à la destitution d'Emmanuel Macron : « Si les plus pauvres et les quartiers avaient voté comme le reste

du pays, alors nous aurions eu la majorité absolue. Ceux qui nous détourneraient de cet objectif nous détournent de la victoire. »

L'offensive de François Ruffin, aussi inattendue que belliqueuse, surprend. « Sur le fond du désaccord stratégique, il a raison. Après, on peut toujours débattre des mots utilisés et du timing », reconnaît Guillaume Ancelet, président de Picardie Debout, le parti de l'ancien journaliste. Sur son stand, le réalisateur de *Merci patron !* s'est affiché aux côtés de Charlotte Girard. Professeur de droit public, elle est la première figure majeure de LFI à avoir quitté le mouvement en 2018, dénonçant l'absence de démocratie interne. La provocation de trop pour les Insoumis ? « Son invitation n'était pas calculée », affirme l'entourage de François Ruffin.

Pendant plus d'une heure, ils ont échangé sur les questions institutionnelles. Les interventions de l'ancien journaliste ont pris des airs de grandes leçons d'histoire. Ambitionne-t-il de disputer le monopole intellectuel à gauche à Jean-Luc Mélenchon ? François Ruffin est pressé par les siens d'accélérer en vue du prochain scrutin présidentiel. « J'aimerais que ça s'étoffe », confesse un proche, pour qui son champion dispose désormais d'un nouvel atout : « Il est libre. » ■



Europe 1

7H-9H  
**EUROPE 1 MATIN**  
Dimitri Pavlenko

Retrouvez l'Édito politique à 7h53 avec Alexis Brézet et Vincent Trémolet de Villers du Figaro





# Pour Paris 2024, **pour tous les Français.**

Une flamme électrique pour la Vasque de Paris 2024,  
conçue par EDF.



[edf.fr/VasqueParis2024](https://edf.fr/VasqueParis2024)  
L'énergie est notre avenir, économisons-la!



# François Hollande et la stratégie des petits pas pour

**Richard Flurin**

Revenu au cœur du jeu politique, l'ancien chef de l'État veut peser sur le PS et reconstruire discrètement une stature présiden

Un détour par l'histoire permet bien souvent de mieux comprendre l'actualité. Le passé re-gorge d'enseignements. S'en prévaloir confère en outre une certaine forme d'autorité : « Celui qui a le contrôle du passé a le contrôle du futur », écrivait George Orwell. Cela explique sans doute que nombre d'hommes et de femmes politiques s'essaient régulièrement au métier d'historien. C'est le cas en cette rentrée de François Hollande, l'ancien président socialiste (2012-2017), qui publie aux Éditions Perrin *Le Défi de gouverner. La gauche et le pouvoir de l'affaire Dreyfus jusqu'à nos jours*. Dans cette somme érudite, celui qui fête cette année ses 45 ans d'adhésion au Parti socialiste défend la thèse selon laquelle la gauche, si elle veut accéder aux responsabilités, doit s'en remettre à sa composante la moins radicale.

Une idée régulièrement défendue par les tenants de la gauche réformatrice, mais qui se trouve ici étayée à grand renfort de développements historiques. Cette prise de distance permet à l'auteur de rappeler que la gauche a déjà été dominée par ses franges les plus contestataires par le passé, notamment le Parti communiste, sans que ce magistère n'ait jamais été une fatalité. Chaque fois, écrit François Hollande en substance, les réformateurs ont repris l'ascendant avec la promesse de vraiment « changer la vie » : en 1924, en 1936, en 1981, en 1997, en 2012 aussi. Un récit qui s'inscrit en faux contre celui de Jean-Luc Mélenchon, qui a théorisé que sa formation politique supplanterait définitivement la social-démocratie. Ce dimanche, invité du « Grand Jury RTL-Le Figaro-Public Sénat-M6 », l'ancien président pointe du doigt les « limites de la radicalité ». « Jean-Luc Mélenchon, ça fait deux fois qu'il est candidat et deux fois qu'il n'est pas au second tour. » « En 2027, il faudra prendre la personne qui a le plus de chances de gagner, elle devra être socialiste ou proche du PS », conclut-il.

Ce *Défi de gouverner* signé François Hollande trace donc l'ébauche d'un duel entre deux visions de la gauche, et peut-être plus encore entre deux personnalités qui ont compté plus que n'importe qui à gauche ces quinze dernières années. Ni l'un ni l'autre ne l'assumeront explicitement, en tout cas pas pour l'instant, mais 2027 guide leurs pas. « C'est l'unique but de ce livre », susurre un interlocuteur régulier de l'ancien président. François Hollande préfère botter en touche. « Ce n'est pas LFI, le problème des socialistes, c'est eux-mêmes. S'ils étaient davantage fiers des changements profonds que la gauche, y compris durant mon quinquennat, a apportés au pays, ils n'auraient aucune mauvaise conscience vis-à-vis de la gauche radicale, qui reste

dans l'incantation et l'empêchement », juge-t-il.

Les presque 22% de voix obtenues par l'Insoumis au premier tour de la dernière présidentielle ne font ni chaud ni froid au député de Corrèze. « Le communiste Jacques Duclos faisait 22% à la présidentielle de 1969. Qui s'en souvient ? C'était un score par défaut, comme Jean-Luc Mélenchon, parce qu'à l'époque le Parti socialiste n'était plus rien », analyse l'ancien président, qui ne rate pas une occasion de rappeler qu'il a battu son vieux rival à chaque fois qu'il s'est présenté contre lui.

**« Je suis plutôt anti-Hollande, mais honnêtement, je le trouve excellent et je comprends comment il a conquis l'Élysée. Il sait analyser toutes les situations »**

**Un député socialiste**

Des observations formulées dans son livre, François Hollande tire la conclusion que le parti doit encore se renforcer après ses bons scores aux européennes puis aux législatives. « Il faut se faire entendre en se singularisant sur des propositions, des initiatives, sur des sujets comme l'économie, l'immigration, la sécurité ou la laïcité », plaide-t-il. À l'entendre fixer un cap de la sorte au vaisseau socialiste, on ne peut s'empêcher de se demander si l'ancien premier secrétaire (1997-2008), redevenu député, ne voudrait pas reprendre la barre du parti. Un congrès devrait se tenir début 2025 et le siège d'Olivier Faure serait remis en jeu. L'occasion parfaite d'imposer ses ambitions. « Je mesure ce que cette fonction représente, je l'ai occupée pendant dix ans. C'est le temps des nouvelles générations », se contente de rappeler François Hollande, laissant entendre qu'il n'est pas candidat à la fonction.

Il espère en tout cas que le prochain congrès sera l'occasion d'un large rassemblement plutôt que d'un déballage des divisions. Lui-même s'efforce de ne pas crispier. Même Olivier Faure, qui a émis par le passé des jugements très sévères à son endroit, le présentant comme un traître, est plutôt préservé. Parfois critique sur certaines décisions de la direction, l'ancien président s'interdit cependant de se mêler aux intrigues et basses manœuvres qui caractérisent depuis toujours le PS. « Il cherche à incarner le trait d'union, en se situant tout le temps au centre, un peu au-dessus de la mêlée », observe avec malice un grognard socialiste. Une position qui lui permet de garder ses ambitions intactes quelle que soit l'issue du congrès.

François Hollande sait d'expérience qu'un parti rassemblé constitue la meilleure manière d'aborder une échéance politique comme la présiden-



François Hollande, dans l'hémicycle, le 18 juillet dernier.

SARAH MEYSSONNIER/REUTERS

tielle. « J'ai toujours pensé que c'est par le parti qu'on arrive à imposer son programme et son candidat », lâche l'ancien président. Nouvelle ligne de fracture avec Jean-Luc Mélenchon, qui tient selon lui de François Mitterrand l'idée que « c'est par la force que l'on parvient à faire l'union autour de sa propre personne ». Tout en rondeur et en finesse, François Hollande compte donc jouer sa partition sans coup de force ni déclaration fracassante. Qui veut voyager loin ménage sa monture, en l'occurrence le parti, qu'il ne s'agit pas de brutaliser en ajoutant de la division à la division, mais de conquérir à petit feu. En diffusant dans l'atmosphère socialiste un parfum de « pour-quoi pas François Hollande ? ».

L'ami et confident de l'ancien président socialiste Jean-Christophe Cambadélis a le sentiment de revoir le François Hollande d'avant sa candida-

ture à la présidentielle de 2012. « C'est le retour du bouchon insubmersible, celui qui se maintient à flot pour rester dans le flux », indique ce stratège. Celui, aussi, que personne ne voit vraiment venir et qui se montre capable de tirer profit des circonstances. « Il prépare totalement la présidentielle et fera tout pour être candidat, mais sans s'imposer, sans donner le sentiment que sa vie en dépend », veut croire un hollandais historique. « La ruse plutôt que la force, toujours », ajoute cette source.

Il faut dire que la marche est encore haute. Le hollandisme a laissé un goût amer à la gauche. Le potentat de Jean-Luc Mélenchon s'est d'ailleurs fondé sur les ruines que François Hollande a laissées derrière lui en 2017. Et l'Insoumis ne s'y trompe pas. Il estime que le retour de François Hollande, dont il a tout de même appris à se méfier, pourrait l'avantager. « Si jamais quelqu'un

avait oublié qui sont les socialistes, ils ont la vitrine qui est remplie », narguait-il en petit comité au mois de juillet, avant de moquer cette semaine sur X le « retour à la case double langage, tromperies, jeux d'appareil politicien » en réaction à une interview de François Hollande.

Les proches du socialiste ne se bercent pas d'illusions. « Il doit faire tomber le surplomb du passé et la suspicion qui entoure toujours son nom à gauche », explique l'un d'eux. Raison pour laquelle il a sauté sur l'occasion du Nouveau Front populaire. En se présentant sous la bannière de la coalition des gauches, François Hollande s'est de fait situé dans cet espace qu'il voudrait reconquérir. Il s'agit désormais de se maintenir à tout prix dans cet ancrage : en défendant haut et fort la candidature de Lucie Castets à Matignon, notamment, ou encore en ne désavouant ja-

## Marine Le Pen et Jordan Bardella lancent leur « campagne permanente »

**Paul Laubacher**

Ce dimanche, Jordan Bardella s'est fait plaisir. Le président du Rassemblement national (RN) a imprimé quelques articles de presse, de *Parisien*, de *L'Express*, de *RMC*, de *BFM TV*. Il agit ces quelques feuilles devant son audience. « Vous allez lire beaucoup de bêtises à l'occasion de cette rentrée et je ne peux que, évidemment mes chers amis, vous inciter à ne rien céder à ces petites manipulations qui visent encore une fois à vous déprimer, à déprimer nos sympathisants, à déprimer nos électeurs », lance le jeune député européen.

Devant les élus et les cadres du parti, réunis pendant deux jours à l'Assemblée nationale à l'occasion de la rentrée parlementaire du parti à la flamme, Jordan Bardella a plusieurs messages à faire pas-

ser à ses troupes : tout va bien entre lui et Marine Le Pen, et, surtout, « ne participez pas, s'il vous plaît, à la tentation de l'auto-flagellation et d'une introspection qui s'éterniserait ».

C'est que Jordan Bardella et Marine Le Pen ont un autre plan en tête : lancer leur « campagne permanente » dès maintenant. Depuis les résultats du second tour des élections législatives anticipées, le 7 juillet dernier, les deux têtes d'affiche du parti national-populiste ont l'intime conviction que la situation politique est intenable. Combien de temps pourra durer le gouvernement de Michel Barnier, avant de tomber sous le coup d'une motion de censure ? Si peu.

« C'est celui qui a fait le moins de voix qui est chargé de constituer un gouvernement (...) ça ne peut pas tenir », dit Marine Le Pen, en pensant au score des Républicains (LR) aux dernières législatives :



Jordan Bardella et Marine Le Pen, lors du séminaire de rentrée du RN, dimanche, à l'Assemblée nationale.

LUDOVIC MARIN/AFP

6,57% au premier tour et 5,41% au second. Dans l'esprit de l'ancienne candidate RN à la présidentielle : une nouvelle dissolution d'ici un an ou, scénario encore très hypothétique, une démission d'Emmanuel Macron qui provoquerait

une élection présidentielle anticipée. Le slogan du week-end résumait clairement la pensée du RN : « Face au parti unique, préparons l'alternance. »

Dans l'immédiat, Jordan Bardella, qui s'est choisi un nouveau conseiller spécial

en la personne du député de Moselle Alexandre Loubet, veut organiser le parti dans cette optique. « Après tout, le RN, c'est une machine électorale avant tout », expliquait un cadre quelques jours avant la rentrée parlementaire. Des grands meetings seront organisés tous les mois, à l'image de celui du 6 octobre prochain à Nice, sur les terres d'Éric Ciotti, mais sans sa présence.

Le président du RN a décidé de nommer tout de suite deux codirecteurs en charge des élections législatives : le souverainiste et député du Loiret Thomas Ménagé, qui sera en première ligne sur le dossier de la réforme des retraites à l'Assemblée nationale, et le très médiatique député de l'Yonne Julien Odoul. En parallèle, la commission nationale d'investiture du parti commencera à se réunir dès la fin septembre pour choisir les futurs candidats aux législatives, en cas de dissolution. Objectif de ce « plan Matignon 2 », censé palier les failles de la première version du plan : avoir 577 candidats investis en mars 2025.

La seconde partie de ce « plan Matignon 2 » n'existait pas dans la version précédente : la formation des candidats. Jordan Bardella a décidé de nommer Ed-







# La Russie tente de libérer la région de Koursk

**Alain Barluet**  
Correspondant à Moscou

Les forces ukrainiennes pourraient cependant rester encore des mois sur ce territoire proche de la frontière.

Plus d'un mois après avoir pénétré dans la région de Koursk, les forces ukrainiennes s'efforcent de tenir le terrain face à la contre-attaque russe, lancée le 11 septembre mais dont les avancées apparaissent jusqu'à présent lentes et limitées. Malgré l'épais « brouillard de la guerre » qui prévaut sur ce front, il semblerait même que l'armée de Kiev ait entamé vendredi dernier une nouvelle incursion au sud-ouest de l'oblast (région) de Koursk, avec pour objectif possible de prendre à revers les unités russes engagées dans la contre-attaque. Un rapport de force à replacer toutefois dans le contexte militaire plus large du conflit.

Car contrairement au principal objectif assigné par le président ukrainien, Volodymyr Zelensky, à l'offensive vers Koursk, celle-ci n'a pas, à ce stade tout du moins, stoppé la progression russe sur le front prioritaire du Donbass. Samedi, l'armée russe a affirmé s'être emparée d'un nouveau village dans la région de Donetsk. Elle poursuit sa marche vers la ville de Pokrovsk, que défendent toujours les troupes de Kiev, quoique moins nombreuses et moins bien équipées. Ce même jour, la Russie et l'Ukraine ont organisé un nouvel échange de 206 prisonniers (103 dans chaque camp), parmi lesquels essentiellement des militaires russes capturés après le début de l'incursion ukrainienne vers Koursk, le 6 août.

## Au prix de lourdes pertes

Jeudi dernier, le ministère russe de la Défense affirmait qu'en deux jours d'offensive, les troupes russes avaient repris le contrôle de dix localités de l'ouest de la région de Koursk – sur la centaine occupée par les Ukrainiens depuis début août. Une telle progression supposerait une avancée de 20 à 23 kilomètres, soit pratiquement jusqu'à la frontière ukrainienne sur laquelle se trouve un des villages prétendument saisis, Gordeevka. Cette percée russe n'a toutefois pas pu être confirmée.

Selon la BBC, les forces de Moscou n'auraient avancé que de 10 à 15 kilomètres au cours des deux premiers jours de leur contre-offensive, qui se déroule sur un front mouvant, sous le feu incessant de l'artillerie et au prix de lourdes pertes. L'Institut américain pour l'étude de la guerre (ISW), qui se fonde sur des données géolocalisées, a indiqué n'avoir vu aucune preuve de la présence de l'armée russe dans les localités dont la reconquête a été



Le groupe d'artillerie des forces spéciales d'Akhmat pilonne des positions ukrainiennes dans l'oblast de Koursk, le 9 septembre.



annoncée, hormis Krasnooktyabrsky et Snagost. Dans ce grand village, un drapeau tricolore de la Fédération de Russie a bien été planté, comme l'a montré une vidéo datant du 13 septembre et publiée par des correspondants de guerre.

C'est précisément en direction de Snagost que s'était engagée la contre-offensive russe. Selon le site d'information Meduza, le commandement russe a rassemblé sur la rive sud de la rivière Seïm, qui traverse la région de Koursk, une importante force composée de bataillons de la 155<sup>e</sup> brigade de marine et d'au moins un régiment de la 106<sup>e</sup> division aéroportée. Selon le commandant en chef des forces ukrainiennes, le général

Oleksandr Syrsky, cité par le *New York Times*, les Russes auraient mobilisé 60 000 hommes sur le front de Koursk. Une manœuvre ardue, car les forces ukrainiennes ont bombardé et détruit les ponts, pilonnant sans cesse les pontons mis en place par l'armée russe pour franchir la rivière. Le 11 septembre, le groupe russe est passé à l'offensive dans plusieurs directions depuis le nord et le nord-ouest, perçant, semble-t-il, les défenses de la brigade de défense territoriale ukrainienne, près du village de Korenevo et de l'autoroute Soudja-Lgov.

Snagost était occupé le soir même, tandis qu'une autre colonne russe contournait le village par le nord et progressait de

plusieurs kilomètres vers Lyubimovka, sans toutefois l'atteindre. Cette dernière localité, qui se trouve à proximité d'axes de communication importants, est considérée comme stratégique pour le ravitaillement du dispositif ukrainien dans l'ensemble de la région. L'objectif principal des Russes serait de faire reculer les forces ukrainiennes le long de la route de Korenova vers Soudja. Mais cette ville, à plusieurs dizaines de kilomètres vers l'est, et dont la prise a été érigée en symbole par les Ukrainiens, semble encore hors d'atteinte. Les Russes ne seraient pas en mesure de couper rapidement la principale voie de communication de l'armée ukrainienne, qui relie Soumy à Soudja.

## Zone verrouillée

Par ailleurs, le commandement ukrainien a répondu à l'offensive russe par sa propre contre-attaque. Les 11 et 12 septembre, des images documentées par l'ISW ont commencé à apparaître, montrant des tentatives des forces armées ukrainiennes de trouver un nouveau « maillon faible » dans les défenses russes dans la région de Koursk. Le 12, des canaux Telegram ont diffusé une vidéo que les analystes Osint (*le renseignement en sources ouvertes*, *NDLR*) ont géolocalisée avant d'identifier un franchissement de la frontière par les troupes ukrainiennes près du village de Novy Pout, au sud-ouest de la région de Koursk, à 17 kilomètres de Snagost.

Dans leur rapport du 13 septembre, les experts de l'ISW ont confirmé l'information, soulignant toutefois que l'opération

menée par les Ukrainiens semblait encore de faible ampleur. Le ministère russe de la Défense a confirmé des franchissements de frontière par les forces ukrainiennes, tout en affirmant que celles-ci avaient été repoussées. L'opération ukrainienne s'apparenterait pourtant bel et bien à une tentative de prendre à revers les troupes russes opérant entre la rivière Seïm et la frontière. Selon l'édition en langue russe du journal allemand *Bild*, quelque 2 000 à 3 000 soldats russes auraient d'ailleurs été pris au piège dans cette zone, verrouillée par la destruction des ponts et du bombardement incessant des pontons.

D'après l'ISW, la Russie n'aurait pas encore engagé d'opérations de contre-offensive à grande échelle pour déloger les forces ukrainiennes de la région de Koursk. La résistance opposée par les Ukrainiens qui s'accrochent les inciterait-elle à passer à la vitesse supérieure? Cela nécessiterait alors des forces considérables, selon les experts occidentaux. L'édition américaine de *Forbes* affirme, en citant ses sources, que Vladimir Poutine a donné l'ordre de chasser l'armée ukrainienne de la région de Koursk d'ici le 1<sup>er</sup> octobre. George Barros, expert à l'ISW, croit savoir que les autorités russes espèrent repousser les Ukrainiens avant l'hiver. Cela dépendra de la capacité de Moscou à transférer suffisamment de troupes dans cette région. Selon l'ISW, le succès de la contre-offensive russe nécessiterait probablement beaucoup plus de ressources que celles qui sont actuellement sur le terrain. ■

# Un missile houthiste atteint Israël, le Hezbollah accroît la pression

**Guillaume de Dieuleveult** Correspondant à Jérusalem

Benjamin Netanyahu promet des représailles. Le conflit menace plus que jamais de prendre une tournure régionale.

À 6 h 20, dimanche matin, les alarmes ont résonné entre Tel-Aviv et Jérusalem. Cette fois, ce n'est pas une roquette en provenance de Gaza qui a déclenché les sirènes mais un missile tiré par les houthistes, depuis le Yémen. Nouvelle illustration de la tournure régionale que ce conflit menace de prendre, pour la deuxième fois en deux mois, la milice chiite est parvenue à viser le cœur du pays.

Dans un message publié sur X, le porte-parole militaire des houthistes, Yahia Sari, s'est félicité de ce « triomphe » dans la lutte contre « l'oppression du peuple palestinien et de ses moudjahids ». Il affirme que l'opération, qui visait « une cible militaire » a été réalisée à l'aide « d'un nouveau missile balistique hypersonique » qui aurait parcouru une distance de 2 040 kilomètres en moins de 12 minutes, prenant de vitesse le système de défense israélien et suscitant « peur et panique parmi les sionistes ». Beaucoup d'Israéliens ont en effet dû se réfugier dans leurs

abris, ce qui relève de la routine pour la plupart d'entre eux.

Le Hamas s'est également félicité de l'attaque, assurant que « l'ennemi sioniste ne connaîtrait pas la sécurité tant que durera sa brutale agression contre notre peuple dans la bande de Gaza. »

Il n'est pas avéré que le missile houthiste a été détruit par les batteries antimissiles israéliennes. Mais, d'après l'armée, il s'est « fragmenté en plein air ». Les explosions des intercepteurs du « dôme de fer » ont toutefois été entendues jusqu'à Jérusalem. Des débris sont retombés sans faire de victimes mais avec quelques dégâts : des incendies, des infrastructures de la gare de Modiin touchées par des éclats.

Au cours de la réunion hebdomadaire de son cabinet, le premier ministre, Benjamin Netanyahu, a de nouveau pointé du doigt « l'axe du mal iranien. » « Nous sommes dans une campagne multiforme », a-t-il répété, en promettant des représailles aux houthistes. « Nous faisons payer très cher toute tentative d'attaque contre nous. Qui-

conque a besoin de s'en souvenir est invité à visiter le port d'Hodeïda. » Le 20 juillet, au lendemain d'une attaque de drone houthiste en plein Tel-Aviv qui avait fait un mort, l'aviation israélienne avait bombardé ce port de la mer Rouge, à l'ouest du Yémen.

## « Changer l'équilibre des forces »

Le regard du premier ministre s'est aussi tourné vers la frontière libanaise, où la situation est de plus en plus tendue. Dimanche matin, une quarantaine de roquettes se sont abattues aux alentours de Kyriat Shmona, dans le nord de la Galilée, tout près du Liban. Cette salve a été accompagnée du lancement d'un drone kamikaze vers le kibboutz Metula, non loin.

Tout le nord d'Israël, depuis la mer Méditerranée jusqu'au plateau du Golan annexé est sous la constante menace du Hezbollah. Dès le 8 octobre, au lendemain de l'attaque terroriste lancée par le Hamas depuis la bande de Gaza, la puissante milice chiite est entrée en guerre contre Israël. Depuis, elle fait progressi-

vement monter la tension. Elle attaque quotidiennement : drones, roquettes, missiles antichars mettent la région sous une pression croissante et rendent la vie impossible pour des dizaines de milliers d'Israéliens : 60 000 personnes, évacuées aux premiers jours de la guerre, ne peuvent toujours pas rentrer chez elles.

Israël réplique par des raids aériens et des tirs d'artillerie. Il cible également la Syrie, où il effectue des bombardements. Au cours de la semaine dernière, une série de frappes aériennes a été lancée dans l'ouest de la Syrie. D'après le site d'information Axios, elles auraient permis à un commando de l'armée de mettre le pied sur le sol syrien pour détruire une usine souterraine de fabrication de missiles. Construite par l'Iran, sous une montagne, de manière à être hors d'atteinte des bombardements israéliens, elle aurait été destinée à fournir le Hezbollah en armes de précision.

La question est désormais de savoir combien de temps Israël acceptera une telle situation. « Cela ne peut pas conti-

nuer, a lancé une fois de plus Benjamin Netanyahu dimanche matin. Il faut changer l'équilibre des forces à la frontière nord. Nous ferons tout ce qui est nécessaire pour permettre à nos concitoyens de rentrer chez eux en sécurité. »

La solution diplomatique n'est pas encore totalement écartée. Une résolution de l'ONU, prise après le retrait israélien du sud Liban, en 2000, prévoit que le Hezbollah retire ses troupes au nord du fleuve Litani, à une quarantaine de kilomètres de là. Sur le papier, elle est toujours d'actualité.

Lundi, Amos Hochstein, l'envoyé spécial de Joe Biden dans la région, doit se rendre une fois de plus au Liban et en Israël pour tenter de calmer le jeu. Mais, sur le terrain, la tension est à son comble. Dimanche matin un commandant de brigade a largué sur une zone du sud Liban des tracts invitant les habitants à évacuer. C'est ainsi qu'agit l'armée israélienne dans la bande de Gaza, lorsqu'elle prépare une attaque. L'initiative a été refusée par le haut commandement israélien. ■



# DEPUIS 30<sup>ANS</sup> AUX CÔTÉS DES MARINS

## PAPREC FÊTE CETTE ANNÉE SES TRENTE ANS.

Parti de loin il y a trente ans, Paprec est désormais un champion européen du recyclage et de la production d'énergies vertes. Il compte 16 000 personnes sur 350 sites dans dix pays.

Le partenaire titre de La Solitaire du Figaro partage les valeurs d'excellence et de dépassement de soi de la course au large. Le groupe soutient les meilleurs marins du circuit depuis deux décennies et ses équipes sont fières de donner leur nom à une course mythique qui a vu émerger les légendes de la voile.



PARTENAIRE TITRE



Délabrés et blanchis par un soleil de plomb, les vieux bâtiments coloniaux du marché somnolent à l'écart des immeubles modernes. Une enfilade d'arches, coiffée de maisonnettes de bois et de tôle, se dresse, insensible au développement urbain qui l'entoure. Au milieu des échoppes centenaires de fruits et légumes, réfrigérateurs coréens et moteurs de touk-touk indiens servent de repère temporel au passant. Derrière, en direction de la mer, les grues métalliques de la darse, larges et immobiles, prêtes à accueillir vraquiers et porte-conteneurs, dessinent le paysage portuaire.

Eloignée des lignes de front, située dans une zone contrôlée par l'armée soudanaise à plus de 800 kilomètres de la capitale, Khartoum, Port-Soudan affiche une plate indolence face à la guerre qui ravage le pays. Le conflit entre l'armée régulière et les paramilitaires des Forces de soutien rapide (FSR) du général Hemedti a pourtant replacé la ville au centre du pays, transformant la calme cité portuaire en capitale de facto du Soudan.

Khartoum, l'épicentre dévasté des combats, s'est vidée de ses attributs politiques. Ministères, institutions et symboles du pouvoir y ont été largement détruits. Les banques sont systématiquement pillées. Sur la rive sud du Nil Bleu, le palais présidentiel, emblème de l'histoire du pays depuis la domination turco-égyptienne des années 1820, a été bombardé et partiellement ravagé par les flammes.

Encerclé par les hommes de Hemedti, qui contrôlent l'essentiel de la capitale, le président et commandant en chef des armées, Abdel Fattah al-Burhan, a quitté Khartoum en août 2023. Il a rejoint Port-Soudan, où l'avaient précédé ministres et membres du Conseil de souveraineté. Il y dirige le pays à la tête d'un gouvernement et d'un état-major en exil. Signe d'une transition en cours, de nombreux ministres sont toujours logés dans les hôtels de la ville. En juillet, il y a reçu en visite officielle le premier ministre éthiopien, Abiy Ahmed, entérinant un peu plus le nouveau rôle de Port-Soudan.

Mais les autorités soudanaises refusent toujours d'y transférer pleinement la capitale. « *Cela demeure une option à l'étude* », a récemment botté en touche Gibril Ibrahim, le ministre des Finances. Une telle démarche acterait la perte de Khartoum. « *Ils espèrent encore pouvoir reprendre la capitale, mais dans les faits, tout se passe à Port-Soudan, maintenant* », analyse Suliman Baldo, du cercle de réflexion Sudan Transparency and Policy Tracker.

**« Port-Soudan occupe une position stratégique, à mi-chemin entre l'Asie, l'Europe et le Moyen-Orient. C'est un immense avantage dont nous comptons profiter »**

**Abubakr Omar al-Bushra**  
Ministre soudanais de l'Agriculture

À Hay el-Matar, le quartier de l'ancien aéroport, la transformation de la ville en capitale est déjà visible. Bordant des rues à moitié goudronnées, les ambassades russe, iranienne et émirienne, les locaux des agences onusiennes et de diverses ONG internationales, ainsi que les bureaux politiques d'anciens mouvements rebelles, se côtoient. Plusieurs diplomates et humanitaires ayant fui le pays au début de la guerre ont amorcé leur retour.

Parmi l'élite économique, rares sont ceux qui croient encore à une fin rapide du conflit. « *Les investisseurs sont attirés par Port-Soudan, et ce n'est que le début. C'est devenu le premier marché du pays. Une ville refuge qui sera la capitale au moins pour les cinq prochaines années* », estime Abdallah, employé à Dock, un nouveau restaurant branché de la corniche où les prix sont affichés en dollars.

Seule ville soudanaise ouverte sur l'extérieur et dotée d'un aéroport international connecté au Moyen-Orient, ainsi qu'à certaines capitales africaines, Port-Soudan fait office de lien avec le reste du monde. Une petite revanche sur l'excessive centralisation du pays depuis son indépendance, en 1956. La ville possède certains atouts pour s'affirmer comme nouveau centre de gravité. « *Port-Soudan occupe une position stratégique, à mi-chemin entre l'Asie, l'Europe et le Moyen-Orient. C'est un immense avantage dont nous comptons profiter* », assure Abubakr Omar al-



Port-Soudan est devenue un refuge pour tous les Soudanais. Ils viennent le soir sur la corniche prendre l'air. ARTHUR LARIE

# Port-Soudan, capitale de fortune d'un pays déchiré par la guerre

**Bastien Massa** Envoyé spécial à Port-Soudan

Les chefs de l'armée régulière, les ambassades étrangères et les organisations internationales ont trouvé refuge dans cette ville portuaire située à 800 km de Khartoum, tout comme près de 250 000 civils déplacés par les combats.

Bushra, ministre soudanais de l'Agriculture. Situé sur la mer Rouge, par où transite plus de 15 % du commerce maritime mondial, le port est le principal lieu d'entrée et de sortie des marchandises du pays.

Sa situation stratégique, à mi-chemin entre Suez et le détroit de Bab al-Mandab, aiguise l'appétit de puissances étrangères. Le Soudan, endetté auprès de la Chine, occupe une position de choix sur la carte des « nouvelles routes de la soie ». Les Émirats arabes unis lorgnent également un morceau de côte. Abu Dhabi a signé un accord prévoyant un investissement total de 6 milliards de dollars pour la construction d'un nouveau port à Abu Amama, plus au nord. Il offrirait un débouché direct aux projets agricoles d'envergure entrepris le long du Nil par les émirats.

« *Cela fait également des années que les Russes cherchent à s'implanter militairement et à construire une base navale sur la mer Rouge* », rappelle Suliman Baldo. Une demande qui, depuis l'ère du dictateur Omar el-Béchir, revient régulièrement sur le tapis dans les négociations entre l'armée soudanaise et la Russie. L'Iran, déjà impliqué aux côtés des houthistes au Yémen, a montré un intérêt poussé pour la façade maritime soudanaise. Le pays, qui livre des drones Shaheed et des munitions aux forces régulières, souhaiterait pouvoir faire accoster ses navires au Soudan. Une demande rejetée jusqu'à présent sous la pression de l'Arabie saoudite et des États-Unis.

Construite en 1905 par les Anglais sur une bande désertique coincée entre la mer et la montagne, Port-Soudan peine aujourd'hui à répondre aux besoins primaires de ses habitants. « *Je n'ai pas eu d'électricité de la nuit, impossible de faire marcher la clim ou un ventilateur malgré la chaleur* », lance Taoufig Osman, nouvellement arrivé dans la ville. Les coupures de courant y sont récurrentes, causées par l'incapacité du gouvernement à payer les 3 millions de dollars mensuels de facture. Une somme qui correspond au coût de la barge turque amarrée au sud de la ville pour l'alimenter en électricité.



L'approvisionnement en eau est encore plus chaotique. Sur les rives arides de la mer Rouge, les ressources sont rares. Seule source d'eau douce, une rivière saisonnière alimentant le barrage d'Arbaat, au nord-ouest. Cette réserve est insuffisante pour la population : le déficit en eau à Port-Soudan représente entre 40 % et 50 % des besoins. Des petites usines de dessalement de quartier tentent de combler les manques, sans réel succès. « *L'eau du robinet et de la douche est salée* », poursuit Taoufig Osman. Le 25 août dernier, de violentes inondations saisonnières ont provoqué l'effondrement du barrage d'Arbaat et des tuyaux acheminant l'eau potable jusqu'à la ville. « *Il faut s'attendre à des crises dans les prochaines semaines quand il n'y aura plus d'eau* », s'inquiète Suliman Baldo.

La situation est aggravée par l'explosion soudaine de la population. Près de 250 000 déplacés ont trouvé refuge dans la capitale provinciale jusqu'ici épargnée. Une augmentation nette de 50 % de la population urbaine. « *Avec la poursuite des combats, le nombre de déplacés va continuer à grimper. Il faut*

*s'attendre à l'arrivée de nouvelles familles* », explique Mervat, en charge des déplacés à la commission d'aide humanitaire, un organe dépendant du ministère des Affaires humanitaires.

« *Je suis partie à cause des bombes. L'une d'elles est tombée sur la maison voisine, tuant toute la famille* », soupire Isra Moussa. En larmes, assise à l'ombre d'un voile accroché à sa tente, la jeune fille de 14 ans expulse les traumatismes de la guerre. Originaire de Khartoum, elle a trouvé refuge à l'école primaire Naji, l'un des 78 camps de déplacés de la ville. Malgré l'aide humanitaire, les conditions de vie restent difficiles. La chaleur excessive cloque les peaux et l'air saturé de poussière bloque la respiration. « *Mais au moins, ici, on est loin des bombes et de la guerre* », souffle Isra.

Depuis le début du conflit, Port-Soudan s'est transformée en salle d'attente pour les civils souhaitant rejoindre les pays voisins. Les administrations, bureaux des passeports et service du numéro national ont tous migré dans la ville portuaire. « *On est venus ici pour faire une demande de visa pour l'Égypte, mais les délais sont longs, ou alors il faut payer* », déplore Abraham Gamal.

Alors, en attendant, cet artisan de 35 ans originaire de l'État du Nil Blanc est accueilli par le diocèse avec sa famille à l'église copte Saint-Marc, près du marché central. À l'intérieur de l'édifice, une soixantaine de matelas jonchent le sol de la nef. Allongés, de vieux chrétiens fatigués par la chaleur s'éventent à l'aide de morceaux de carton. « *Il n'y a pas de travail, ici. Ceux qui en ont un ne peuvent souvent pas se payer de loyer, la guerre a fait grimper tous les prix. Il n'y a même plus d'école pour les enfants. Nous ne pou-*

**« C'est bizarre mais ce conflit nous a apporté une opportunité immense de monter sur scène et de jouer la musique qu'on veut »**

**Khaled** Un musicien exilé

*vons pas rester ici* », explique ce père de famille.

Le soleil enfin caché par les immeubles, Khaled, Omar et Youssef prennent place sur les chaises en plastique colorées des petits cafés le long de la corniche. Devant eux, des adolescents se baignent dans la rade face aux gigantesques cargos déchargeant leurs marchandises. « *Ce n'est pas si terrible* », plaisante Youssef. Le jeune homme vient de trouver un emploi au ministère de l'Énergie. « *Même après la guerre, je resterai peut-être ici, je n'ai de toute façon plus rien qui m'attend chez moi, lâche Khaled en arborant un large sourire et une ample coupe afro. Je ne devais rester qu'une semaine puis partir au Rwanda poursuivre mes études, mais j'ai rencontré ces musiciens eux aussi déplacés et on a décidé de monter un groupe ici, à Port-Soudan.* »

Au printemps, les quatre artistes ont renoncé à quitter le pays pour fonder Motive. Tous les jours, ils répètent au club de musique de la ville où ils sont hébergés avec d'autres musiciens en exil. Les soirs de week-end, entre deux coupures d'électricité, le petit groupe se produit dans les cafés du bord de mer. Dans le public se mêlent résidents locaux et déplacés des classes moyennes. « *Nous voulons redonner de la motivation. Les gens veulent des concerts, ils veulent entendre autre chose que la guerre, poursuit Khaled le batteur du groupe. C'est bizarre mais ce conflit nous a apporté une opportunité immense de monter sur scène et de jouer la musique qu'on veut.* »

Une résilience partagée par Ofgair Mohammed, qui dirigeait depuis la révolution soudanaise un centre culturel à Khartoum. « *La situation est difficile, on doit tout recommencer de zéro, tout reconstruire, mais nous avons trouvé un nouveau lieu. Nos cœurs sont grands et nos rêves continuent. Malgré la guerre, nous allons continuer de soutenir la création soudanaise. C'est une chance, beaucoup d'artistes sont réfugiés dans la ville.* » ■

Ce reportage a été réalisé avec le concours du Pulitzer Center.



# À Pau, la suspension du directeur de l'« Immac » ressuscite le spectre de la « guerre scolaire »

Aude Bariéty de Lagarde  
Envoyée spéciale à Pau

Les nombreux défenseurs de Christian Espeso dénoncent une sanction « disproportionnée » qu'ils voient comme une « offensive contre l'enseignement catholique ».

Rentrée explosive à l'Immaculée Conception, ensemble scolaire privé sous contrat de Pau (Pyrénées-Atlantiques) accueillant plus de 2500 élèves. Le directeur, Christian Espeso, âgé de 61 ans, vient d'être suspendu pendant trois ans par le rectorat de Bordeaux. Ce qui est reproché à celui qui est décrit comme doté d'une « forte personnalité », « adoré par 90 % des personnels et détesté par 10 % des autres » ? Des « fautes graves commises dans ses fonctions », indique la rectrice de l'académie de Bordeaux, Anne Bisagni-Faure, qui se refuse à donner plus de détails sur les motifs de cette décision. « Trois éléments ont été relevés : des atteintes à la laïcité, en particulier sur la place de l'enseignement religieux, des atteintes à la liberté pédagogique, avec la censure de certains ouvrages et auteurs, et sa politique managériale », résume Marie-Pierre Adrillon, du syndicat de l'enseignement privé FEP-CFDT.

Autant de griefs que rejette le principal intéressé. Sur les atteintes à la laïcité, d'abord : « On me reproche notamment d'obliger les élèves de sixième et de seconde à suivre des cours de catéchisme. Je m'inscris en faux : ce sont des cours de culture religieuse, dont les élèves peuvent être dispensés si on m'en fait la demande. La liberté de conscience de chacun est parfaitement respectée. » Sur les accusations de censure, ensuite : « Il est ici question d'un livre donné à lire à des élèves de quatrième sur lequel j'ai eu de nombreuses remontées de parents et d'enfants. J'ai par ailleurs demandé qu'on retire du CDI des ouvrages contenant des scènes incestueuses, des choses inappropriées, quasi pornographiques, accessibles à des enfants de sixième ! Il me semble que j'ai fait mon travail. » Sur le management, enfin : « J'ai remis cet établissement en ordre de marche, en demandant aux professeurs d'être exemplaires. Ça n'a rien de violent, c'est demander aux gens de faire leur travail. »

## « Un véritable tsunami »

« Combatif », le directeur est déterminé à « ne pas se laisser faire » et assure « faire confiance à la justice ». Ses avocats, Me Thierry Sagardoytho et Me Vincent Ligney, s'approprient en effet à lancer « une procédure en référé pour suspendre les effets de cette décision » et « un recours pour excès de pouvoir afin d'annuler l'arrêté ». « C'est une décision orientée idéologiquement, partisane et truffée d'inexactitudes factuelles », fustige Me Sagardoytho.

À la tête de l'Immaculée Conception depuis onze ans, Christian Espeso est depuis plusieurs années dans le viseur des autorités. Tout commence en 2021, lorsque des premiers signalements d'enseignants de l'établissement remontent au corps d'inspection. Une « visite d'objectivation » est menée par des inspecteurs académiques. « Cela a donné lieu à un courrier de l'académie qui a souligné des manquements au regard du respect des obligations qui figurent dans le contrat d'association de l'établissement avec l'État. Et malgré les engagements du directeur, certains manquements m'ont ensuite à nouveau été signalés à la rentrée 2023 par des personnels et syndicats », indique Anne Bisagni-Faure, qui décide alors de diligenter une inspection. Conduite par douze inspecteurs, cette dernière a lieu en avril 2024. Un rapport de 16 pages,



Christian Espeso, directeur de l'établissement scolaire Immaculée Conception de Pau, dans son bureau, le 4 mars.

« qui montre des forces mais fait aussi état de manquements », est remis à la rectrice le 26 juin. Une procédure disciplinaire est enclenchée, et Christian Espeso est convoqué le 29 août devant le conseil académique de l'Éducation nationale.

Le 11 septembre, le verdict tombe : le chef d'établissement est interdit d'exercer des fonctions de direction à titre temporaire pour une durée de trois ans. La nouvelle provoque la stupeur à « l'Immac », le « meilleur bahut des Pyrénées-Atlantiques », dans lequel sont scolarisés aussi bien « les enfants des milieux parfois difficiles », résume-t-on à Pau. « Personne ne s'attendait à ça ! C'est un véritable tsunami », souffle David Scott, directeur adjoint du lycée. Jeudi, plusieurs centaines de personnes se sont rassemblées devant l'établissement pour afficher leur soutien au grand absent.

La mobilisation a été reconduite vendredi, à l'heure de la pause déjeuner. « Ici, c'est Espeso ! », « rectorat dictateur, rendez-nous notre directeur ! », « pays libre, école libre ! », scandent professeurs, élèves – en uniforme pour les collégiens – et parents, accrochés aux grilles de l'établissement ou réunis derrière une grande banderole « Liberté, Immac = Espeso ». Et les défenseurs de Christian Espeso sont déterminés à ne pas en rester là. « Il ne faut pas s'imaginer que le soufflé va retomber », prévient Anne-Marie Jauréguiberry, directrice du primaire, qui a pris la tête du groupe scolaire par intérim. « Nous sommes très nombreux à être indignés », renchérit René\*, un enseignant. Une association est ainsi en train d'être créée afin d'étendre le mouvement. « Je ne m'attendais pas à cette mobilisation et à recevoir tous ces messages, je trouve ça incroyable. Ça fait chaud au cœur, ça m'aide beaucoup », confie, ému, Christian Espeso.

De son côté, la direction diocésaine des Pyrénées-Atlantiques fait état dans un communiqué de sa « sidération » face à cette décision considérée comme « totalement disproportionnée au regard des faits qui sont reprochés (à Christian Espeso) ». Le Secrétariat général de l'enseignement catholique évoque quant à lui une sanction ayant « de quoi surprendre par sa sévérité » et semblant « incompréhensible au regard de l'arrêté de suspension ». « Sur le fond de l'affaire, je ne veux pas me prononcer, d'autant plus qu'un recours va être déposé. S'il y a eu des entorses à la loi Debré, il est normal de rappeler la loi, déclare Philippe Delorme, le secrétaire général de l'Enseignement catholique. Mais la méthode et la sévérité de cette sanction nous choquent. Suspendre un directeur jusqu'à l'âge de sa retraite, et avec effet immédiat, comme s'il avait commis un crime... »

Face à cette levée de boucliers, Anne Bisagni-Faure assume sa décision : « Je me suis appuyée sur les éléments du dossier en respectant le contradictoire. Je considère que cette sanction est proportionnée au vu des manquements aux obligations professionnelles qui ont été constatés. » Le syndicat FEP-CFDT va même plus loin, se « satisfaisant de la sanction tout en regrettant que la rectri-

ce ne soit pas allée jusqu'à une interdiction définitive d'exercer ». « À nos yeux, les faits sont suffisamment graves pour légitimer cette demande », souligne l'organisation syndicale.

## « Attaque en règle »

Cette affaire interpelle bien au-delà des grilles de l'Immaculée Conception. De nombreux acteurs s'inquiètent de la « jurisprudence » que la décision de la rectrice de Bordeaux pourrait constituer. « Il nous semble qu'il y a un enjeu important pour notre institution : la conception qu'on peut avoir de la laïcité », souligne Philippe Delorme. Et M<sup>re</sup> Marc Aillet, l'évêque de Bayonne – dont la venue pour une conférence à l'Immaculée Conception a été relevée dans le rapport d'inspec-

tion – de rebondir : « On peut avoir un projet pastoral audacieux parfaitement compatible avec la loi Debré ! »

Nombreux sont ceux qui voient aussi dans la suspension de Christian Espeso une « attaque en règle contre l'enseignement catholique » et n'hésitent pas à utiliser le terme de « guerre scolaire », craignant « un retour à 1984 » selon les termes du sénateur LR des Pyrénées-Atlantiques Max Brisson, ancien inspecteur général de l'Éducation nationale. « Ce n'est pas que moi qui suis visé. C'est tout l'enseignement catholique qui est concerné. On veut réduire notre liberté, et on ne peut pas laisser passer ça ! », s'insurge Christian Espeso. « On sent une volonté de la part de certains de lancer une offensive contre le projet de l'enseignement catholique. Le caractère ca-

tholique de nos établissements dérange », renchérit Anne-Marie Jauréguiberry. « On est quand même dans une école catholique. On aurait le droit de s'appeler école catholique, mais pas le droit de l'être ? », s'étonne Thomas, élève de terminale à l'« Immac ».

« Ce n'est pas une attaque ! Il n'y a aucune volonté de porter atteinte à l'enseignement privé, dans lequel nous travaillons tous, répond Marie-Pierre Adrillon, du FEP-CFDT. Nous ne demandons rien d'autre que le respect du contrat d'association avec l'État, qui borne le caractère propre de nos établissements. Personne ne peut s'y soustraire ; sinon, c'est du hors contrat. » De son côté, la rectrice de Bordeaux appelle à « ne surtout pas généraliser une situation individuelle ». « Il n'est pas question de porter atteinte au caractère propre des établissements privés sous contrat, qu'ils soient catholiques ou pas », assure-t-elle, appelant à « l'apaisement ».

« Comme chaque année », elle rencontrera courant septembre les directeurs des établissements privés sous contrat de l'académie. « J'aurai l'occasion de leur réaffirmer que ce qui guide mon action, c'est l'application du droit dans le respect du contrat d'association, ainsi que l'intérêt des personnels et des élèves. Il n'y a aucun souhait de porter atteinte au caractère propre et donc à leur projet éducatif », répète-t-elle. Anne Bisagni-Faure « souhaite » par ailleurs organiser la visite d'une équipe académique à l'Immaculée Conception avant les vacances de la Toussaint, « afin de rencontrer les membres de la communauté éducative et d'explicitier les points sur lesquels nous attendons des correctifs ». Au vu de l'émotion provoquée par « l'affaire Espeso », la délégation aura fort à faire pour convaincre. Et le « retour à la sérénité » auquel appellent plusieurs acteurs du dossier semble loin d'être acquis... ■

\* Le prénom a été modifié.



## L'ÉQUIPE DE GREG

Décryptages & analyses, supplément fous rires

la chaine **L'ÉQUIPE**



# L'association militante Anticor au centre d'une bataille hautement politique

Paule Gonzalès

La structure, marquée très à gauche, avait épinglé l'essentiel de la macronie dans des procédures de corruption et de probité. Après trois ans de purgatoire, elle vient de récupérer son agrément.

En extremis et sous astreinte. La veille de son départ de Matignon, contraint par la justice, Gabriel Attal a accordé à l'association Anticor l'agrément qui lui permet d'ester en justice, de se porter partie civile et de dépasser les résistances des parquets à traiter leurs signalements. Pendant trois ans, des combats judiciaires ardents – dont des affaires toujours pendantes –, une crise de gouvernance aiguë, et des changements de statuts nécessaires ont retardé la délivrance de ce précieux sésame à l'association fondée en 2002 «pour lutter contre la corruption et rétablir l'éthique en politique».

Gabriel Attal avait la possibilité, comme ses prédécesseurs, de refuser cet agrément mais en le motivant. Sa décision positive est apparue pour bien des observateurs comme un règlement de comptes entre l'ex-premier ministre, furieux de la dissolution de l'Assemblée nationale en juin dernier, et Emmanuel Macron. Mais pour Paul Cassia, président de l'association, Anticor dispose aujourd'hui d'un agrément «juridiquement impeccable». Dans ses motivations le premier ministre reconnaît notamment que «le fonctionnement de l'association est conforme à ses nouveaux statuts adoptés le 26 mars 2022». Il estime également qu'elle présente «toutes les garanties de régularité en matière financière et comptable».

**« Je peux détruire n'importe qui avec une question d'exemplarité. Parce que, demain, je peux vous faire une procédure. Anticor, ils ne font que ça. Et les procédures, ils les font durer. Et même si les gens, à la fin, ne sont pas condamnés, vous les foutez en l'air »**

**Emmanuel Macron**  
Président de la République

De déport de ministres visés par des plaintes d'Anticor comme Éric Dupond-Moretti et Élisabeth Borne, en longs silences gênés comme ceux de Catherine Colonna puis de Gabriel Attal – qui ont hérité malgré eux du dossier –, l'affaire durait depuis avril 2021. Les mois passant, elle s'est enrichie de recours successifs devant la justice administrative et judiciaire.

Devant le tribunal judiciaire de Versailles, traîne ainsi le recours d'anciens administrateurs. Ils ont été «purgés» de l'association en 2021 après avoir demandé l'identité d'un trop généreux et régulier donateur et pour avoir tenté de mener une liste dissidente lors du renouvellement du bureau et du Conseil d'administration. Leur volonté : refondre les statuts de l'association pour plus de transparence. Voilà quatre ans que la procédure lambine et a même fait l'objet d'un dépaysement. En effet, le président d'Anticor de l'époque, Éric Alt, est magistrat à Paris. Ses collègues en charge du dossier ont fini par se déporter le jour de l'audience pour conflit d'intérêts.

À cela s'ajoutent plusieurs procédures devant la justice administrative. On y compte la contestation par deux anciens adhérents de l'agrément octroyé par la Haute Autorité pour la transparence de la vie publique. Un recours est également sur les bureaux du Conseil d'État contre l'agrément signé en 2021 par Jean Castex et retoqué par deux fois par la justice administrative pour une mauvaise rédaction



**Au tableau de chasse de l'association Anticor figurent tous les poids lourds du camp Macron ou ses plus proches collaborateurs (ici, Gabriel Attal et Emmanuel Macron, au Mont-Valérien, le 18 juin).** BLONDET ELIOT/ABACA

tion entraînant une erreur de droit. Enfin, cette fois-ci devant le tribunal administratif de Paris, doit aussi être jugé le refus silencieux de l'ancienne ministre des Affaires étrangères, Catherine Colonna, dans les derniers jours de décembre de 2023.

Car étrangeté juridique de plus en plus dénoncée par les juristes, seul le gouvernement a le pouvoir d'accorder cet agrément, alors même que par définition, il est aux premières loges de la vigilance d'Anticor. «On peut comprendre qu'aucun gouvernement n'ait envie qu'une association se mêle de choses pas claires. Et il y en a toujours beaucoup», souligne un bon observateur de l'affaire qui regrette une position de «juge et partie». D'autant qu'au tableau de chasse d'Anticor figurent tous les poids lourds du camp Macron, quand ils ne sont pas ses plus proches collaborateurs.

Parmi les 160 procédures en matière de probité suivies par l'association anticorruption, plus d'une dizaine l'ont ou l'ont été contre des ministres de la République et des parlementaires proches de la macronie. Parmi eux, Richard Ferrand, François de Rugy, Éric Dupond-Moretti, Édouard Philippe, Agnès Buzyn, Jean-Paul Delevoye, Sylvie Goulard ou encore Marlène Schiappa. Mais aussi, l'ancien homme de confiance du président Alexandre Benalla, pour ses contrats passés avec des oligarques russes proches de Vladimir Poutine, et le secrétaire général de l'Élysée Alexis Kohler pour manque de transparence entre sa situation privée et ses fonctions lorsqu'il était directeur de cabinet à Bercy. L'ancienne première ministre Élisabeth Borne est également dans le collimateur de l'association pour deux procédures.

Ces affaires ont été ou sont toujours portées par le Parquet national financier (PNF) ou par la Cour de justice de la République. De quoi sabrer l'ascension politique de certains avant même que la justice ne se prononce : ainsi Jean-Paul Delevoye, le «monsieur retraite» de Macron, vite remercié en 2020, mais aussi Richard Ferrand ou encore François de Rugy. D'autres ont dû composer avec ces procédures dans leurs fonctions pendant plusieurs années : comme Éric Dupond-Moretti, jugé trois ans plus tard devant la Cour de justice de la République. Ou encore l'ancien ministre de la Santé Olivier Véran, poursuivi en février 2021 pour sa gestion de la crise du Covid et la mise en place de l'application Tous anti-Covid.

De poil à gratter, Anticor est donc devenue l'épée de Damoclès suspendue au-dessus de la macronie, avec un petit rien d'acharnement qui agace. Au point qu'Emmanuel Macron a lui-même vilipendé l'association. En 2023, sur France 2, il s'emportait : «Je peux détruire n'importe qui avec une question d'exemplarité. Parce que, demain, je peux vous

faire une procédure. Anticor, ils ne font que ça. Et les procédures, ils les font durer. Et même si les gens, à la fin, ne sont pas condamnés, vous les foutez en l'air.» Pour Paul Cassia, «c'est le gouvernement qui a politisé l'affaire lors des demandes successives en adoptant une stratégie du silence. Il devait se borner à vérifier si les conditions administratives et techniques de l'agrément étaient ou non remplies par Anticor.»

Ce dernier, arrivé dans l'association au printemps 2023 au cœur de la crise de gouvernance, est devenu son président un an plus tard. Il jure «le caractère transparent de l'association», relève «la responsabilité qui en découle et l'attention absolue dont nous devons faire preuve contre toute action pénale abusive. Nous savons que nous avons de la dynamite entre les mains.» Une neutralité d'affichage cependant bousculée par l'histoire agitée de l'association.

Anticor voit le jour en 2002 à l'initiative du juge Halphen et de Séverine Tessier, élue socialiste de Clichy (Hauts-de-Seine), en réaction à l'arrivée au deuxième tour de la présidentielle de Jean-Marie Le Pen. Il s'agit alors de contrer le manque de confiance des Français dans leurs dirigeants politiques, à l'origine de la montée des extrêmes, selon Halphen et Tessier. On compte parmi les adhérents de la première heure beaucoup de militants de la gauche polie mais aussi des sympathisants centristes. En 2013, dans le sillage de l'affaire Cahuzac, une loi lui permet de se constituer partie civile dans les affaires de corruption, dès lors que l'association obtient l'agrément du gouvernement. C'est Christiane Taubira, alors garde des Sceaux, qui le lui accorde. L'affaire fait alors grand bruit car la ministre de la Justice est toujours adhérente de l'association.

En 2019, Anticor se porte partie civile dans l'affaire Ferrand qui, une première fois classée, revient devant le tribunal judiciaire de Paris. Las, le vice-président de l'association est Eric Alt, magistrat parisien. Génée, la Chancellerie diligente une inspection contre ce dernier. Au

**« Chez Anticor, les affaires partent toujours d'un fait réel et il est très difficile de savoir si elles sont portées en raison d'hostilités politiques ou idéologiques, car personne ne veut dire qui il est. Moi, j'ai tout de suite dit que j'étais de gauche, mais il y a généralement une omerta totale »**

**Une ancienne référente d'Anticor**

cœur du dossier, la délicate question de la liberté d'expression des magistrats. Si Alt ressort blanchi, entre-temps, le Syndicat de la magistrature a appelé à adhérer en masse à Anticor pour soutenir leur collègue.

En 2020, l'annonce du président de l'association, Jean-Christophe Picard, à s'engager aux côtés des écologistes aux élections municipales à Nice retourne l'estomac de ce qui reste de la vieille garde de l'association entraînant une crise de gouvernance qui se solde par des excommunications cuisantes et quelques défections. Enfin, en juin 2023, lorsque tombe une nouvelle fois l'annulation par la justice de l'agrément d'Anticor, c'est une étrange tribune qui anime la conférence de presse avec en «guest-star» aux côtés de ses dirigeants et avocats, Raquel Garrido, et dans la salle les députés LFI et écologistes, Aurélien Saintoul et Julien Bayou. Étrangement présent, le député LR, Olivier Marleix. Sur X, les soutiens des mêmes bords font florès : ceux de Marine Tondelier, Thomas Portes, Alexis Corbière ou du député socialiste Boris Vallaud.

«Chez Anticor, les affaires partent toujours d'un fait réel et il est très difficile de savoir si elles sont portées en raison d'hostilités politiques ou idéologiques, car personne ne veut dire qui il est. Moi j'ai tout de suite dit que j'étais de gauche, mais il y a généralement une omerta totale», ose prudemment une ancienne référente d'Anticor. «Il est vrai qu'en 2017, juste après la présidentielle, la direction d'Anticor avait dans le viseur les comptes de campagnes d'Emmanuel Macron, de Jean-Luc Mélenchon et de Marine Le Pen. Par deux fois, le Conseil d'administration a voté contre. Il aurait mieux valu par exemple s'attacher à la formation des élus où, je suis sûre, il y a beaucoup d'abus. De manière générale, Anticor s'intéresse peut-être trop aux grandes affaires nationales et pas assez à celles locales», regrette-t-elle.

L'association, qui compte désormais 7000 adhérents – répartis en 82 groupes animés à chaque fois par deux référents pour éviter justement le parti pris politique –, travaille de manière pyramidale. Les signalements peuvent arriver par les adhérents, de façon anonyme ou après l'étude tatillonne des rapports des chambres régionales des comptes. Les référents locaux font un premier tri d'affaires qui seront ensuite filtrées par le bureau parisien pour être enfin arbitrées par le Conseil d'administration. Ce dernier s'assure que les affaires tiennent la route juridiquement et «veut éviter tout règlement de comptes politique», jure aujourd'hui Paul Cassia.

Les anciens de l'association, ceux qui ont connu les années fastes du premier agrément, tiennent à rappeler que l'origine des adhérents est extrêmement diverse et que l'on peut noter «parmi les

plus actifs, beaucoup de professionnels du chiffre, d'anciens policiers ou encore des magistrats ou des professeurs de droit. Il y a aussi ceux qui ont des affinités politiques et qui peuvent être des opposants à des majorités locales et peuvent ainsi avoir des ambitions ou des comptes à régler. La crise d'Anticor a d'ailleurs éclaté quand, en 2020, notre président Jean-Christophe Picard a annoncé être candidat de gauche à des élections municipales, sans avoir pris la distance de six mois recommandée. À cela, vous ajoutez l'affaire des dons, et vous donnez ainsi au gouvernement de quoi savonner la planche du chevalier blanc», déplore l'ancienne référente.

Désormais en tout cas, grâce à un agrément qu'elle partage seulement avec deux autres associations, Sherpa et Transparency, Anticor se retrouve en situation de quasi-monopole dans la lutte contre la corruption et les manquements à la probité. D'autant que, comme l'affirme un bon connaisseur de ce secteur associatif, «il n'est pas rare que les membres de l'une deviennent membres des autres ou y fassent des va-et-vient».

## EN BREF

**Valence : un automobiliste meurt roué de coups, son agresseur en fuite**

Un automobiliste est décédé après avoir été roué de coups par un autre conducteur qui a pris la fuite, samedi soir à Valence. Les faits se sont déroulés vers 22h30, quand une voiture a été poursuivie, puis stoppée par un autre véhicule, duquel est sorti le conducteur qui a roué de coups à la tête l'autre conducteur. L'agresseur a ensuite réussi à prendre la fuite en voiture, échappant à des policiers qui ont tenté de le poursuivre.

**Huit migrants décèdent lors d'un naufrage dans la Manche**

Huit migrants sont morts dans le naufrage de leur embarcation clandestine au niveau d'Ambleteuse (Pas-de-Calais) dans la nuit de samedi à dimanche. Ce drame est survenu moins de deux semaines après le pire naufrage de l'année dans cette région, qui avait fait 12 morts le 3 septembre. À la faveur d'une fenêtre météo favorable, de nombreuses tentatives de traversée ont eu lieu ces derniers jours. En vingt-quatre heures, entre vendredi et samedi, «200 naufragés ont été secourus», a indiqué samedi soir la préfecture maritime de la Manche et de la mer du Nord.



« On voulait profiter des Jeux une dernière fois. » Comme beaucoup des 70 000 heureux spectateurs présents samedi sur les Champs-Élysées à Paris, c’est empli de « JO-stalgie » que Laetitia, Philippe, la quarantaine, et leurs trois filles sont venus assister à la Parade des champions. Après la parenthèse enchantée des JO et des Paralympiques, Paris jouait les prolongations avec une ultime célébration de ses athlètes, dont un grand défilé sur « la plus belle avenue du monde », mélangeant volontaires, officiels ou encore athlètes.

Thierry Reboul, le directeur de la création de Paris 2024, avait vu grand, décrivant cette parade comme « la cinquième cérémonie des Jeux ». On a effectivement eu droit à moult clins d’œil aux quatre cérémonies qui ont ponctué les Jeux olympiques puis paralympiques. À commencer par le porteur masqué de la flamme et la cavalière d’argent, personnages principaux de la cérémonie d’ouverture des Jeux sur la Seine, qui ont lancé la parade vers 16 heures en frappant les trois coups. Ou bien encore la bande-son, reprenant certains des tubes de l’olympiade parisienne : *Que je t’aime* de Johnny Hallyday, *Midnight City* de M83, *La Ritournelle* de Sébastien Tellier...

Une séance de rattrapage

« Ça termine les Jeux en beauté », lance Isilde, 13 ans, accompagnée de ses deux sœurs et de ses parents. Ce sont les trois petites filles qui ont insisté pour venir « voir les champions ». Mais avant les athlètes, les organisateurs de la parade avaient prévu de mettre à l’honneur tous ceux sans qui les Jeux n’auraient pas pu exister. Après le show des Phryges, quelque 1 200 volontaires ont défilé les premiers, chaudement applaudis par le public. On a également pu voir les équipes de Paris 2024, le patron du comité d’organisation Tony Estanguet à leur tête. « Tony, Tony », criait la foule à son passage. Un groupe de 300 supporters a également mis l’ambiance sur le « catwalk » de 280 mètres installé sur les Champs-Élysées pour l’occasion, lançant des chants auxquels le public répondait avec plaisir.

Pour certains spectateurs, cette parade est un peu une séance de rattrapage. « On n’a pas assez profité des Jeux, et on l’a regretté », confie Laetitia, pourtant habitante de la capitale. Bernard, 56 ans, et ses enfants ont, eux, pris le train tôt samedi matin depuis la Picardie pour profiter de ce « moment unique, exceptionnel ». « C’est beau de voir la France à l’unisson », lance, ému, le quinquagénaire,



Le défilé des athlètes des Jeux olympiques et paralympiques sur l’avenue des Champs-Élysées a rassemblé, samedi, 70 000 spectateurs. ED JONES/VIA REUTERS

# Les JO ont paradé une dernière fois

Julien Da Sois

La cérémonie en l’honneur des athlètes, et des bénévoles, a été suivie par une foule enthousiaste.

re, habillé en bleu-blanc-rouge de la tête aux pieds. Elle l’est encore davantage au moment de l’arrivée tant attendue des athlètes français sur le long podium blanc.

Agitant leurs drapeaux, la foule explose lorsqu’elle aperçoit, sur les coups de 17 h 15, les quelque 300 athlètes tricolores, tout de blanc vêtus, s’engager sur l’avenue. C’est la championne paralympique de boccia, Aurélie Aubert, qui mène la joyeuse délégation. Le public scande les prénoms d’Antoine Dupont,

de Léon Marchand. Un absent de marque parmi les sportifs : Teddy Riner. Il arrive finalement à petites foulées quelques secondes plus tard, en costume bleu foncé, sous les vivats des fans. Des olas sont lancées par les athlètes, avant une *Marseillaise* entonnée à pleins poumons par les sportifs comme les spectateurs. Euline, fillette de 13 ans venue avec sa maman, prolonge l’euphorie des JO au contact de ses idoles d’un été enchanté. « J’ai eu le cœur qui battait fort. Je me sens tellement heureuse, c’est inou-

bliable », confie-t-elle, les larmes au bord des yeux.

Mais la cérémonie était loin d’être finie. Un peu plus tard, sur la place de l’Étoile, face au public, ce sont 118 médaillés français des Jeux olympiques et paralympiques qui ont l’honneur d’être décorés par Emmanuel Macron, d’anciens grands sportifs (Marie-José Pérec, Didier Deschamps...) ou des personnalités politiques, telles Michel Barnier ou Anne Hidalgo. L’équipe de rugby à sept championne olympique régale le public

en reproduisant ses pas de danse devenus iconiques. Teddy Riner conclut la séquence protocolaire en étant fait commandeur de l’ordre national du Mérite par Emmanuel Macron, avant une *Mar-seillaise* pleine d’émotion interprétée par la chanteuse lyrique Axelle Saint-Cirel.

Dans la soirée, un grand concert en forme de best-of des JO (Philippe Kate-rine, Lucky Love, la garde républicaine, Martin Solveig...) a ravi le public. La vas-que olympique s’est alors éteinte dans le ciel de Paris. Une dernière fois. ■

## Football : la Ligue des champions a fait peau neuve

Christophe Remise

Le PSG, Monaco, Lille et le Petit Poucet brestois entament cette semaine leur parcours dans une C1 nouvelle formule.

Tout nouveau, tout beau ? Tout nouveau, c’est certain. La Ligue des champions fait peau neuve. Décrété en 2021 et acté en 2022, le nouveau format de la C1 entre en vigueur pour la campagne 2024-2025. Plus de clubs engagés, plus de matchs, plus de gros matchs, et la promesse d’une compétition encore plus savoureuse. Et ce malgré un souci de lisibilité et en oubliant que les calendriers étaient déjà trop chargés...

« L’UEFA a clairement montré qu’elle s’engageait à respecter les valeurs fondamentales du sport et à défendre le principe clé des compétitions ouvertes, avec une qualification basée sur le mérite sportif, en accord avec les valeurs et le modèle sportif européen basé sur la solidarité », avait déclaré le président de l’instance européenne, Aleksander Ceferin, lors de la validation de ce virage à l’unanimité par le Comité exécutif de l’UEFA. « Une nouvelle preuve que le football européen est plus uni que jamais », ajoutait-il.

Pourquoi modifier la trame de la Ligue des champions ? Pour couper l’hérèbe sous le pied des promoteurs d’une Superligue européenne fermée ou quasi fermée. C’est clairement la peur de cette perspective qui a poussé la confédération européenne à aller dans ce sens. Plus d’équipes sur la ligne de départ et plus de matchs, c’est plus de revenus pour les clubs : 2,467 milliards d’euros à se répartir entre les clubs participants contre 2,032 jusqu’ici. L’UEFA est gagnante, les clubs aussi, les diffuseurs,

les annonceurs, les spectateurs. Et les joueurs ?

Ils sont certainement excités à l’idée de disputer de grandes affiches, mais on a bien vu lors du dernier Euro que les meilleurs footballeurs sont trop sollicités. Ils sont arrivés bouillis au championnat d’Europe en Allemagne. Ça ne va pas aller en s’arrangeant avec ce nouveau format de la C1 et la Coupe du monde des clubs l’été prochain (15 juin-13 juillet)... « Elles (les instances internationales) s’en foutent. C’est l’argent qui parle », a récemment tonné le meneur belge de Manchester City, Kevin De Bruyne.

**Plus de clubs, plus de matchs**

Dans le détail, qu’est-ce qui va changer ? 36 équipes sur la ligne de départ, contre 32 jusqu’ici. Terminé la phase de poules en matchs aller-retour. Chaque formation va rencontrer 8 adversaires différents lors de la première phase, 4 à domicile et 4 à l’extérieur. Première phase qui débute ce mardi et s’étendra jusqu’au 29 janvier. Pas de poules, donc mais un classement global en mode championnat.

Les huit premiers seront qualifiés pour les 8<sup>es</sup> de finale. Les équipes classées de la 9<sup>e</sup> à la 24<sup>e</sup> place disputeront, eux, un barrage en février pour y accéder. À noter que les deux premiers de la première phase ne pourront pas s’affronter avant la finale. Enfin, pas de repêchage pour les clubs classés de la 25<sup>e</sup> à la 36<sup>e</sup> place. Pour eux, la campagne européenne sera

terminée. Pour le reste, on ne change pas une formule qui gagne : 8<sup>es</sup>, quarts et demiés en matchs aller-retour et finale sur terrain neutre en un match sec.

Bonne nouvelle ? Cinquième au classement UEFA, la France a obtenu un ticket de plus pour cette C1 nouvelle formule. Ainsi, quatre clubs français sont sur la ligne de départ, le PSG, Monaco, Lille et Brest. Demi-finalistes la saison passée et auteurs d’un début de saison canon en Ligue 1 (4 victoires), les joueurs de Luis Enrique sont évidemment les meilleurs armés. « Je préférerais un calendrier plus facile », grince néanmoins le coach espagnol.

Et pour cause : le Paris SG, qui débute face à Gérone, ce mercredi (21 heures) devra notamment se coltiner Manchester City, le Bayern Munich, Arsenal et l’Atlético de Madrid. Pas de la tarte, même pour des Rouge et Bleu « meilleurs collectivement que la saison dernière », malgré (ou grâce à) le départ de Kylian Mbappé, comme le relève Éric Roy, coach de Brest, après la défaite de ses joueurs à Paris samedi (3-1). « Tout le

monde défend, tout le monde court », jure-t-il. Et d’ajouter : « Ils seront dangereux pour beaucoup d’adversaires, même en C1. » Charge aux Parisiens de confirmer. « Plus forts que l’an dernier ? On le verra à la fin de la saison avec les résultats de l’équipe. On est dans la continuité de la fin de saison dernière. On commence mercredi une compétition qu’on veut tous gagner, et c’est un objectif très clair », lance Luis Enrique, se disant « chanceux » de disposer d’un effectif aussi qualitatif.

Qualitatif, certes, mais sans doute pas autant que ceux de Manchester City et du Real, les favoris. Le PSG fait partie du groupe des ambitieux derrière ces deux géants, avec le Bayern, Liverpool, l’Inter Milan, Arsenal, l’Atlético, la Juventus, le Bayer Leverkusen ou encore le Barça. Il y a toujours des surprises, à l’image de l’accession du Borussia Dortmund en finale la saison dernière...

Respectivement opposés à Barcelone et au Sporting pour démarrer, Monaco et Lille peuvent légitimement viser les barrages. Quid du Petit Poucet brestois, qui disputera le premier match de C1 de son histoire face au Sturm Graz, actuel leader du championnat autrichien, jeudi, et qui a notamment rendez-vous avec les ogres du Barça et du Real ? « Si on n’a pas l’ambition de gagner ce match, je ne sais pas quel match on va pouvoir gagner dans cette compétition (sourire). Ce serait de bon augure de bien la lancer, et ce match va décider de la suite pour nous », pose Éric Roy. Place au jeu. Place au spectacle. ■

### EN BREF

**F1 : Piastri s’impose à Bakou**

L’Australien Oscar Piastri (McLaren) a remporté dimanche le Grand Prix d’Azerbaïdjan, 17<sup>e</sup> manche de la saison, devançant Charles Leclerc (Ferrari) et George Russell (Mercedes). Le champion en titre, Max Verstappen, toujours en tête du championnat avec 59 points d’avance, termine 5<sup>e</sup>, derrière son rival au classement général, Lando Norris (McLaren). Au championnat constructeurs, Red Bull perd cependant la tête du général au profit de McLaren.

**Tennis : la France déjà éliminée en Coupe Davis**

Battus 2 victoires à 1 par l’Australie, les Français ont de nouveau été dominés par l’Espagne, 3-0. Arthur Fils et Ugo Humbert ont cédé face, respectivement, à Roberto Bautista Agut et Carlos Alcaraz. Depuis la réforme de la Coupe Davis, en 2019, les Bleus ne sont jamais parvenus à dépasser la phase de poules.

**Cyclisme : le Belge Merlier champion d’Europe**

Le Belge Tim Merlier est devenu champion d’Europe sur route en remportant le sprint massif. Le Français Christophe Laporte, tenant du titre, a pris la 9<sup>e</sup> place, dimanche, à Hasselt (Belgique).

4 <sup>e</sup> JOURNÉE DE LIGUE 1			
LENS (5)	hier	LYON (14)	
NANTES (4)	1-2	REIMS (6)	
STRASBOURG (10)	1-1	ANGERS (17)	
TOULOUSE (11)	2-0	LE HAVRE (9)	
RENNES (7)	3-0	MONTPELLIER (18)	
PARIS SG (1)	3-1	BREST (13)	
AUXERRE (15)	0-3	MONACO (3)	
MARSEILLE (2)	2-0	NICE (12)	
SAINT-ÉTIENNE (16)	1-0	LILLE (8)	

2 <sup>e</sup> JOURNÉE TOP 14			
TOULOUSE (6)	hier	LA ROCHELLE (10)	
TOULON (5)	30-28	CASTRES (4)	
ST. FRANÇAIS (11)	34-31	VANNES (14)	
PERPIGNAN (13)	7-26	MONTPELLIER (8)	
PAU (9)	51-29	BAYONNE (12)	
RACING 92 (3)	33-20	CLERMONT (2)	
LYON (1)	28-26	BORDEAUX-B. (7)	



# Des résultats spectaculaires contre un cancer rare né dans le placenta

Soline Roy

Des chercheurs français sont parvenus à guérir près de 100 % des patientes en associant une immunothérapie à la chimiothérapie de référence.

C'est un double drame qui s'abat chaque année sur quelque 100 à 200 femmes en France : non seulement l'enfant qu'elles pensaient porter ne verra jamais le jour, mais leur utérus abrite en réalité un cancer, né dans le placenta. C'est la tumeur trophoblastique gestationnelle, une pathologie qui nécessite une chimiothérapie, voir une hystérectomie et peut dans certains cas entraîner des métastases potentiellement mortelles. Dans la plupart des cas, il n'y a pas d'embryon ou celui-ci est anormal, et le contenu de l'utérus doit être évacué.

Une maladie rare, en passe d'être vaincue : une équipe française vient d'annoncer, lors du congrès annuel de la Société européenne d'oncologie médicale (Esmo) à Barcelone, avoir réussi à guérir 96 % d'un groupe de patientes réunies dans un essai clinique. « *Un résultat exceptionnel, extrêmement rare dans l'histoire de l'oncologie* », se réjouit le Pr Benoît You, oncologue médical et responsable du centre d'essais cliniques de phase précoce aux Hospices civils de Lyon, qui a piloté l'étude.

Pour réaliser cette prouesse, les chercheurs ont ajouté un anticorps (l'avelumab, déjà utilisé dans plusieurs cancers de la vessie, du rein ou de la peau notamment) à la chimiothérapie d'ordinaire prescrite à ces femmes (le méthotrexate). L'immunothérapie a permis de faire passer le taux de guérison de 70 % à près de 100 % pour les tumeurs dites « à bas risque ». « *Il y a quatre ans, nous avions montré que l'avelumab seul guérissait 50 % des patientes devenues résistantes à la chimiothérapie*, explique le Pr You au Figaro. *Nous avons donc voulu gagner une étape en l'utilisant plus tôt, pour guérir d'emblée la maladie sans attendre la résis-*



Chaque année, en France, 100 à 200 femmes sont atteintes d'une tumeur trophoblastique gestationnelle. ST.KOLESNIKOV/STOCK.ADOBE.COM

*tance et éviter que la maladie ne s'aggrave et ne devienne incontrôlable.* »

Les Prs Benoît You et Pierre-Adrien Bolze, chirurgien gynécologue, tous deux membres du Centre national de référence des maladies trophoblastiques (Hôpital Lyon Sud), ont recruté dans toute la France 26 patientes atteintes de tumeurs à bas risque, soit 80 % de ces cancers au moment de leur diagnostic. Vingt-six, cela paraît peu, mais pour une pathologie aussi rare le classique essai de phase 3 randomisé (qui réunit un grand nombre de patients, tirés au sort pour recevoir ou non le traitement) n'est pas possible. « *C'est pour ce cancer l'une des plus grosses cohortes de tous les temps, et le nombre d'essais cliniques ne doit pas excéder une dizaine dans toute l'histoire de l'oncologie* », insiste Pierre-Adrien Bolze.

Le traitement consiste à délivrer l'anticorps en une injection, puis la chimiothérapie tous les deux jours (en alternance avec de l'acide folique) pendant une semaine. Après une semaine de pau-

se, un second cycle de traitement est enclenché, et ce jusqu'à normalisation des taux sanguins de l'hCG, l'hormone normalement produite lors de la grossesse dont les taux s'effolent en cas de tumeur trophoblastique. Dans l'essai, cette normalisation a mis en moyenne un peu

**« Il faut vraiment guérir ces patientes très tôt, car quand leur cancer échappe au traitement, leur vie est mise en jeu »**

Pr Benoît You Oncologue

plus de trois mois à être atteinte, avec huit cycles. Les patientes ont dans l'ensemble bien toléré le traitement, avec des effets indésirables classiquement liés à la chimiothérapie (essentiellement inflammation buccale, nausées et fatigue). Vingt-cinq d'entre elles ont été complètement guéries, sans récurrence de la

maladie au bout de deux ans de suivi ; elles ont pu reprendre une vie normale, et rien ne s'opposera à ce qu'elles entament une nouvelle grossesse, le risque de refaire le même type de tumeur étant négligeable.

La dernière patiente a malheureusement échappé au traitement et a dû subir plusieurs polychimiothérapies très lourdes, qui n'ont pas suffi, et finalement une hystérectomie. « *Il faut vraiment guérir ces patientes très tôt, car quand leur cancer échappe au traitement, leur vie est mise en jeu* », insiste Benoît You. « *Nous n'avons pour le moment pas identifié de facteurs pouvant expliquer pourquoi cette patiente a échappé au traitement, et nous menons des analyses plus poussées pour comprendre* », indique le Pr Bolze.

Ces excellents résultats sont en tous les cas suffisants pour valider le traitement, estiment les chercheurs. Le Pr You n'hésite pas à parler d'« éradication » de la maladie. « *Certains de mes confrères vont probablement tiquer sur ce mot* »,

admet le chercheur, car tant que les placentas existeront des tumeurs pourront s'y développer ; mais l'enjeu est de guérir les patientes au plus tôt pour éviter que leur maladie n'échappe au traitement. « *Il ne serait pas éthique de continuer à traiter les patientes avec le méthotrexate seul* », considère le Pr You, qui précise que des démarches seront entreprises auprès des autorités sanitaires américaines et européennes pour que l'association avec l'immunothérapie devienne le traitement de référence. « *Un anticorps monoclonal récent comme l'avelumab représente un surcoût incontestable, plusieurs milliers d'euros par mois, concède le chercheur. Mais il faut mettre cela en parallèle avec le fait que, sans cela, 30 % des patientes vont passer à haut risque, imposant des traitements de chimiothérapie très lourds et chers, des arrêts de travail, des hystérectomies, parfois des décès. Tout cela aussi représente un véritable coût pour la société comme pour ces femmes.* » ■

## Pourquoi pleurer nous fait du bien

Ségolène Barbé

Les larmes sont souvent perçues comme un signe de faiblesse. Elles sont pourtant de formidables armes pour guérir et partager nos émotions.

Une tristesse intense, un film émouvant, une douleur violente... Nous avons de multiples raisons de pleurer, et sommes parfois surpris de constater à quel point cela... fait du bien ! « *Que l'on pleure de rage, de désespoir ou de joie, pleurer est le meilleur antistress naturel : cela permet de libérer les tensions, de ramener notre organisme à un état émotionnel plus stable* », estime ainsi la psychologue Joëlle Denoyer.

Et pour cause : lorsque nous pleurons sous le coup d'une émotion forte, nous évacuons des hormones liées au stress (cortisol, adrénaline, prolactine...), ce qui nous soulage et nous apaise. Dès les années 1980, le biochimiste américain William Frey a ainsi démontré que la composition des larmes varie selon leur « catégorie » : causées par la tristesse ou la joie, les larmes « émotionnelles » seraient ainsi bien plus chargées en protéines et en hormones que les larmes « basales » (qui permettent de lubrifier la cornée) ou les larmes « réflexes » (qui coulent par exemple lorsque nous avons une poussière dans l'œil ou lorsque nous découpons un oignon). « *Il y a une clairvoyance des larmes* », assure même le philosophe Guillaume Le Blanc, qui vient de publier *Oser pleurer* (Albin Michel, 2024). « *Pleurer n'est pas qu'un mécanisme pavlovien ou une sécrétion passive liée à un phénomène physiologique,*

*explique-t-il, mais une manière de percevoir la nature du mal qui nous affecte. Lorsqu'on ose pleurer, on accepte de se laisser totalement affecter par une émotion, de ressentir sans filtre ce qui nous arrive, ce qui est très rare pour nous qui passons notre temps à mettre le réel à distance avec des représentations, des réflexions, des jugements...* »

Dans cette modalité de l'existence qui nous permet d'être pleinement présents à nous-mêmes, sans intermédiaire, nous accédons ainsi, assure le philoso-

phe, à un discernement précieux, à un « moi » plus profond et plus authentique. Ne dit-on pas qu'il faut toucher le fond pour pouvoir rebondir ? Même si nous nous sentons parfois impuissants lorsque nous ne pouvons retenir nos larmes, elles peuvent représenter une première tentative pour sortir de ce qui nous arrive et préparer un changement de cap dans notre vie : elles nous éclairent sur ce qui bloque en nous et nous empêche d'avancer. « *Dans les larmes, on se purge, on se vide. Il faut parfois*



Lorsque nous pleurons sous le coup d'une émotion forte, nous évacuons des hormones liées au stress, ce qui nous soulage et nous apaise.

*s'autoriser cette dégringolade émotionnelle pour pouvoir aller mieux, à condition, bien sûr, de ne pas se complaire dans les pleurs ou dans la victimisation, de continuer à être responsable de ce qui se passe pour soi, de parvenir à se dire : "Là, je suis au plus bas mais je sais que je vais bientôt aller mieux"* », estime Joëlle Denoyer.

**« Un chemin de demande »**

Un peu comme le nourrisson dont les pleurs sont le seul mode de communication, pleurer est aussi parfois une manière de faire appel à l'empathie des autres, d'exprimer un besoin que nous n'arrivons pas à verbaliser : celui d'être entouré, consolé, aimé avec nos imperfections... « *Les larmes commencent dans un état de solitude très forte mais ouvrent aussi souvent un chemin de demande, comme le suggère le verbe "implorer", qui signifie "demander avec des pleurs"* », analyse Guillaume Le Blanc. Versées en privé, les larmes sont parfois une demande de consolation adressée à l'entourage, mais elles peuvent aussi être publiques et contenir une demande de réparation ou de justice, comme lors de la commission Vérité et Réconciliation, mise en place en 1995 en Afrique du Sud pour juger les crimes de l'Apartheid et surnommée le « tribunal des larmes ».

Pleurer, c'est une manière d'entrevoir un futur malgré la douleur, de sor-

tir d'une certaine passivité. Les larmes peuvent aussi nous réunir, par exemple devant un film, dans la complicité d'une salle obscure où nous nous laissons embarquer ensemble par l'émotion en nous projetant dans des vies de fiction qui résonnent entre nous. Mais la difficulté, c'est souvent de s'autoriser cette marque de vulnérabilité devant les autres. « *Même si l'on parle de plus en plus d'hypersensibilité ou de quotient émotionnel, l'idée qu'un homme ne doit pas pleurer reste encore très présente* », commente Joëlle Denoyer. Selon une étude réalisée par la société allemande d'ophtalmologie DOG en 2021, les hommes pleureraient ainsi 3 à 4 fois moins souvent que les femmes... « *C'est la société qui rend les larmes possibles ou impossibles* », assure Guillaume Le Blanc, qui rappelle qu'elles n'avaient pas du tout la même signification dans l'Antiquité. Après avoir franchi le Rubicon, lors de la marche sur Rome, en 49 avant J.-C., Jules César aurait ainsi pleuré devant ses soldats, ce qui était alors considéré comme un signe d'énergie virile et d'humilité face aux dieux... « *Aujourd'hui, les larmes passent encore pour un signe de faiblesse et de fragilité*, déplore le philosophe. *Et pourtant c'est tout un continent intérieur qui émerge avec les larmes, un continent qui nous fait du bien et dont nous avons besoin pour être pleinement nous-mêmes...* » ■



# Une thérapie génique a redonné la vue à des patients

Elisa Doré

Grâce à ce nouveau traitement, 15 personnes souffrant d'une forme rare de cécité congénitale ont pu de nouveau voir dans le cadre d'essais cliniques de phase 1/2.

Des patients atteints de cécité à cause d'une maladie génétique rare, l'amaurose congénitale de Leber, ont pour la première fois de leur vie pu voir des objets de leur environnement. Une prouesse rendue possible grâce à une toute nouvelle thérapie génique développée par des chercheurs américains de l'université de Floride, au terme de vingt ans de recherche.

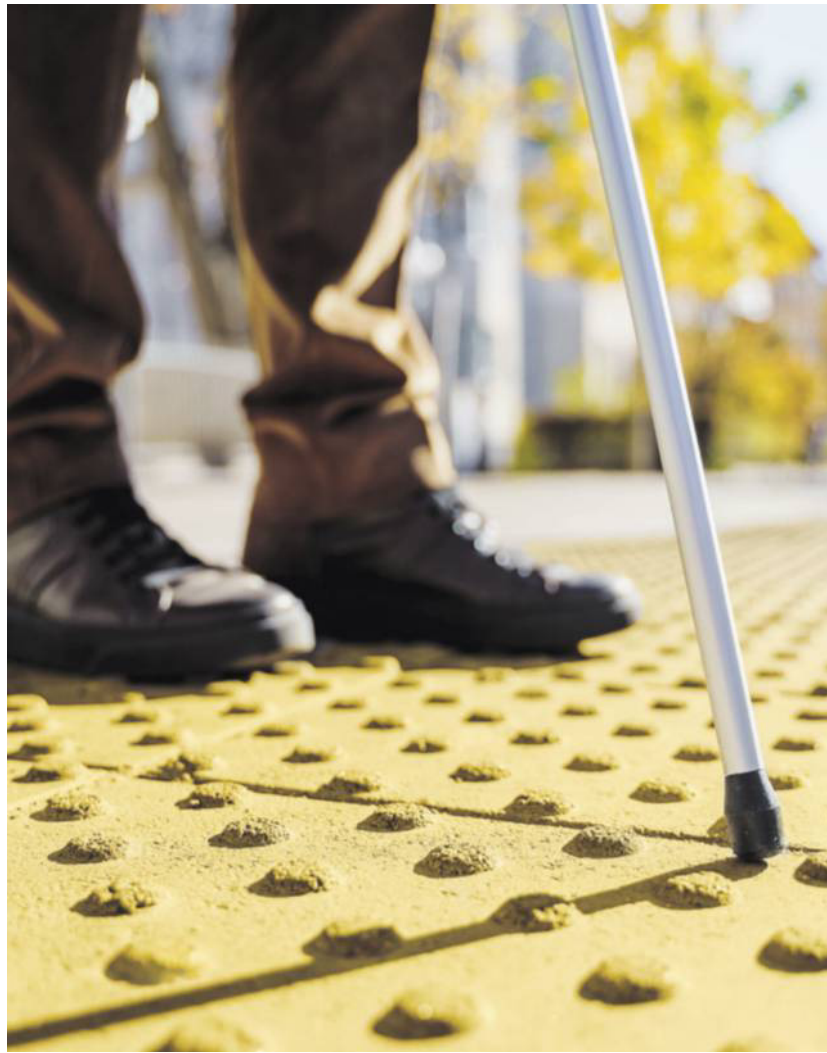
L'amaurose congénitale de Leber regroupe un ensemble de maladies héréditaires causées par des mutations des gènes impliqués dans le fonctionnement des cellules photoréceptrices de la rétine. Selon les formes, une trentaine de gènes peuvent être touchés, entraînant la dégénérescence progressive de ces cellules dès les premiers mois de la vie puis une malvoyance sévère voire une cécité complète avant l'âge de 2 ans.

En 2019, la Haute Autorité de santé avait déjà approuvé une thérapie génique (voretigène neparvovec) dans le cadre du traitement de l'amaurose congénitale de Leber causée par la mutation du gène RPE65. Des chercheurs ont obtenu des résultats prometteurs

pour une autre forme de la maladie, dite « de type 1 », dans le cadre d'essais de phase 1/2. « Cette forme, liée à la mutation du gène GUCY2D, touche environ 3 000 personnes en Europe et aux États-Unis », indique la Dr Veronika Vaclavik, spécialiste en chirurgie ophtalmique à l'hôpital ophtalmique Jules-Gonin, à Lausanne. Si ces résultats sont confirmés sur un plus grand nombre de patients, cela pourrait avoir un impact considérable sur leur qualité de vie. »

## Améliorations dès le 28<sup>e</sup> jour

Le gène GUCY2D code pour une protéine appelée guanylyl cyclase rétinienne 1, qui permet aux cellules photoréceptrices de « récupérer » après avoir été exposées à la lumière. Lorsque ce gène est muté, la protéine n'est pas fabriquée. « Cela empêche les cellules rétinienne d'envoyer un signal électrique au cerveau, entraînant un processus de dégénérescence progressif », explique le Dr Hoai Viet Tran, responsable de l'unité d'oculogénétique et de thérapie génique à l'hôpital ophtalmique universitaire Jules-Gonin, qui a mis en place l'une des premières thérapies géniques en Suisse.



Une trentaine de gènes peuvent être touchés par l'amaurose congénitale de Leber, entraînant la dégénérescence progressive des cellules photoréceptrices.

Le principe de cette nouvelle thérapie consiste à remplacer les copies défectueuses du gène muté GUCY2D en insérant des copies fonctionnelles directement dans les cellules photoréceptrices des patients, afin qu'elles puissent de nouveau fabriquer cette protéine. Les chercheurs ont utilisé comme vecteur un virus, l'adénovirus de sérotype 5, qui a préalablement été modifié pour être inoffensif et ne servir qu'au transport des « bonnes copies » du gène. « Concrètement, les chercheurs injectent

de grandes quantités, ici de l'adénovirus inactivé (AAV5), directement sous la rétine à l'aide d'une procédure chirurgicale », explique la Dr Vaclavik.

Puisque cette thérapie n'avait jamais été testée chez l'humain, ces premiers essais cliniques de phase 1/2 devaient permettre de s'assurer que le traitement est bien toléré par les patients et de déterminer le dosage optimal. C'est pourquoi elle n'a été menée que chez un petit groupe de douze adultes (âgés de 18 à 72 ans) et de trois enfants (âgés de 6

à 17 ans). Chacun d'entre eux s'est vu administrer une dose plus ou moins grande du traitement dans un seul œil (l'autre œil servant de témoin).

Un an après, le traitement semble avoir porté ses fruits : les cellules photoréceptrices de l'œil traité ont présenté des améliorations dès le 28<sup>e</sup> jour chez l'ensemble des patients, effets qui ont persisté jusqu'à 18 mois. « Notons que la thérapie génique ne permet pas de retrouver une bonne acuité visuelle, à cause de l'état trop endommagé des cellules rétinienne, mais elle a restauré la capacité des patients à percevoir des ombres et des formes », souligne la Dr Vaclavik.

Les résultats les plus spectaculaires concernaient les patients traités avec la plus forte dose, qui ont vu leur sensibilité à la lumière s'améliorer jusqu'à 100 fois. Cela s'est notamment traduit par une amélioration de la capacité à se déplacer dans un parcours d'obstacles, un défi relevé en 30 secondes au bout d'un an, contre plusieurs minutes dans les premiers jours après l'opération.

## Dernière étape

Ces résultats sont d'autant plus prometteurs qu'ils ne se sont pas accompagnés d'effets secondaires graves. « Chez un patient la thérapie en elle-même a provoqué une infection intraoculaire (endophtalmie), inhérente à toute chirurgie, qui a pu être contrôlée », explique le Dr Hoai Viet Tran. Chez deux autres patients, la procédure chirurgicale a, quant à elle, entraîné un décollement de la rétine ou l'apparition d'un trou maculaire, qui se produit lorsque le tissu central rétinien se déchire. « De tels événements sont bien connus, et leurs modalités de traitement fournissent de bons résultats », ajoute le médecin.

Ainsi, s'accordent les spécialistes, ces résultats sont en faveur d'une poursuite des essais cliniques de phase 3 chez un plus grand nombre de patients, dernière étape avant sa possible autorisation à plus grande échelle. « Il faudra attendre ces résultats pour confirmer l'efficacité, mais il y a de grandes chances que ces prochains essais soient concluants, comme ça l'a été pour d'autres thérapies géniques », commente la Dr Vaclavik. ■

# VOÏRE SMARTPHONE PEUT FAIRE FUIR LES MOUSTIQUES.



MAINTENANT, VOUS POUVEZ SOIT LE RÉPÉTER À VOS ENFANTS SOIT LE VÉRIFIER :



## Inserm Canal DÉToX

● QUAND LA SCIENCE DÉFAIT LES FAKE NEWS\* SANTÉ

\*Fausses informations









Début août, dans les rues d'Üsküdar, un quartier d'Istanbul, la journaliste Ebru Uzun Oruç fait réagir des passants après la récente augmentation du prix du gaz de 38%.

MARIE THON / HANS LUCAS

# Turquie : le boom des télé-trottoirs contre la censure et la propagande



PAR  
**Delphine Minoui Istanbul**

Un staccato de paroles rebondit, vif et tranchant, sur ce bout de bitume du quartier Üsküdar, à deux pas de l'embarcadere des ferries amarrés à la rive asiatique d'Istanbul. Au milieu de la foule, la journaliste Ebru Uzun Oruç, cheveux courts, jeans frangés et micro à bout de bras, interroge les passants sur la flambée des prix du gaz annoncée pour l'hiver. Une femme en foulard explose : « Je vais finir par devoir faire les poubelles pour trouver de quoi remplir mon poêle à bois ! (...) À quoi joue le gouvernement ? » Plus loin, un homme s'emporte, dans un débit sans fin : « Au lieu de prétendre vouloir faire la guerre à Israël tout en continuant à commercer avec l'État hébreu, le président Erdogan ferait mieux de se concentrer sur sa population et d'investir dans sa propre industrie alimentaire ! »

Derrière ses lunettes rondes, encadrant deux yeux bleus assortis au Bosphore, Ebru écoute, relance ses interlocuteurs, salue les passants curieux, puis poursuit sa route vers la jetée. « C'est fou comme les gens ont besoin de s'exprimer ! », dit la reporter indépendante. Accompagnée de Baris, son caméraman – et mari –, qui filme tout dans son sillage, elle peut tenir des heures ainsi, à prendre le pouls des Turcs pour sa chaîne YouTube Sokak Kedisi (« Chat de rue »), fleuron des nouvelles télé-trottoirs qui défient la propagande d'État.

Sa devise : ni filtre ni censure. « On balaie tous les sujets : crise économique, corruption, entraves aux droits des femmes, élections, blocage d'Instagram, tremblements de terre et dérive autoritaire... Parfois, les gens se mettent à débattre entre eux avec une incroyable liberté de ton, et j'aime ces échanges propres à la démocratie, en perdición dans notre pays », jubile la journaliste de 40 ans.

L'idée lui est venue en 2021, au moment de la pandémie. À la fin de la période de Covid, émaillée de restrictions sanitaires comme politiques, cette fille de commerçants lance sa télé depuis Rize, sa ville natale, fief d'origine du président turc. Située au bord de la mer Noire, Rize est réputée conservatrice et loyale envers l'AKP, le parti d'Erdogan. Pourtant, dès ses premiers reportages, elle prend conscience d'une vraie colère contre le gouvernement. « Je ne voterai plus pour eux. Je préfère voter pour les cochons ! », ose ainsi s'insurger, face caméra, un habitant de 52 ans, dans une interview d'ailleurs consacrée aux élections. Accusé d'insulte au président, « crime » passible d'un à quatre ans de prison, l'homme fut arrêté, puis relaxé.

L'époque coïncide avec le virage autoritaire d'Erdogan, amorcé depuis le putsch avorté de 2016, et la démultiplication des atteintes à la liberté d'expression : fermeture de journaux, procès intenté contre le quotidien Cumhuriyet, arrestation de journalistes (ils sont au

Alors qu'Erdogan resserre son étai sur la presse turque, de nouvelles chaînes indépendantes, pratiquant le micro-trottoir, offrent une alternative aux médias contrôlés par le pouvoir.

moins 131 à avoir été détenus depuis 2014, selon l'organisation Reporters sans frontières), rachat de groupes de presse indépendants par des investisseurs proches d'Erdogan. À ce jour, près de 85 % des médias nationaux sont aux mains de dirigeants liés au pouvoir. « Sokak Kedisi propose une autre voix, alternative, à la fois critique et objective. Et malgré les risques encourus, les gens ont soif de parler », raconte Ebru, lors d'une pause thé dans une rue pavée d'Üsküdar.

Un chat se glisse entre ses jambes, pelage soyeux et démarche nonchalante, puis slalome entre les tables, digne de « ces félins toujours prompts à se faufiler partout, capables de tout voir, tout entendre, si libres, n'obéissant à aucun ordre », qui lui ont inspiré le nom de sa chaîne. Et, par extension, son surnom : « Quand je marche dans la rue, les gens qui me reconnaissent m'accostent en m'appelant "Kedi" ("chat"). » Elle sourit, amusée par ce mélange de familiarité et de confiance tissé avec les quelque 267 000 abonnés de sa chaîne YouTube, dont font partie de nombreux habitants d'Üsküdar.

C'est, depuis son déménagement à Istanbul fin 2021, son « terrain » de reportage préféré : un quartier mixte, à la fois moderne et conservateur, où se côtoient mosquées et cafés branchés, filles voilées et Stambouliotes en minijupes, longtemps dominé par l'AKP, mais que les dernières élections municipales de 2023 ont fait basculer dans l'opposition. Quand nous l'y avions rencontrée la première fois, habillée d'un sweat-shirt traversé du minois de Garfield, au lendemain de la victoire de Sinem Dedetas, une maire locale anti-AKP, les cris d'espoir pleuvaient sur son micro : tous milieux confondus, hommes et femmes se relayaient pour dire qu'ils avaient voté contre la cherté des denrées, l'aventurisme militaire du pouvoir ou encore l'instrumentalisation de l'islam à des fins politiques.

Cette liberté de ton a malheureusement un prix. « Pas une semaine ne passe sans que je ne sois convoquée au tribunal. À chaque fois, c'est le même refrain : on m'accuse d'encourager un discours de haine et de faire

de la désinformation », souffle Ebru. Parfois, le danger déboule au coin de la rue. « Un jour que nous faisons des interviews le long de la rue Bagdat, côté rive asiatique, quatre types nous ont poursuivis en nous menaçant avec un pistolet. Nous venions juste de publier sur YouTube une série d'interviews critiques contre Devlet Bahçeli, le chef du parti d'action nationaliste MHP (allié politique d'Erdogan, NDLR) », raconte Baris. Carrure d'athlète et baskets aux pieds, l'époux caméraman est aussi un précieux garde du corps, les yeux toujours à l'affût pour déjouer les agressions.

Mais l'un comme l'autre gardent le cap, fiers des petites victoires remportées au fil des années. « Je me souviens des larmes de Nasir, un éboueur de 74 ans. Il nous avait confié être obligé de continuer à travailler pour s'en sortir, malgré son âge avancé et son pied cassé. Après la diffusion de l'interview, visionnée par plus de 370 000 personnes, la municipalité s'était mobilisée pour lui trouver un logement et lui dispenser les soins nécessaires », raconte la reporter, encore émue. Un autre cas ne la quitte pas : celui d'Ismail, un sans-abri de 65 ans. « Il venait de faire une tentative de suicide, et son témoignage, à peine diffusé sur YouTube, avait permis d'alerter la préfecture et de lui trouver une place dans un centre de réhabilitation. »

**« En Turquie, on veut toujours nous faire croire que tout va super bien. C'est si important d'avoir un média qui nous dit tout ! »**

**Emel** Abonnée à la chaîne YouTube Sokak Kedisi

Profitant de la force de frappe des réseaux sociaux, Ebru et Baris entendent aujourd'hui alerter la population sur une nouvelle législation controversée, adoptée au Parlement fin juillet, qui contraindrait les municipalités à euthanasier les quelque 4 millions de chiens de rue du pays. Dans un reportage consacré à une manifestation contre « cette loi sur les massacres » de canins, Ebru insiste : « Je sais que certains peuvent perdre espoir, mais regardez le nombre de gens présents à ce rassemblement. C'est bon signe ! »

En février 2023, c'est également sans hésiter que le couple se précipite vers les zones sinistrées par le tremblement de terre, armés d'une simple caméra et d'un micro, pour rendre compte de la lenteur des premiers secours et de la violation des normes antisismiques du fait de promoteurs véreux proches du pouvoir.

Du tournage au montage, ils font tout à deux. Dans l'appartement d'Istanbul, le salon fait office de bureau, envahi par les ordinateurs et les câbles électriques toujours à portée de main. Pas d'enfant dans les pattes, mais un chat, évidemment, premier spectateur de leurs reportages. Et cette devise d'Einstein, « God does not play dice » (« Dieu ne joue pas aux dés »), tatouée sur l'avant-bras d'Ebru.

« En Turquie, on veut toujours nous faire croire que tout va super bien. C'est si important d'avoir un média qui nous dit tout, qui critique ce qui ne va pas ! », se ré-

jouit Emel, une fidèle abonnée à Sokak Kedisi. Kardelen, étudiante en sciences politiques de 22 ans, y trouve aussi son compte : « Je préfère m'informer grâce à YouTube et aux réseaux sociaux. Contrairement à ce que nous propose la télévision, j'ai l'impression d'avoir accès à différents points de vue. » En plein boom, les chaînes alternatives comme Sokak Kedisi sont désormais plus d'une dizaine : Kendine Muhabir (« Auto-reporter »), Ilave TV (« Extension TV »), Sade Vatandaş (« Citoyen ordinaire »), Agaçkan TV (« Pivert TV »), Sari Mikrofon (« Micro jaune »), Medyali TV (« Médias TV »)...

« Attention, insiste Ebru, le rôle de notre télé n'est ni de faire du bavardage ni de prendre position. Nous ne sommes pas des opposants, mais des journalistes. Ce sont les interviewés qui commentent, pas nous. » L'in-fatigable reporter a l'indépendance chevillée au corps : elle vient de refuser les avances juteuses de deux grands groupes de presse qui lui proposaient de racheter sa chaîne avec, en prime, sa propre émission à une heure de grande audience. « Pas question de sacrifier notre liberté ! », insiste de concert le duo de choc, pourtant conscient de la fragilité de son business plan. « Nous avons fait un emprunt pour lancer Sokak Kedisi, et nous nous rétriburons modestement grâce aux réclames publicitaires diffusées sur YouTube entre chaque reportage », explique Baris.

La route reste néanmoins minée. Selon un article publié dans le journal indépendant Birgün, le Conseil supérieur de la radio-télévision de Turquie (RTÜK) souhaiterait restreindre, voire supprimer, les télé-trottoirs sous prétexte qu'ils « manipulent » les perceptions du grand public. Tout serait parti de l'arrestation, à Izmir, d'une femme qui s'en était prise au blocage récent d'Instagram au micro de la chaîne YouTube Tüylü Mikrofon (« Microphone à poils »). « L'incitation à la haine et à l'hostilité doit faire l'objet de sanctions pénales », a déclaré le ministre de la Justice, Yılmaz Tunç, pour justifier les pressions croissantes à l'encontre de ces nouveaux médias dans l'air du temps. « Cela donne une idée de l'étendue de la répression en Turquie qui, au-delà de celle visant sans relâche les enquêtes journalistiques des médias conventionnels, s'en prend désormais à toute forme de contenu donnant la parole directe aux citoyens, à travers les formats du témoignage et du micro-trottoir », s'inquiète Erol Önderoğlu, le représentant de Reporters sans frontières (RSF) en Turquie. Pour lui, « même si l'idée d'une régulation semble utile, attribuer cette tâche au Conseil supérieur de l'audiovisuel dans sa forme actuelle, liberticide et à la botte du pouvoir, serait catastrophique pour le droit à l'information. »

Il en faut plus pour décourager Ebru, alias « Kedi », et son mari. « De quelle manipulation parle-t-on ? Notre pays n'est-il pas frappé par l'inflation ? Les retraités ne sont-ils pas confrontés à une grande précarité ? Les smicards peuvent-ils payer leur loyer ? », déclare-t-elle dans l'une de ses dernières émissions, consacrée aux nouvelles restrictions qui menacent sa chaîne. Avant de conclure : « En fait, ce n'est pas moi, ni ma chaîne, qu'on cherche à interdire. C'est la voix du peuple qu'ils veulent mettre en sourdine ! » ■



# « La question n'est pas de savoir si notre civilisation va s'effondrer, mais quand »



■ **LA SURVIE DES CIVILISATIONS. APRÈS 1177 AV. J.-C.**  
**Eric H. Cline,**  
**La Découverte,**  
**368 p., 24 €.**

PROPOS RECUEILLIS PAR  
**Martin Bernier**

LE FIGARO. - Vous avez commencé à écrire des livres sur la survie et l'effondrement des civilisations à une époque où l'on parlait de plus en plus de la menace d'effondrement de nos sociétés. Avez-vous conçu votre livre *La Survie des civilisations* comme un guide pour les temps difficiles que nous traversons ?  
ERIC H. CLINE. - Tout au long de ma carrière, j'ai étudié la fin de l'âge du bronze et le début de l'âge du fer, de 1700 avant notre ère jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Lorsque Princeton University Press m'a demandé si je voulais écrire un livre sur l'effondrement de la fin de l'âge de bronze, et plus précisément sur ce qui s'est passé vers 1200 avant notre ère, j'ai accepté, mais à condition de pouvoir parler de ce qui s'était réellement effondré. Il fallait raconter aux lecteurs ce qu'étaient les civilisations des Mycéniens, des Minoens, des Hittites et des Égyptiens. J'ai voulu replacer l'effondrement dans son contexte pour qu'on comprenne tout ce qui a été perdu lorsque ces sociétés se sont effondrées. J'ai écrit mon livre *1177 avant J.-C. Le jour où la civilisation s'est effondrée* entre 2008 et 2013, une période qui a été marquée par le changement climatique, des incendies de forêt, mais surtout par la crise financière de Wall Street en 2008. J'ai donc pris conscience que toutes les données que j'avais recueillies sur l'effondrement allaient intéresser les gens aujourd'hui. Car on retrouve dans l'histoire ancienne toutes les raisons possibles de l'effondrement : le changement climatique, la sécheresse et la famine. Et lorsque le livre est sorti en 2014, il a touché juste. Ensuite, certains lecteurs m'ont écrit pour me demander : mais que s'est-il passé ensuite ? J'ai donc entrepris de raconter ce qui s'était passé après l'effondrement. Encore une fois, j'ai travaillé à partir de sources archéologiques, mais, en parallèle, j'ai commencé à lire des livres et des articles sur des sujets tels que la résilience, l'adaptation et la transformation des sociétés, sans savoir ce que j'allais en faire. En écrivant *La Survie des civilisations. Après 1177 av. J.-C.*, je me suis rendu compte que c'était effectivement une histoire de la façon dont les sociétés se transforment. J'ai donc terminé le livre en faisant des comparaisons avec ce qui se passe aujourd'hui, et en évoquant les travaux du Giec. Car le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat discute précisément de tout cela. Ils ont même des définitions pour tout ce dont je parle au XII<sup>e</sup> siècle avant notre ère. À cela s'ajoute le fait que j'ai écrit la majeure partie de ce livre pendant la pandémie, à une époque où nous avions le sentiment d'être encore plus proches de l'effondrement qu'auparavant. Nous nous demandions alors ce que nous allions faire si nous survivions. Il fallait donc puiser dans l'histoire ancienne pour se demander ce que les Phéniciens, les Mycéniens ou les Hittites ont fait après l'effondrement. Et trouver éventuellement dans cette histoire des lignes directrices sur la façon de se préparer au cas où notre civilisation serait menacée. Je suis assez inquiet, à vrai dire, des similitudes entre ce qui s'est passé il y a des milliers d'années et ce qui se passe aujourd'hui. Ça ne peut donc pas faire de mal de dire que c'est arrivé une fois. Et si cela se reproduit, nous devons être prêts.

**Quels sont les principaux points communs que vous identifiez entre le XII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et aujourd'hui ?**

Il y a eu des changements climatiques dans l'antiquité. L'analyse du pollen, des lacs et des stalagmites dans les grottes indiquent qu'il y a eu une sécheresse qui a duré de 150 à 300 ans, et qui s'est étendue à toute la région de la Méditerranée. Elle s'étendait du nord de l'Italie jusqu'à l'Iran et de la Turquie jusqu'à l'Égypte moderne. Nous savons, d'après les preuves textuelles, que cette sécheresse a engendré une famine. Et puis, archéologiquement, nous pouvons voir que beaucoup de villes ont été détruites et qu'il y a eu des envahisseurs. Les textes de l'époque mentionnent également des migrations. Enfin, des maladies sévissaient à l'époque, Ramsès V serait mort d'une forme de variole. Qu'en est-il aujourd'hui ? Nous avons un changement climatique, nous connaissons dans certaines parties du monde des sécheresses et des famines, des épidémies, des mouvements

migratoires. Tout ce qu'ils avaient à l'époque et qui les a menés à l'effondrement, nous le retrouvons aujourd'hui. Penser que nous ne nous effondrerons pas parce que nous sommes « *too big to fail* » (« trop gros pour faire faillite »), c'est peut-être faire preuve de trop d'orgueil. En réalité, toutes les civilisations de l'histoire de l'humanité se sont effondrées ou se sont transformées au point de devenir complètement différentes. Ce fut le cas de l'Empire romain, par exemple, qui s'est effondré mais a continué d'exister en Orient sous la forme de l'Empire byzantin pendant encore un millier d'années. Donc, pour moi, la question n'est pas de savoir si notre civilisation va s'effondrer, mais quand. Et de voir ce que nous allons faire pour y remédier.

**Dans votre livre, vous expliquez que le commerce international et l'interconnexion des sociétés à l'âge du bronze ont pu précipiter leur effondrement. Alors que le commerce international est souvent vu comme un rempart contre la guerre et un facteur de développement, cela rendrait-il au contraire les civilisations vulnérables ?**

En effet. Parfois les choses mêmes qui vous aident à devenir une société prospère sont aussi celles qui peuvent accélérer l'effondrement dans un contexte de crise. À l'âge du bronze, les relations internationales et le commerce ont contribué à propulser toutes ces sociétés interconnectées – les Assyriens, les Babyloniens, les Mycéniens et les autres. Mais, lorsque les choses commencent à se gâter, des problèmes de chaîne d'approvisionnement apparaissent, sur les céréales, l'étain, le cuivre. Les pénuries vont alors contribuer à aggraver la situation, car les sociétés sont devenues trop dépendantes : seuls les Égyptiens ont de l'or, les Chypristes ont pratiquement le monopole du cuivre, et les Mycéniens, de l'argent. Cette situation peut aussi s'appliquer à nous. Nous sommes tellement interconnectés qu'il est très facile de tout dérégler. Il suffit de regarder la crise financière de 2008, la pandémie ou même le bateau qui a

Je suis assez inquiet, à vrai dire, des similitudes entre ce qui s'est passé il y a des milliers d'années et ce qui se passe aujourd'hui »

bloqué le canal de Suez pendant six jours en 2021. Les mêmes choses qui nous ont permis de nous développer pourraient être celles qui finiront par nous faire tomber si tout est coupé. J'avais l'habitude de dire que l'étain, à l'époque, c'était l'équivalent pour nous du pétrole ; le pharaon égyptien était aussi préoccupé par l'étain pour faire du bronze que le président de la France ou des États-Unis sont préoccupés par le pétrole aujourd'hui. Mais, désormais, je pense que les choses ont changé : l'enjeu se situe plutôt au niveau des métaux rares, comme le lithium utilisé pour fabriquer des puces, des ordinateurs et des voitures. Si l'approvisionnement de ces matières premières devait s'interrompre, nous aurions de véritables problèmes. Nous l'avons vu lors de la pandémie : en Amérique, il était soudain impossible d'acheter une voiture parce qu'elles n'étaient plus importées, parce que les usines de puces en Chine ou ailleurs avaient été touchées. Je suis en fait étonné que nous ayons réussi à nous en sortir. Si les événements de ces dernières années s'étaient produits de manière plus rapprochée, que serait-il advenu ? Si la crise financière de 2008 s'était produite douze ans plus tard et qu'elle avait eu lieu en même temps que la pandémie ? Nous aurions eu de sérieux problèmes. Cela aurait ressemblé à ce qui s'est passé lors de l'effondrement de l'âge du bronze. Nous sommes passés très près, mais nous avons réussi à en réchapper cette fois-ci. Une civilisation s'effondre lorsqu'une multiplicité de facteurs de crise apparaissent simultanément : « *Everything, Everywhere All at Once* », pour reprendre le titre d'un film sorti en 2022.

**Certaines sociétés parviennent pourtant à résister à l'effondrement, comme les Phéniciens et les Chypristes à l'époque. Comment réussissent-elles à tirer profit du chaos ? Toutes les sociétés ont réagi de façon très différente ; certaines ont bien réussi à gérer la transformation et d'autres ont complètement disparu. Les Phéniciens et les Chypristes sont ceux**

qui s'en sont le mieux sortis, effectivement. Ils ont su réagir rapidement grâce à leurs capacités à inventer et à innover. Les Phéniciens, par exemple, ont normalisé et diffusé l'alphabet dans toute la Méditerranée. Ils ont aussi déve-loppé la pourpre de Tyr, devenue une teinture luxueuse. Ils en ont standardisé la production et l'ont répandue dans toute la Méditerranée. Mais ils ont pu le faire en partie parce que tous les autres commençaient à s'effondrer et avaient du mal à envoyer leurs bateaux à travers la Méditerranée. Après la disparition de la cité d'Ougarit, les Phéniciens ont pris le relais et se sont emparés des routes maritimes à travers la Méditerranée, apportant leurs marchandises et l'alphabet. C'est donc leur inventivité, leur sens de l'innovation et leur volonté de prendre un risque qui se sont avérés payants. Il en va de même pour les Chypristes, qui sont devenus des leaders dans la fabrication du fer. Il semble que les Chypristes soient les premiers en Méditerranée à avoir commencé à fabriquer des objets, armes et outils, en fer plutôt qu'en bronze. C'est nouveau, à l'époque, et ils commencent à expédier des objets en fer, puis le savoir-faire se répand, car tout le monde a du minerai de fer dans son pays. Rapidement, les Grecs puis les peuples du Levant commencent à fabriquer des objets en fer. Les Phéniciens et les Chypristes ont su innover. C'est pourquoi nous devons être inventifs au cas où quelque chose commencerait à mal tourner. L'effondrement des civilisations n'est pas seulement une ère de chaos, c'est aussi une ère d'invention, à partir de laquelle on passe à la phase suivante. Pour cette raison, il vaut mieux parler de « début de l'âge du fer » plutôt que de « siècles obscurs ». Car c'est à partir de là qu'ont commencé, d'une certaine manière, les prémices de notre société actuelle, avec les Grecs qui reviennent quelques siècles plus tard pour inventer la démocratie et construire le Parthénon. Mais il ne faut pas oublier que certaines civilisations sont tombées et ne se sont pas relevées. Et d'autres se sont élevées à leur place. Il s'agit donc à nouveau d'un avertissement : si nous ne faisons rien, nous risquons de disparaître. Comme les Hittites et les Mycéniens.

**Concrètement, que se passe-t-il quand une civilisation disparaît ? Que deviennent les survivants après la disparition des sociétés minoenne, mycénienne et hittite ?**  
Lorsqu'une société disparaît, cela ne signifie pas automatiquement que tout le monde meurt. Mais il n'y a plus de roi, d'administration, et l'économie centralisée s'effondre. La plupart des élites meurent ou émigrent, mais il est difficile de savoir si les gens qui travaillent dans les champs ont survécu ou non. À un moment donné, nous pensions que 90 % des habitants de la Grèce étaient morts ou avaient émigré entre le XIII<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui, nous pensons qu'ils étaient peut-être beaucoup moins nombreux, entre 40 % et 60 %. Cela signifie qu'il y a beaucoup de gens encore en vie. La vie après l'effondrement est définitivement différente, mais certaines choses demeurent, comme les noms des dieux et des déesses en Grèce. Dès l'âge de bronze, les Grecs vénèrent Zeus, Héra, Poséidon et Athéna. Mais les titres des rois et l'organisation territoriale changent complètement. Et surtout, plus personne ne se dit mycénien après 1000 ans av. J.-C.

En ce qui concerne les Hittites, ils ont disparu en Anatolie centrale, mais les habitants du nord de la Syrie s'appellent toujours Hittites, ils écrivent toujours en louvite et vénèrent toujours les dieux hittites. En fait, ce sont toujours des Hittites, mais, pour les différencier, nous les appelons les Néo-Hittites. J'utilise souvent l'analogie de l'Empire britannique : il a disparu, et pourtant, dans un certain nombre d'endroits qui faisaient autrefois partie de l'Empire britannique, on joue encore au cricket, on boit encore du thé l'après-midi. Mais les Hittites comme peuple ont disparu, tout comme les Mycéniens et les Minoens. Les survivants ont dû tout recommencer, comme s'ils repartaient de zéro. C'est en partie pour cette raison que les Grecs ont mis tant de temps à revenir sur le devant de la scène. Ils ont dû revenir à une agriculture de subsistance de base. L'une des définitions de l'effondrement est que l'on revient à un niveau socio-économique et politique inférieur.

**Vous posez la question dans votre livre : sommes-nous plus proches des Mycéniens ou des Phéniciens ?**  
Au fond de moi, j'espère évidemment que nous serons des Phéniciens. Mais une partie de moi pense que nous avons de grandes chances de ressembler aux Mycéniens si nous ne commençons pas à faire attention au changement climatique et à tous les problèmes que nous observons aujourd'hui. Il est encore temps pour nous d'arranger les choses. L'histoire ne se répète pas, mais elle rime. Nous ne sommes pas obligés de la faire rimer. J'espère qu'elle me prouvera que j'ai tort. ■



DESSIN CLAIREFOND



# Mario Draghi : un plaidoyer pour le réveil de l'Europe



CHRONIQUE  
Nicolas Baverez

Face à la multiplication des chocs, à la menace des empires autoritaires, à l'éclatement et à la militarisation de la mondialisation, l'Europe décroche brutalement. Les trois piliers sur lesquels elle a assis son développement après la chute du soviétisme – l'énergie russe bon marché, la libéralisation des échanges, le désarmement couplé à la délégation de sa sécurité aux États-Unis – sont caducs. L'Europe se découvre vulnérable, prise en étau entre le renouveau industriel des États-Unis, dont elle dépend pour l'énergie, la technologie, la défense et la finance, le dumping de la Chine, qui lui fournit ses biens essentiels, et enfin la menace existentielle de la Russie. Simultanément, les modèles économiques et sociaux de ses grandes nations sont tous en crise, qu'il s'agisse du mercantilisme allemand, de la décroissance à crédit française, du malthusianisme italien ou de la mono-industrie touristique espagnole.

L'Europe perd ainsi pied face aux géants qui se disputent le leadership de l'histoire universelle. Depuis le début du siècle, la croissance a été inférieure d'un tiers à celle des États-Unis. Le revenu disponible réel a progressé deux fois moins vite qu'en Amérique. Sa part dans le commerce mondial a diminué de 16 % à 13 % quand celle de la Chine progressait de 13 points. L'Europe ne compte que 4 des 50 premières entreprises technologiques mondiales, et le tiers de ses licornes se sont exilées, principalement aux États-Unis.

La cause première de ce déclassement est à chercher dans la stagnation de la productivité. Elle s'explique par le sous-investissement (16,5 % du PIB, contre 18 % aux États-Unis), par la pénurie de travail qualifié, par la surréglementation qui tue l'innovation (l'Union a produit 13 000 actes entre 2019 et 2024, contre 3 500 lois aux États-Unis), par la fragmentation du grand marché qui se traduit par la superposition des normes et des autorités de régulation. S'y ajoutent un coût de l'énergie deux à trois fois plus élevé qu'aux États-Unis et des difficultés de financement indissociables de l'exportation de 300 milliards d'euros par an outre-Atlantique. À terme rapproché, des choix déchirants s'imposeront entre niveau de vie, transition climatique, préservation de son modèle social, sécurité et souveraineté.

Il est donc urgent pour l'Europe de renouer avec la croissance, qui conditionne sa prospérité comme la survie de la démocratie. Et pour cela, elle n'a d'autre option que de se réinventer. C'est à cette réflexion que s'est attelé Mario Draghi, fort de sa légitimité de sauveur de l'euro en 2012, puis de modernisateur providentiel de l'Italie en 2021. Ses conclusions et ses recommandations tranchent par leur lucidité et leur réalisme, qui placent les responsables, les dirigeants et les citoyens européens devant leurs responsabilités.

L'Europe continue à disposer d'atouts considérables pour remédier à son décrochage et relever les défis de sa croissance, de la pérennité de son modèle social, de la défense du continent et de ses valeurs : une économie ouverte, un haut degré de concurrence, une politique active de cohésion et de solidarité, une stratégie ambitieuse de transition écologique, un grand marché gouverné par un État de droit. Il lui reste à combler son déficit de productivité et d'innovation.

**L'Europe continue à disposer d'atouts considérables pour remédier à son décrochage et relever les défis de sa croissance, de la pérennité de son modèle social, de la défense du continent et de ses valeurs**

Selon Mario Draghi, l'Europe doit dès lors se fixer sept priorités. Favoriser les innovations de rupture en augmentant et coordonnant l'effort de recherche, en simplifiant les réglementations (CSRD, CS3D, DMA, DSA, IA Act entraîneront la disparition de 15 % à 20 % des entreprises technologiques du continent), en réformant les règles de concurrence pour permettre l'émergence de champions mondiaux. Réintégrer dans la trajectoire de décarbonation la préservation de l'industrie en instaurant des planifications sectorielles – afin d'éviter de reproduire la débâcle de la filière automobile provoquée par le basculement vers le véhicule électrique sans équipement en prises, sans renforcement des réseaux et sans électricité décarbonée – et en créant une Union de l'énergie ayant pour objectif la réduction de

son coût. Renforcer la sécurité et la réduction des dépendances par la maîtrise des matières premières. Construire une base industrielle de défense grâce à la consolidation du secteur, l'établissement d'un principe de préférence européenne, un effort d'investissement spécifique dans le domaine spatial. Engager un plan massif d'investissements financé par l'emprunt portant sur 750 milliards à 800 milliards d'euros par an, avec pour objectif d'augmenter la productivité de 6 % sur quinze ans. Réaliser l'Union des marchés de capitaux à travers l'unification de la régulation financière et la convergence des régimes fiscaux. Améliorer la gouvernance de l'Union en la recentrant sur ses missions fondamentales, en accélérant le processus de décision et en généralisant le vote à la majorité qualifiée.

L'Union européenne se trouve devant une heure de vérité. La décennie 2020 décidera de son avenir avec trois évolutions possibles : la dilution dans un grand ensemble nord-américain; la désintégration découlant de l'éclatement de l'euro et du grand marché d'une part, de la reconstitution par la Russie de son empire extérieur d'autre part; la construction d'une Europe-puissance s'affirmant comme un acteur à part entière du XXI<sup>e</sup> siècle.

Dans la continuité du rapport d'Enrico Letta sur le grand marché, Mario Draghi détaille la vision et la stratégie qui permettraient de repositionner l'Europe face aux empires et aux géants du XXI<sup>e</sup> siècle. Son grand dessein est parfaitement pensé. Il se heurte toutefois à de redoutables obstacles qui font douter de sa réalisation : la lourdeur et l'inefficacité chronique des institutions européennes, illustrées par le plan de relance Next Generation EU lancé en 2020 dont un tiers seulement des 750 milliards d'euros ont été engagés; le refus des États de mutualiser le cœur de leur stratégie de développement et de leur système financier; la poussée des populistes et des extrémistes; la paralysie de l'Allemagne et l'effondrement de la France. Le futur de l'Union est plus que jamais conditionné par la situation de ses grandes nations et leur capacité à surmonter la crise majeure dans laquelle elles sont enfermées. Pour faire l'Europe-puissance, il nous faut d'abord refaire l'Allemagne, la France et l'Italie, tout en stabilisant la Pologne et en réarrimant le Royaume-Uni à l'Union. ■

## « Notre programme progressiste pour redresser la France »

FABIEN CLAIREFOND



SAMUEL FITOUSSI

Chaque semaine, pour *Le Figaro*, notre chroniqueur pose son regard ironique sur l'actualité. Aujourd'hui, il imagine dix mesures que pourrait mettre en place le gouvernement Barnier comme signe d'ouverture à la gauche.

1. Le combat contre l'extrême droite sera renouvelé. Nous ne pouvons pas tolérer, en démocratie libérale, la contestation systématique du résultat des urnes, la complaisance pour la violence politique, l'obsession malsaine pour la couleur de peau, l'autoritarisme et l'esprit de secte, la ferveur révolutionnaire motivée par la haine de sa propre société, la fascination pour les systèmes religieux rétrogrades. La France insoumise sera donc dissoute.
2. La politique à nos frontières doit se faire plus humaniste. L'Algérie – les militants progressistes ne manquent pas de le saluer – est un pays fantasmagorique, tandis que la France est une nation raciste et islamophobe. Nous proposons donc de financer les démenagements en Algérie de tous ceux qui le désireraient, et d'empêcher les Algériens – pour leur propre bien – de s'installer dans un pays oppressif.
3. La lutte contre la désinformation sera intensifiée. Sur les réseaux sociaux, où la viralité prime sur la véracité, les discours mensongers pullulent, empoisonnent nos démocraties, font le jeu des partis populistes et sapent la confiance envers les institutions publiques. Nous ne pouvons plus tolérer de lire qu'aucun changement démographique rapide n'a lieu en France, qu'il n'existe aucun lien entre immigration et délinquance, que les différences hommes-femmes sont toutes construites par des stéréotypes, que la France mène une politique ultralibérale, que le service public n'est pas de gauche ou que toutes les civilisations se valent. Les Gafam, mais devant leurs responsabilités, devront, sous peine de lourdes amendes, censurer ces fake news. La vérité doit rester le pilier d'une société éclairée, capable de résister aux discours démagogiques manipulant les masses.
4. Nous mènerons une politique résolument moderne, ne cédant rien aux vieux conservateurs grincheux. Le conservatisme, c'est la nostalgie de ce qui n'existe plus. Le progressisme, c'est la volonté de construire un monde meilleur. Vivre avec son temps, c'est accepter que ce qui était valable hier ne l'est plus aujourd'hui, c'est comprendre que figer la société, c'est la trahir. Nous ne sommes pas des gardiens de musée, nous sommes des bâtisseurs d'avenir. Concrètement, donc : nous supprimerons tous les régimes spéciaux de retraite, mettrons fin aux 35 heures, augmenterons l'âge de la retraite à 70 ans, supprimerons l'Arcom et le Conseil constitutionnel et suspendrons le regroupement familial et le droit du sol, vieilleries des siècles précédents.
5. Sur la scène internationale, la France doit s'engager pour la paix et la justice, se montrer solidaire des peuples miséreux. Avec l'aide d'une équipe de chercheurs en études postcoloniales et queers, le Quai d'Orsay demandera la décolonisation, à horizon 2032, de la quarantaine de pays conquis par l'islam, et, à horizon 2028, la tenue de grandes Gay Prides en non-mixité transgenre dans toutes les villes arabes, de Tripoli à Bagdad. Nous suggérons par ailleurs de mener une action militaire contre le Royaume-Uni afin de lui imposer par la force une gastronomie correcte.
6. Tous les jours, des arbres sont abattus pour être transformés en papier. Dans un souci d'économie de papier, le « toutes et tous » sera passible de cinq ans de prison, le « celles et ceux » de dix ans. Exceptionnellement, l'immunité présidentielle sera levée. Pour la planète.
7. Nous protégerons la biodiversité. Le dernier Juif de Seine-Saint-Denis sera classé espèce protégée. Quant aux sociologues de droite, ayant

- quasiment disparu, nous essaierons d'en réintroduire un ou deux à Sciences Po Menton en espérant qu'ils parviendront à survivre.
8. Nous œuvrerons pour la diversité et l'inclusion. Notamment pour la diversité idéologique sur le service public et pour l'inclusion des voix de droite dans le monde de la culture. Cyril Hanouna devra coanimer la matinale de France Inter avec Léa Salamé. Une nouvelle commission du CNC financera exclusivement les films où les héros sont des hommes blancs hétérosexuels virils de plus de 50 ans. Le JT de France 2 sera confié à Pascal Praud (tandis que France 4, France 5 et Franceinfo cesseront d'exister : deux chaînes télé financées par le contribuable, cela suffit amplement). Parce que le sectarisme ne résout rien, et que le pluralisme fait la force, Patrick Boucheron, historien engagé en faveur du NFP, sera reconduit pour être scénariste de la cérémonie d'ouverture des JO d'hiver 2030, mais devra la coécrire avec Philippe de Villiers (dans un souci d'équité idéologique, les femmes à barbe devront défilier aux côtés de femmes au foyer lisant la Bible).
  9. L'accent sera mis sur l'égalité des chances à l'école. Pour cela, les programmes seront complexifiés et la sélection, à tous les niveaux du parcours scolaire, réhabilitée. Ainsi, les élèves médiocres issus de familles bourgeoises ne pourront plus faire illusion, tandis que les élèves doués et studieux issus de milieux défavorisés pourront se distinguer. Une vraie politique progressiste de mobilité sociale.
  10. Nous ferons davantage pour l'intégration sociale des Français illettrés. À l'Assemblée nationale, des cours de lecture seront proposés gratuitement aux députés Insoumis. ■

### LE FIGARO

<b>Dassault Médias</b> (actionnaire à plus de 95%) 23-25, rue de Provence 75009 Paris <b>Président-directeur général</b> Charles Edelstenne <b>Administrateurs</b> Thierry Dassault, Olivier Costa de Beauregard, Benoît Habert, Rudi Roussillon	<b>SOCIÉTÉ DU FIGARO SAS</b> (société editrice) 23-25, rue de Provence 75009 Paris <b>Président</b> Charles Edelstenne <b>Directeur général, directeur de la publication</b> Marc Feuillée	<b>Directeur des rédactions</b> Alexis Brézet <b>Directeur délégué de la rédaction</b> Vincent Trémolet de Villers <b>Directeurs adjoints de la rédaction</b> Gaëtan de Capèle (Économie), Laurence de Charette (pôle audiovisuel), Anne-Sophie von Claer (Style, Art de vivre, F), Philippe Gélie (International),	Anne Huet-Wuillaume (Édition, Photo, Révision, DA), Jacques-Olivier Martin (directeur de la rédaction du Figaro.fr), Étienne de Montety (Figaro Littéraire), Bertrand de Saint- Vincent (Culture, Télévision), Yves Thérard (Enquêtes, Opérations spéciales, Sports, Sciences).	<b>Directeur artistique</b> Pierre Bayle <b>Rédacteur en chef</b> Frédéric Picard (Web) <b>Directeur délégué du pôle news</b> Bertrand Gie <b>Éditeurs</b> Robert Mergui Anne Pican	<b>FIGAROMÉDIAS</b> 23-25, rue de Provence, 75009 Paris Tél.: 01 56 52 20 00 Fax: 01 56 52 23 07 <b>Président-directeur général</b> Aurore Domont <b>Direction, administration, rédaction</b> 23-25, rue de Provence 75009 Paris Tél.: 01 57 08 50 00 direction.redaction@lefigaro.fr	<b>Impression</b> L'imprimerie, 79, rue de Roissy 93290 Tremblay-en-France Midi Print, 30600 Gallargues-le-Montueux ISSN 0182-5852 <b>Commission paritaire</b> n° 0426 C 83022 <b>Pour vous abonner</b> Lundi au vendredi de 7h à 18h : sam. de 8h à 13h au 01 70 37 31 70, Fax : 01 55 56 70 11 Gérez votre abonnement : espace Client : <a href="http://www.lefigaro.fr/client">www.lefigaro.fr/client</a> <b>Formules d'abonnement pour 1 an - France métropolitaine</b> Club Prestige : 599 €. Club : 529 €. Semaine : 415 €. Week-end Prestige : 429 €. Week-end : 359 €.  Imprimé sur papier issu de forêts gérées durablement. Origine du papier : Allemagne. Taux de fibres recyclées : 100%. Ce journal est imprimé sur un papier UPM porteur de l'Ecolabel européen sous le numéro FI/011/001. <b>Eutrophisation</b> : Ptot 0,002 kg/tonne de papier.	Ce journal se compose de : Édition nationale 1 <sup>er</sup> cahier 20 pages Cahier 2 Économie 8 pages Cahier 3 Le Figaro et vous 10 pages
--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------



# Bahareh Hedayat : « En Iran, les filles sont prêtes à mourir pour ne plus porter le voile »



PAR  
**Delphine Minoui**

Pour cette militante incarcérée à sept reprises, la lutte contre le foulard et celle contre le régime des mollahs sont devenues indissociables depuis la mort de Mahsa Amini il y a deux ans, déclencheur de la révolte en Iran.

À 43 ans, Bahareh Hedayat est une voix incontournable de la contestation iranienne, voix maintes fois étouffée et réprimée. Arrêtée en octobre 2022 pendant les manifestations qui ont suivi la mort de Mahsa Amini et détenue dans le quartier des femmes de la prison d'Evine, à Téhéran, la militante iranienne en est à sa septième incarcération – dont l'une, en 2009, se prolongea sept ans. Profitant d'une permission exceptionnelle, pour raisons médicales, elle revient en exclusivité pour *Le Figaro* sur le mouvement Femme, Vie, Liberté et le combat de tous les Iraniens, « unis par la même histoire et le même destin ».

LE FIGARO. – Deux ans se sont écoulés depuis les grandes manifestations qui ont suivi la mort, le 16 septembre 2022, de Mahsa Amini, après son arrestation par la police des mœurs pour un voile mal ajusté. Si la répression a eu raison des protestataires, de nombreuses jeunes Iraniennes continuent à défier le régime en s'affichant tête nue dans la rue. Comment expliquer cette insubordination à toute épreuve ? BAHAREH HEDAYAT. – Les filles de la génération Z font preuve d'un courage inouï. En prison, j'ai pu témoigner de cette fougue, au contact de jeunes manifestantes arrêtées au début du mouvement. Ces filles ont une incroyable assurance. Elles sont indociles. Elles n'acceptent rien avec facilité. Cette génération n'a pas de modèle politique. Elle s'en remet plus facilement à des icônes du football ou du cinéma. Elle ne reconnaît aucune forme d'autorité. Si quelque chose ne lui plaît pas, elle le rejette en bloc. Rien à voir avec ma génération. À leur âge, nous étions plus dans le compromis. J'appartiens à la génération qui a baigné dans l'islam politique (clé de voûte du système depuis la prise du pouvoir par les ayatollahs en 1979, NDLR). Je suis allée à l'école en pleine guerre Iran-Irak (1980-1988). En cours, on nous abreuvait de propagande. Et quand bien même nous n'étions pas d'accord, on restait dans le cadre. On était plus résignées, parce que notre monde était plus restreint. Avec l'internet, les filles sont maintenant connectées au monde extérieur. Elles voient ce qui se passe ailleurs. Elles veulent choisir par elles-mêmes. Elles veulent vivre par instinct et non par contrainte. Leur sens critique comme leur audace m'impressionnent.

Ce souffle de liberté n'est-il pas aussi le résultat de tous les combats menés par votre génération ? Nous, les jeunes de l'époque, avons bataillé pour faire bouger les frontières et



« Je voudrais que ceux qui défendent la question du foulard en Europe et en Occident comprennent bien en quoi consiste notre combat, au lieu de nous traiter d'islamophobes », confie Bahareh Hedayat. COLL. PERSONNELLE

moderne était tombée en dépression après s'être séparée de son mari. Elle avait l'impression d'être regardée de travers, elle sentait qu'elle n'était plus la même. Peut-être que personne ne s'en souciait vraiment, mais, dans sa tête, c'était bien réel. Pourquoi ? Parce qu'elle avait grandi dans une société où le corps d'une femme est présenté comme quelque chose de sacré qui doit être protégé par un autre – et cet autre est un homme. Il lui était difficile de briser cette barrière pour assumer sa propre liberté.

Quel bilan dressez-vous du mouvement Femme, Vie, Liberté ?

Ce qui me marque, en premier lieu, c'est que la question du voile n'est plus négociable. Les filles sont prêtes à mourir pour ne pas le porter. De plus, la génération Z s'est révélée comme une force motrice, autrefois indéterminée, qui a acquis une conscience politique. Et sa vision est très claire : dépasser le discours réformiste d'avant pour réclamer ouvertement le renversement du régime. Les jeunes d'aujourd'hui refusent toute concession avec la République islamique. Autre constat : ce mouvement dépasse la seule question du genre. C'est un mouvement qui s'oppose à toute forme de discrimination, qu'elle soit sexuelle, religieuse, ethnique, sociale. Il n'y a pas de sous-catégorie. Les hommes aussi nous soutiennent. Nous sommes tous Iraniens, unis par la même histoire et le même destin.

**« L'instrument principal de l'oppression des femmes, c'est bien le voile. Une femme apprend dès son enfance qu'elle vit dans une prison dont elle ne peut sortir »**

La résistance a pourtant un prix très élevé dont vous faites les frais...

C'est vrai. Mais je refuse qu'on m'assigne au simple statut de victime. Car je suis une militante politique avant d'être une victime. Être en prison fait partie du combat. C'est un choix personnel que j'ai fait très jeune, à l'insu de mes parents, aujourd'hui décédés, à qui j'ai toujours caché mes activités pour les préserver. Honnêtement, ma vraie douleur ne vient pas de mes nombreuses incarcérations. Ma douleur vient de ce que subissent mes compatriotes au quotidien. Elle vient du constat que nos intellectuels sont contraints à l'exil et que tant d'autres gens cherchent à fuir le pays car leur horizon est bouché. La moitié des Iraniens vivent sous le seuil de pauvreté à cause des politiques erronées d'Ali Khamenei et de la République islamique. C'est cela qui me désole !

Quel message souhaiteriez-vous passer aux Occidentaux ?

J'aimerais d'abord revenir une bonne fois pour toutes sur la question du foulard. Je voudrais que ceux qui le défendent en Europe et en Occident comprennent bien en quoi consiste notre combat, au lieu de nous traiter d'islamophobes. Ce voile qu'on nous impose, ce n'est pas ce simple bout de tissu que la députée américaine Ilhan Omar met sur la tête. Cette femme vit dans une démocratie presque bicentenaire protégée par des institutions profondément démocratiques. Moi, je vis au cœur du Moyen-Orient. Je me bats pour la démocratie. Le voile est un outil d'oppression : de mon corps, de ma pensée, de mon destin. Je voudrais également dire aux Occidentaux d'arrêter de marchander avec la République islamique, comme ils l'ont encore fait avec la libération de Hamid Nouri (un agent du régime incarcéré à Stockholm et grâcié en juin dernier dans le cadre d'un échange de prisonniers entre l'Iran et la Suède). Ces négociations entravent nos demandes. Ouvrez les yeux et regardez ce qui se passe en Iran, cette incroyable énergie qui émane de la population. Si le régime nous réprime, c'est parce qu'il tremble et qu'il cherche à gagner du temps. Mais les demandes non satisfaites ne feront que s'exprimer à nouveau, sous une autre forme, à un autre moment. La nouvelle génération qui arrive sera encore plus radicale et déterminée. ■

les croyances, pour dénoncer l'inégalité entre hommes et femmes. Mais prenez la question du foulard obligatoire : nous en avons fait un sujet secondaire, quand les filles d'aujourd'hui le placent au premier plan. Certes, il arrivait que des femmes se disputent en pleine rue avec la police des mœurs et que ça vire à de petites protestations. Mais c'était perçu comme une affaire sociale, et non politique. Je me souviens d'une réunion entre féministes à l'époque de notre campagne « Un million de signatures pour la parité » (lancée en 2006, l'initiative visait à lutter contre les discriminations envers les femmes). On s'était mises à parler du hidjab. Mais nous n'étions pas parvenues à un consensus pour en faire un problème que toute la société devait aborder. À l'inverse, la nouvelle génération l'a placé au centre du débat. Elle relie le combat contre le foulard obligatoire à celui qu'elles mènent contre la structure de la République islamique : deux luttes indissociables, comme des jumelles inséparables.

Une révolution en soi ?

Longtemps, on a voulu nous faire croire que la dénonciation du code vestimentaire imposé était une affaire de classe moyenne. Les femmes qui se prononçaient contre le voile obligatoire étaient traitées de bourgeoises et de privilégiées. Y compris par certaines élites politiques et intellectuelles. Ces dernières considéraient que la question ne concernait pas les classes populaires. Mais le mouvement Femme, Vie, Liberté, qui transcende toutes les classes sociales, a prouvé le contraire. Inédit !

D'où l'obstination actuelle à dénoncer le hidjab obligatoire malgré les risques encourus ?

En Iran, les femmes font face à une multitude d'interdits et d'obligations liées aux lois rétrogrades, comme celles sur le témoignage dans un tribunal, la garde des enfants, le prix du sang. Mais l'instrument principal de cette oppression, c'est bien le voile. Une femme apprend dès son enfance qu'elle vit dans une prison dont elle ne peut sortir. Ce voile s'installe dans son esprit et devient une barrière physique et mentale. Cela a considérablement affecté ma génération et celle d'avant. Prenez l'exemple du divorce. Il y a une dizaine d'années, une copine pourtant laïque et

**NOUVEAU**

**LE FIGARO MAGAZINE**  
présente

**FIG MAG JEUX**

**100% Laclos 42**

40 GRILLES DE MOTS CROISÉS DE MICHEL LACLOS

UNE ÉDITION COLLECTOR DU GRAND MAÎTRE D

Grille n° 25

**Édition collector**

Le Figaro Magazine rend hommage au pape des verbicrucistes. Une compilation de 40 de ses meilleures grilles pour vous faire découvrir ou apprécier à nouveau l'art de croiser les mots.

**7€  
7,50**

**EN VENTE ACTUELLEMENT**  
chez tous les marchands de journaux  
et sur [www.figarostore.fr](http://www.figarostore.fr)





# LE FIGARO économie



**JEUX OLYMPIQUES**  
LE DÉMONTAGE  
DES INSTALLATIONS, L'AUTRE  
DÉFI DE PARIS 2024 **PAGE 24**

**COMMUNICATION**  
LE SECTEUR DES RELATIONS  
PUBLIQUES PREND LA VAGUE  
DE L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE **PAGE 28**



Un concurrent  
de la 47<sup>e</sup> édition  
des métiers WorldSkills,  
à Lyon, en 2024.

## La leçon de dynamisme de l'artisanat français

La compétition des WorldSkills, à Lyon, véritable olympiade des métiers artisanaux et techniques, a été l'occasion de mettre en valeur des filières d'avenir et de recrutement **PAGE 22**

## Donald Trump dévoilera lundi soir sa plateforme crypto

Il avait promis en juillet de faire des États-Unis « la capitale mondiale des cryptos ». En attendant d'honorer cette promesse de campagne, Donald Trump s'apprête à faire un pas de plus vers l'électorat sensible aux cryptomonnaies et à leurs promesses de liberté face aux institutions. Lundi soir, à 20 heures, depuis sa résidence de Mar-a-Lago, le candidat républicain dévoilera

son projet World Liberty Financial en direct sur le réseau social X. « Nous nous tournons vers un avenir crypto, et nous laissons derrière nous les grandes banques, lentes et dépassées », clame-t-il. Selon le site CoinDesk, World Liberty Financial sera une plateforme de crédits et de prêts décentralisés. L'ex-président américain s'est entouré des créateurs d'une

plateforme similaire, nommée Dough Finance. Les fils du candidat sont associés au projet : Eric et Donald Jr en tant qu'« ambassadeurs Web3 », et Barron comme « Visionnaire DeFi » (finance décentralisée). Dans un scrutin qui risque de se jouer à quelques centaines de milliers de voix près, chaque niche électorale compte. Donald Trump

ne cesse donc ces derniers mois de courtiser le monde des cryptomonnaies. Ce dernier, qui souffre d'une image négative, compte bien peser sur les élections de novembre. Coinbase comme Ripple ont ainsi nourri le Super PAC FairShake, qui finance des publicités politiques pour aider à l'élection de députés et de sénateurs favorables au secteur.

**CÉLOÉ WOTTIER**

## > FOCUS WASHINGTON S'ATTAQUE AUX COLIS DE SHEIN ET DE TEMU

Ce serait un coup sévère porté aux États-Unis contre les géants chinois Shein et Temu. Le gouvernement américain a annoncé vendredi qu'il souhaitait s'attaquer à un dispositif permettant aux produits à bas coût d'entrer sans droits de douane aux États-Unis, souvent depuis la Chine. Les autorités cherchent à repenser ces exonérations de droits de douane utilisées de « façon excessive ou abusive ». Une décision qui pourrait avoir une incidence sur la majorité des importations chinoises de textile et d'habillement.

Le volume de colis concernés par ces exonérations a explosé. Il est passé de 140 millions par an il y a dix ans à plus de 1 milliard, tiré en grande partie par l'essor fulgurant de Shein et Temu. Plus de 120 parlementaires américains ont également appelé mercredi à un changement du texte, soulignant que ces importations peu contrôlées permettaient notamment l'import de fentanyl, cette drogue qui fait des ravages aux États-Unis. Pour anticiper l'effet qu'aurait une telle décision, Temu a multiplié les contrats avec des marchands chinois ayant des entrepôts aux États-Unis et pouvant expédier leurs produits directement dans le pays. Les malheurs de Shein et Temu feront-ils le bonheur de leur grand rival, Amazon ? Pas si sûr. Le géant américain de l'e-commerce s'apprêtait à lancer sur son site une section spéciale consacrée aux articles bon marché importés de Chine pour contrer la concurrence de Temu et Shein. Sauf qu'Amazon comptait lui aussi utiliser ces exonérations pour importer des produits chinois...

**KEREN LENTSCHNER**

### le **PLUS** du **FIGARO ÉCO**

#### LUXE

Hermès maintient sa trajectoire d'investissement et inaugure sa 23<sup>e</sup> maroquinerie **PAGE 25**

#### UN AUTRE REGARD

2000 euros par Français pour redresser les comptes **PAR ANNE DE GUIGNÉ**  
**PAGE 27**

#### LIBRES ÉCHANGES

Le bilan économique périlleux de Macron en héritage **PAR JEAN-PIERRE ROBIN**  
**PAGE 27**

### L'HISTOIRE

## Le patron du Medef, guest-star à la Fête de l'Humanité

Il faut toujours un invité un peu décalé pour faire une bonne affiche. Pour la Fête de l'Humanité samedi, c'est le patron du Medef qui a joué ce rôle. Patrick Martin s'est même dit « assez impressionné » par cette invitation au Plessis-Pâté (Essonne). Après s'être promené dans les allées et avoir goûté aux huîtres de Loire-Atlantique, il a débattu pendant près de deux heures avec Sophie Binet, numéro un de la CGT. Entre la syndicaliste, qui a ouvertement soutenu le Nouveau Front populaire, et le patron des patrons, qui en a méthodiquement dénoncé le programme - sans le nommer - aux universités d'été du Medef fin août, l'échange est resté courtis, ponctué par des rires et des huées, et par les bons mots des deux intervenants. Patrick Martin s'est certes



dit d'emblée « très attaché au paritarisme », tandis que Sophie Binet a déploré la « reprise en main » par le gouvernement des discussions autour de l'assurance-chômage, de la Sécurité sociale et de la formation professionnelle. Mais la discussion quitte vite le terrain d'entente dès lors qu'on touche à la question des financements. « Vous nous coûtez un pognon de dingue », a lancé Sophie Binet à Patrick Martin au sujet des exonérations de cotisations sociales. Sur la question du pouvoir d'achat, Patrick Martin a surpris son auditoire : « Oui, il faut augmenter les salaires », a-t-il lancé. Mais avec un tout autre discours de la méthode - compétitivité des entreprises contre hausse du smic - que son interlocutrice. On ne peut pas argumenter qu'en terrain conquis. ■ **K. L.**

**Et si le meilleur de l'intelligence artificielle était au service de votre métier ?**

Avec les solutions IA de Cegid, élevez votre potentiel et entrez dans le futur de votre métier.

**cegid**

[cegid.com](http://cegid.com) **Ouvrir les possibles**





Coiffure, boulangerie et couture (de gauche à droite) font partie des nombreuses professions artisanales et techniques en compétition aux WorldSkills Lyon 2024. PHOTOS : S. GUIOCHON/PHOTOPQR/LE PROGRÈS

# Face aux difficultés de recrutement, l'artisanat veut prouver qu'il est un secteur d'avenir

**Louise Darbon**

La France a accueilli les WorldSkills, compétition internationale qui met en valeur l'excellence artisanale.

Les drapeaux défilent les uns après les autres. Nation après nation, les délégations d'athlètes en tenue officielle se succèdent, acclamées par une foule bariolée de supporteurs. Allemagne, Italie, Mongolie, Royaume-Uni, Chine, Japon, Ouganda, Inde... Ce mardi 10 septembre, des compétiteurs du monde entier portent fièrement leurs drapeaux dans l'enceinte de la LDLC Arena, juste à l'extérieur de Lyon.

Mais malgré une ressemblance à s'y méprendre, le public ne s'y trompe pas : il ne s'agit pas de rejouer les Jeux olympiques et paralympiques, qui s'achèvent tout juste. Car les champions ovationnés ce soir-là ne sont ni des as du ballon ni des professionnels de la brasse. Ce sont en revanche des experts en maniement de la truelle, des couteaux ou des peignes à coiffer, qui participent à la grande compétition internationale des métiers : les WorldSkills.

Elle voit 1400 compétiteurs, venus d'une soixantaine de pays et âgés de 23 ans pour les plus âgés, concourir quatre jours durant pour tenter de décrocher une médaille. Et faire valoir l'excellence de leur formation dans presque 70 métiers, de la boulangerie à la coiffure en passant par l'ébénisterie, la plomberie, la couture mais aussi l'installation de réseaux haut débit, la cybersécurité ou le service à la personne. Troisième compétition internationale sur le sol français, troisième inauguration pour Emmanuel Macron qui - toujours empêtré dans la crise politique et à cheval entre un gouvernement sortant et un autre, encore hypothétique - s'est contenté d'un très sobre : « Je proclame la 47<sup>e</sup> édition de la compétition mondiale des WorldSkills ouverte » en guise de discours inaugural. Peu importe le marasme politique, la capitale des Gaules se prépare à voir déambuler pas moins de 200 000 personnes dans les hangars du centre de congrès Eurexpo.

Une casquette floquée d'un « *Allez Simon* » vissée sur la tête, Catherine est venue de Nantes pour encourager son fils. Ce grand gaillard blond de 22 ans - un casque antibruit sur les oreilles et concentré sur la fabrication d'un casier à vin en forme de bouteille en brique - est ce que la France fait de mieux en matière de maçonnerie. Formé chez les Compagnons, meilleur apprenti de France, médaillé d'or des WorldSkills nationaux, Simon a de quoi rendre ses parents fiers. Et pourtant, Catherine avoue avoir dû se faire à l'idée, car « quand j'étais jeune, on me répétait toujours : "Si tu ne travailles pas à l'école, tu finiras maçon" », se rappelle-t-elle.

« Je me suis interdit tout seul de suivre la voie de l'artisanat », confie de son côté Jean-Christophe Repon, le vice-président de l'Union des entreprises de proximité (U2P) et aujourd'hui président de la Capeb, fédération des entreprises du bâtiment, croisé dans les travées d'Eurexpo. Fils d'électricien, cet ancien rugbyman avait d'abord choisi la voie de l'Éducation nationale avant de se raviser et de faire son apprentis-



La délégation française lors de la cérémonie d'ouverture des 47<sup>es</sup> WorldSkills, le 10 septembre, à Lyon.

sage pour reprendre finalement l'entreprise familiale. « Aujourd'hui, il faut que les jeunes n'aient plus honte d'être artisans », martèle le représentant patronal, au milieu des bruits incessants des outils. « On doit montrer qu'il fait bon vivre dans le secteur du bâtiment, à l'heure où il est indispensable pour relever les défis de la performance énergétique ou du maintien à domicile des personnes âgées », explique-t-il.

**« Aujourd'hui, il faut que les jeunes n'aient plus honte d'être artisans »**

**Jean-Christophe Repon**  
Président de la Capeb

Une confession qui témoigne de l'enjeu de la compétition pour les professions artisanales et techniques. Car s'il s'agit là certes d'une « grande fête des métiers », comme aiment à le dire les organisateurs, les enjeux des WorldSkills dépassent de loin le seul challenge sportif. Née des ruines de la Seconde Guerre mondiale, dans une Europe souffrant de graves pénuries de main-d'œuvre, la compétition n'a rien perdu de sa pertinence. « Les difficultés de recrutement dans l'artisanat sont une problématique récurrente », reconnaît ainsi Jean-Christophe Repon, en écho à ce que l'on entend à Eurexpo.

Et là n'est pas leur seule inquiétude, dans un contexte politique tendu. « Les artisans ne sont pas désespérés mais ils sont inquiets : ils ont besoin de visibilité, de confiance et de soutien », avance Joël Fourny, le président de CMA (Chambre des métiers et de l'artisanat) France. « Ils veulent de la stabilité réglementaire et at-

tendent du nouveau gouvernement de savoir ce qui va changer pour eux. Ils en ont besoin pour investir, embaucher, s'engager sur la formation et garantir le développement de l'apprentissage », poursuit-il. Car tous le rappellent : l'apprentissage est né dans l'artisanat, et il y prospère.

« L'artisanat représente plus d'un apprenti sur cinq », précise Catherine Elie, directrice des études de l'Institut supérieur des métiers (ISM). Selon le dernier baromètre ISM-Maaf, l'apprentissage a augmenté de 5 % en 2024, après une hausse de 14 % l'année précédente. « L'effet est toujours positif, mais on sent que l'on atteint un plafond, surtout dans certains secteurs. On a ainsi presque un apprenti par boulanger », détaille celle qui souligne l'importance de la réforme de l'apprentissage de 2018 portée par Muriel Pénicaud - présente lors de cette édition et émerveillée par « le niveau d'excellence de cette génération de jeunes passionnés » -, qui a permis d'en « changer l'image ». « On ne le voit plus comme une voie "has been" », avance Catherine Elie. Notamment du fait de l'ouverture de l'apprentissage à tous les niveaux de diplôme.

« 88 % des Français reconnaissent le travail des artisans et leur font confiance », rappelle un Joël Fourny heureux d'être là pour voir des vocations naître chez les 65 000 collégiens et lycéens qui grouillent entre les espaces de compétition. Car tous les métiers concourent simultanément, les 14 000 mètres carrés d'Eurexpo ayant été investis en totalité pour les WorldSkills. Un espace « Try a skill » joute chaque compétition, pour proposer aux visiteurs de « s'essayer à une compétence ». Fabriquer un pain, peindre un mur, arranger un bouquet

ou découvrir le traitement de l'eau... L'idée est d'ouvrir les possibilités, dans l'esprit des jeunes mais aussi des professeurs qui les accompagnent.

**« Nous voulons montrer que la modernité est arrivée dans tous les métiers »**

**Florence Poivey**  
Présidente de WorldSkills France

« Il n'y a rien de tel qu'un jeune pour parler à un jeune », sourit Jean-François Guihard, président de la Confédération française de la boucherie, boucherie-charcuterie, traiteurs, venu féliciter le compétiteur français. Si le métier n'a pas toujours bénéficié de la meilleure image - en témoigne l'usage du mot « boucherie » pour décrire des massacres, regrette Jean-François Guihard -, des jeunes comme Nolwenn redonnent espoir à la profession. Arrivé presque par hasard dans le métier - « Je devais travailler et à 16 ans ma mère m'a envoyé chez un boucher », explique-t-il -, le Breton a un parcours exemplaire qui l'amènera jusqu'à la Coupe du monde de Boucherie, cet hiver, à Paris. Et pour cela, « les WorldSkills apportent de la maturité, de l'expérience, de la rigueur », témoigne-t-il. « Aujourd'hui, on prône le "mieux manger", et la boucherie artisanale représente cette excellence. D'ailleurs, notre clientèle rajeunit. Et le métier s'adapte et évolue vers plus de créativité », se réjouit Jean-François Guihard.

« Nos secteurs ont longtemps été vus comme des voies d'échec, renchérit un chef d'entreprise venu encourager son apprenti, compétiteur dans la catégorie fraissage, alors qu'aujourd'hui le travail

en usine n'a rien à voir avec l'idée que l'on s'en fait. » « Nous voulons montrer que la modernité est arrivée dans tous les métiers », martèle aussi Florence Poivey, la présidente de WorldSkills France. « C'est un métier qui évolue tout le temps, on n'arrête pas d'apprendre, et c'est ça qui me plaît », ajoute Sacha, l'athlète français du fraissage, encouragé par son patron et son tuteur, qui l'ont gracieusement libéré quand il avait besoin de s'entraîner et de concourir. « Tous ses collègues sont fiers de lui », témoignent-ils devant le jeune homme un tantinet gêné. À la sortie de son épreuve, Sacha reconnaît avoir fait « deux, trois erreurs » - et souligne la concurrence féroce de ses rivaux, particulièrement ceux venus d'Asie. « Ça fait sept ans que le Coréen se prépare à ça, et le Chinois, six ans », glisse-t-il.

Même son de cloche à l'espace coiffure. « En même temps, dans certains pays, chaque médaille rapporte de l'argent », souffle Claudine, l'experte qui accompagne la compétitrice française. Malgré cela, sa protégée, Marie, a toutes ses chances. Son chignon de gala est le mieux réussi, le plus lisse et le plus brillant. Il faut dire que Marie a tout arrêté cette année pour se concentrer sur la compétition. « Elle travaillait douze heures par jour ! C'est sa passion, toute petite elle coupait déjà les cheveux des poupées », sourit son père, commerçant en Bretagne. « On n'a aucun problème à ce que nos enfants fassent des métiers manuels, tant qu'ils sont les meilleurs », ajoute sa mère, regardant avec fierté sa fille concentrée sur la chevelure de son modèle.

La même fierté illumine le regard de la mère d'Enzo, qui vient de finir sa dixième heure de compétition en carrosserie-tôlerie, la dernière de la journée. Les ongles vernis aux couleurs de la France, elle a fait écrire « Enzo » sur son pouce : « C'est ma fille qui les a faits. Elle est en esthétique, et se prépare, elle aussi, aux WorldSkills régionales. » Une histoire de famille, donc. Fatigué mais serein, le jeune homme de 21 ans connaît déjà certains de ses adversaires. « J'ai battu le Taïwanais et le Japonais lors d'un concours amical cette année », se rassure celui qui observe ses concurrents et s'inspire parfois de leurs techniques. Car les WorldSkills permettent aussi à chaque pays de s'enrichir des talents des autres.

« La compétition, ça nous fait gagner dix ans d'expérience », témoigne Lilian, médaillé d'or national en miroiterie. Et puis, « ça met des paillettes sur le CV, c'est sûr », renchérit Lola, championne de France et vice-championne d'Europe de Visual Merchandising (design de vitrine). Cette année, à Lyon, elle était chef d'atelier, chargée d'organiser toute la mise en place de la compétition pour son métier. « Les WorldSkills, quand on y entre, c'est pour toute la vie. C'est une famille mais aussi un booster de carrière et de confiance », affirme la jeune femme, alors que des acclamations retentissent à quelques mètres de là. La flamme d'un chalumeau brille sous les hourras du public : la compétition de joaillerie vient de finir. ■



**Emmanuel Derville**

**Portés par l'ambition nationaliste du gouvernement, ces ouvrages neufs et fragiles illustrent les carences de l'État.**

L'image fait mauvais effet. Le 26 août, la statue du chef de guerre Shivaji dans l'État du Maharashtra, dans l'ouest de l'Inde, tombe sous les assauts du vent et de la pluie. Le premier ministre Narendra Modi l'avait pourtant inaugurée il y a neuf mois. Cette sculpture de dix mètres de haut qui a coûté plus de 250 000 euros avait été érigée en l'honneur de ce roi du XVII<sup>e</sup> siècle. Shivaji est vénéré par la droite fondamentaliste hindoue au pouvoir pour ses victoires contre les conquérants moghols de confession musulmane. L'effondrement serait dû à la rouille qui a attaqué les écrous et les boulons. C'est le dernier épisode d'une série de constructions qui, depuis un an, se fissurent voire cèdent brutalement quelques mois seulement après avoir été terminées.

Fin juin, un pilier qui soutenait l'avent du terminal 1 de l'aéroport de New Delhi s'est effondré à cause des fortes pluies, faisant un mort et huit blessés. Le lendemain, un accident similaire frappait l'aéroport de Rajkot, dans l'Ouest, moins d'un an après son inauguration par Modi. Des usagers avaient aussi signalé des infiltrations d'eau fin mai dans le tunnel sous la mer qui longe la côte à Bombay. L'ouvrage avait été ouvert à la circulation deux mois plus tôt. En février, le même problème avait touché un autre tunnel, achevé à New Delhi avant le sommet du G20 l'an dernier, qui avait coûté environ 80 millions d'euros. Et cette liste n'est pas exhaustive.

Cette cascade d'incidents est d'autant plus étonnante que le gouvernement indien investit massivement pour moderniser les infrastructures de transport et énergétiques. L'agence de notation Crisil avait calculé, dans une note parue il y a un an, que le pays avait dépensé 66 700 milliards de roupies entre 2017 et 2023 (740 milliards d'euros). Crisil estime que 142 400 milliards (1 580 milliards d'euros) seront débloqués d'ici à 2030.

Cette politique de grands travaux est un pilier des ambitions du premier ministre Modi. Il rêve de transformer le pays le plus peuplé du monde en une nation « développée » d'ici au centenaire de l'indépendance, en 2047, afin que l'Inde prenne sa revanche sur les conquérants musulmans et la colonisation européenne. « Aujourd'hui, l'Inde



**Vendredi 28 juin, un pilier qui soutenait l'avent du terminal 1 de l'aéroport de New Delhi s'est effondré à cause des fortes pluies, faisant un mort et huit blessés.** PRAKASH SINGH/BLOOMBERG

## En Inde, des ponts, des routes et des tunnels s'effondrent ou se lézardent

va de l'avant et laisse derrière elle une mentalité d'esclave», a-t-il déclaré le 30 août en posant la première pierre d'un port dans le Maharashtra.

Ces chantiers pharaoniques doivent consolider l'aura et le populisme de Narendra Modi qui se pose en serviteur

**« Quand des infrastructures de transport telles que les chemins de fer ou les routes sont renforcées, c'est la nation qui se renforce. Ce développement profite aux citoyens d'en bas, surtout les pauvres et la classe moyenne »**

**Narendra Modi**  
Premier ministre indien

du peuple. Il n'a de cesse d'inaugurer ici une autoroute, là un pont, puis un tunnel, des lignes de train... « Quand des infrastructures de transport telles que les chemins de fer ou les routes sont renforcées, c'est la nation qui se renforce. Ce développement profite aux citoyens d'en bas, surtout les pauvres et la classe moyenne », a-t-il clamé le 31 août.

Depuis son arrivée au pouvoir en 2014, plus de 55 000 kilomètres d'autoroutes sont sortis de terre, soit une fois et demie le tour de la terre. Le nombre d'aéroports a doublé pour passer à 149. Vingt et une agglomérations ont le métro contre cinq auparavant. Le BTP est l'un des moteurs de l'activité économique. La Banque mondiale a indiqué le 3 septembre que le géant d'Asie du Sud devrait connaître une croissance de 7 % pour l'année fiscale 2024-2025 grâce, en partie, au dynamisme de la construction.

Mais les incidents de ces derniers mois montrent la fragilité de cette

croissance, fragilité marquée par les carences d'une puissance publique qui doit se réformer pour endiguer la corruption et les gaspillages. L'économiste Karthik Muralidharan, dans un ouvrage paru cette année, compare l'État indien à une vieille voiture des années 1950, lente et usée, qu'il faut changer de toute urgence. Les dysfonctionnements administratifs faussent les procédures d'appel d'offres. Pour faire des économies, les autorités ont notamment tendance à sélectionner la proposition la moins chère sans contrôler l'exécution du chantier une fois que les travaux ont commencé.

Le CAG, la Cour des comptes indienne, pointe ces défaillances depuis des années. En 2023, elle a mis au jour des dérapages financiers dans son audit sur la première phase du programme Bharatmala qui a lancé l'aménagement de 74 000 kilomètres d'autoroutes en 2017. Six ans plus tard, le coût au kilomètre des chantiers en cours a doublé par

rapport au budget initial, de 150 millions à 320 millions de roupies (3,5 millions d'euros). Le CAG a mis en cause des entreprises sélectionnées sur la base de faux documents ou qui n'ont pas respecté leurs engagements, mais aussi des constructions lancées sans suivi ultérieur. Révélateur de la corruption qui gangrène la machine administrative. « Les travaux publics en Inde suivent en général le même schéma : construire, négliger, reconstruire », constate Karthik Muralidharan dans son livre.

Les grandes villes ont payé cette négligence au prix fort durant la mousson cet été alors que, d'après Crisil, 95 milliards d'euros ont été consacrés aux infrastructures urbaines entre 2017 et 2023. Les rues de New Delhi ont été inondées, provoquant des embouteillages et des noyades. Vadodara, une ville de l'ouest qui abrite de nombreuses usines chimiques, a été envahie par les crocodiles, privée d'eau et d'électricité après la crue du fleuve voisin. ■

## Bali part à son tour en guerre contre le surtourisme

**Clara Galtier**

**Après avoir mis en place une taxe de séjour, les autorités indonésiennes instaurent un moratoire sur la construction d'hôtels, de villas et de boîtes de nuit dans des quartiers très fréquentés.**

« À Bali, il y a des cascades et des rizières sublimes... Mais lorsqu'on arrive sur les sites, on voit des touristes faire la queue pour se prendre en photo. Certains louent même des tenues pour poser et avoir le parfait cliché sur une balançoire installée au milieu de nulle part », raille un Français de retour de l'île indonésienne. Comme de nombreux endroits sur la planète victimes de leur succès, Bali, ce petit bout de l'archipel aux 17 000 terres posées sur l'océan Indien, fait face au surtourisme. À l'instar d'autres gouvernements, les autorités multiplient les mesures pour endiguer ce phénomène qui devient inconfortable pour la population locale.

Le nombre d'arrivées d'étrangers à Bali a fortement augmenté depuis la réouverture du tourisme après la pandémie de Covid-19. L'année dernière, l'île a accueilli 5,2 millions de visiteurs internationaux, soit une augmentation de plus de 144 % sur un an. Des vidéos de visiteurs malmenant les sites culturels ou

enfrenant les règles locales sont devenues virales sur internet, suscitant l'indignation des habitants. Un manuel du « bon touriste » est même désormais distribué. Le gouvernement, soucieux de préserver l'harmonie entre tourisme et culture locale, veut désormais contenir ces effets de la surfréquentation.

Alors que l'île pèse respectivement pour moins de 0,3 % et de 2 % du territoire national en superficie et en population, elle contribue à hauteur de 50 % des recettes nationales du tourisme. Les données du bureau des statistiques indonésien montrent que 2,9 millions de visiteurs étrangers sont entrés à Bali au cours du premier semestre de cette année, représentant 65 % du total des arrivées étrangères en Indonésie pour cette période. Si Bali a sans conteste tiré des avantages socio-économiques de cette position et demeure l'une des îles les plus développées de l'archipel, elle subit le revers de cette médaille. Elle a connu une croissance exponentielle du nombre

de touristes, de 24 000 en 1970 à 4,9 millions en 2016, avant un record de 6,3 millions en 2019.

**« Nous ne voulons pas voir des rizières se transformer en villas ou en boîtes de nuit. Pour nous, la qualité est plus importante que la quantité »**

**Luhut Pandjaitan**  
Ministre des Investissements de Bali

Pour enrayer le surtourisme, l'Indonésie a accepté début septembre un moratoire sur la construction d'hôtels, de villas et de boîtes de nuit dans certains quartiers très fréquentés. Cette interdiction, dont la durée n'est pas encore tout à fait fixée mais qui pourrait s'étendre sur plusieurs années, vise à limiter le développement des infrastructures touristiques au détriment de terres agricoles

comme les rizières. Ces sites ancestraux, en forme de terrasse, font partie intégrante de la culture indigène et couvrent plus de 12 % de sa superficie totale.

Ce moratoire s'inscrit dans un plan plus vaste de réforme du tourisme à Bali, lancé par le gouvernement. Une taxe touristique de 12 euros est imposée à chaque visiteur étranger depuis 2023, afin de limiter le flux d'arrivées et d'investir dans des infrastructures durables. « Nous ne voulons pas voir des rizières se transformer en villas ou en boîtes de nuit », a ainsi justifié le ministre des Investissements, Luhut Pandjaitan, à la presse, cet été. « Pour nous, la qualité est plus importante que la quantité. »

Le nombre d'hôtels à Bali a connu une progression significative ces dernières années. En 2019, l'île comptait 507 établissements hôteliers. Chiffre qui atteignait 541 en 2022, avec une augmentation parallèle des villas de luxe et des clubs de plage, selon les chiffres de Reuters. Une frénésie de construction qui a

provoqué des problèmes d'infrastructure et de gestion des terres. En mai dernier, un projet de complexe hôtelier a dû être interrompu après l'effondrement d'une falaise, épisode qui a fait scandale auprès des associations écologistes du pays.

L'Indonésie s'ajoute à la longue liste des gouvernements du monde entier qui s'attaquent au tourisme de masse. Ibiza, célèbre pour sa vie nocturne faste et animée, taxe depuis longtemps les voyageurs internationaux. Venise a commencé cette année à imposer des droits d'entrée. La Grèce aussi, en janvier, a gonflé sa taxe de séjour. La Nouvelle-Zélande a annoncé quasiment tripler la sienne à compter du 1<sup>er</sup> octobre. Autre mesure hautement symbolique, Barcelone, où les touristes sont devenus des ennemis publics, a décidé d'interdire les locations Airbnb à partir de 2028 face au ras-le-bol généralisé des habitants qui dénoncent des loyers indécents et des nuisances en tout genre. ■





**Ceva, la filiale logistique de CMA CGM, vide le Grand Palais éphémère, qui a accueilli les épreuves de judo et de lutte pendant Paris 2024.**  
J.-Y GUÉRIN/LE FIGARO

# CMA CGM à pied d'œuvre pour démonter les installations des Jeux

Jean-Yves Guérin

Le géant déploie près de 900 personnes pour ce chantier qui doit se terminer fin octobre.

Des chariots élévateurs ici et là, des ouvriers, chasuble jaune sur le dos, casque de chantier sur la tête et chaussures de sécurité aux pieds, des sièges empilés les uns sur les autres, des camions remplis de matériels... Bienvenue sur les sites qui se sont appelés le Stade tour Eiffel et l'Arena Champ-de-Mars le temps des Jeux olympiques et paralympiques. C'est là que le judoka tricolore, Teddy Riner, a décroché sa troisième médaille d'or. Là que l'équipe de France de cécifoot a décroché le titre. Que le public s'est enthousiasmé pour le beach-volley et son ambiance festive. Aujourd'hui, les clameurs se sont tuées.

Dans le Stade tour Eiffel, on a toujours une vue époustouflante sur la dame de fer et l'on entrevoit les anneaux olympiques qui y sont encore ac-

crochés. Mais quelques ouvriers sont en train d'arracher les derniers rouleaux de gazon synthétique sur lesquels les joueurs de cécifoot ont évolué. Dans le Grand Palais éphémère où Teddy Riner et ses coéquipiers ont décroché dix médailles, le sol n'a plus rien d'un tatami. Le béton brut a repris possession des lieux. Et les câbles sont à nu. L'œuvre de l'armateur marseillais CMA CGM, chargé du montage et du démontage des infrastructures temporaires des Jeux. «*Nous avons commencé la déconstruction dès le dimanche où la cérémonie de clôture des Jeux paralympiques s'est déroulée. La première semaine, nos équipes ont travaillé en 3x8 sept jours sur sept*», affirme Wagner Covos, directeur du projet Paris 2024 chez Ceva, la filiale logistique de CMA CGM.

Un chantier titanesque : l'entreprise déploie près de 900 personnes pour

qu'il n'y ait plus aucune trace des 35 sites olympiques fin octobre. L'Arena Paris La Défense, où le nageur Léon Marchand a gagné quatre médailles d'or, redeviendra bientôt une salle polyvalente qui accueille concerts ou matchs de rugby. «*Il n'y a déjà plus d'eau dans la piscine*», sourit Wagner Covos. Sur le Champ-de-Mars, c'est une trentaine de compagnons qui s'affairent. Avec des directives très claires : d'abord enlever le mobilier. Ensuite s'occuper des matériels plus lourds (équipements électriques, pylônes lumineux...). Une gigantesque opération qui nécessite des moyens pharaoniques. Cinquante chauffeurs de camion vont multiplier les allers-retours pour acheminer tous les éléments utilisés sur les sites des JO pendant les épreuves. En tout, ils convoieront 26 000 palettes de produits qui, avant d'être dispatchés

**« C'est une façon de montrer notre savoir-faire dans un environnement prestigieux. Cela contribue à renforcer notre marque »**

**Wagner Covos**  
Directeur du projet Paris 2024 chez Ceva, la filiale logistique de CMA CGM

début 2025, seront stockés dans quatre entrepôts en région parisienne. Car, dans le cadre de la lutte contre le réchauffement climatique, la plupart de ces matériels auront une deuxième vie. «*Les rouleaux de gazon synthétique seront donnés à deux clubs de cécifoot, l'un en région parisienne, l'autre à côté de Strasbourg. Et deux clubs de beach-vol-*

*ley en Seine-Saint-Denis recevront gratuitement le sable des Jeux olympiques* », détaille Augustin Nechad, directeur des sites tour Eiffel et Champ-de-Mars chez Paris 2024. L'ETI (entreprise de taille intermédiaire) Gerflor, qui a fourni les sols pour des compétitions indoor, va réinstaller une quarantaine de ces terrains un peu partout en France. Quant à la piscine, le club de natation à Toulouse où Léon Marchand a fait ses premières brasses est candidat pour récupérer ce bassin. À plus court terme, des objets grand public (tenues des volontaires, gobelets ou bâches siglées Paris 2024...) seront mis en vente lors d'une vingtaine de braderies en France entre mi-septembre et mi-octobre.

Compte tenu de la complexité de cette opération, CMA CGM a développé l'année dernière un logiciel pour organiser le ballet des camions. «*Les transporteurs peuvent enregistrer sur notre plateforme l'heure et le jour de l'arrivée de leurs véhicules. Et cela nous permet de prépositionner le bon nombre de manutentionnaires pour charger ou décharger la marchandise*», explique Wagner Covos. Le groupe dispose aussi d'un logiciel avec lequel il sait en un clin d'œil où se trouvent les dizaines de milliers d'articles dans ses entrepôts géants. Une mécanique pointue que CMA CGM a déployée pour la première fois sur un très grand événement sportif. «*C'est une façon de montrer notre savoir-faire dans un environnement prestigieux, estime Wagner Covos. Cela contribue à renforcer notre marque.*» Accessoirement, cela a permis à CMA CGM de payer en partie en nature son sponsoring de Paris 2024, estimé à une quinzaine de millions d'euros.

Et si le troisième armateur mondial n'avait jamais assuré la logistique d'un grand événement sportif auparavant, son expérience réussie lui donne envie d'aller plus loin dans ce domaine. D'autant plus qu'à côté de son partenariat avec le comité d'organisation des Jeux, l'entreprise a gagné d'autres contrats : elle a assuré la logistique de chaînes de télé américaine, chinoise ou brésilienne qui diffusaient la compétition. Mais aussi l'acheminement et le retour au Japon des 17 000 lits installés dans le village des athlètes par la marque japonaise Airweave. «*Nous réfléchissons à répondre à des appels d'offres sur d'autres grosses compétitions ou tournois*», résume Wagner Covos. Coupe du monde de football aux États-Unis et au Canada en 2026, Coupe du monde de rugby en Australie en 2027, Jeux olympiques à Los Angeles en 2028... CMA CGM aura l'embarras du choix s'il décide de passer à l'offensive. ■

## Après la bérézina de l'automne 2023, Sanofi rassure les marchés

Marie Bartnik

Le laboratoire pharmaceutique veut convaincre de sa capacité d'innovation.

Il y a près d'un an, Sanofi annonçait son intention de sacrifier sa rentabilité sur l'autel de l'innovation. La sanction des marchés est immédiate : en une journée, le cours du laboratoire pharmaceutique dévisse de 19 %.

L'objectif est pourtant de faire revenir Sanofi dans la cour des grands. Recentrer le laboratoire français sur les médicaments innovants et miser sur la science, tel est le nouveau credo de son directeur général, le britannique Paul Hudson.

L'accent mis sur les dépenses de développement (700 millions d'euros de plus en 2024) doit permettre d'augmenter de 50 % le nombre d'essais de phase III (la phase finale avant demande d'autorisation) en 2024 et 2025. À la clé : 12 « blockbusters » potentiels, dont trois avec un chiffre d'affaires potentiel de plus de 5 milliards d'euros par an.

Les investisseurs se sont de prime abord montrés dubitatifs quant à la capacité du groupe français à trouver de nouveaux médicaments, après plusieurs échecs passés. Mais près d'un an après les annonces qui ont fait trébucher Sanofi en Bourse, le laboratoire semble avoir enfin retrouvé les faveurs des marchés. L'action Sanofi s'est installée depuis la mi-août au-

delà des 100 euros, autant que son niveau d'il y a un an.

«*Lorsque nous avons annoncé ces dépenses supplémentaires en recherche et développement, certains ont pensé que nous investissions à fonds perdu. Ils auraient préféré que nous rachetions une biotech plutôt que de miser sur notre propre science, expliquait récemment Paul Hudson. Mais ils s'aperçoivent aujourd'hui que Sanofi est de nouveau capable de mettre sur le marché de nouveaux médicaments.*»

**700 millions d'euros**

**L'augmentation des dépenses de développement en 2024**

De récentes annonces ont en effet permis de crédibiliser la stratégie du groupe aux yeux d'investisseurs qui ne se paient plus de mots. Le 2 septembre dernier, Sanofi a annoncé que son tole-

brutinib, actuellement en phase III, se montrait efficace pour retarder la progression du handicap lié à la sclérose en plaques, chez des patients qui présentent une forme particulière de la maladie (la sclérose en plaques secondairement progressive non active - environ 15 % des patients atteints de sclérose en plaques). Dans cette maladie, il n'existe pour l'instant aucun traitement.

Compte tenu de récents échecs de concurrents, «*les attentes des marchés étaient plutôt faibles. C'est donc une bonne surprise*», constate Martial Descoutures, analyste chez Oddo.

Et ces résultats ne sont pas les seuls annoncés ces derniers mois. «*Il y a eu plusieurs bonnes nouvelles dans le domaine de la neurologie, constate un autre analyste, travaillant pour une banque française. C'est important car l'Aubagio, indiqué dans le traitement de la sclérose en plaques, tombe progressivement dans le domaine public et ses revenus s'effondrent. Cela montre que la franchise neurologique va redémarrer, que les équipes commerciales et scientifiques ne se retrouveront pas désœuvrées.*»

Le Dupixent, médicament star du laboratoire français qui traite l'eczéma, le psoriasis ou l'asthme, a par ailleurs obtenu l'approbation des autorités euro-

péennes dans le traitement de la bronchite chronique obstructive, un marché prometteur. Sanofi attend celle des autorités américaines.

Le Dupixent reste la vache à lait de Sanofi. Ses ventes ont progressé de 30 % au deuxième trimestre, et devraient atteindre 13 milliards d'euros cette année. En 2023, il contribuait à hauteur d'un quart aux ventes du groupe. Mais il a été développé conjointement avec Regeneron, ce qui explique que Sanofi n'en tire pas tous les bénéfices. Il tombera par ailleurs lui aussi dans le domaine public à compter de 2031. D'où la nécessité pour Sanofi de regarnir son pipeline.

Le laboratoire est-il durablement parvenu à convaincre les investisseurs du bien-fondé de sa stratégie ? «*Pas encore, estime Martial Descoutures. De premières étapes ont été franchies, mais Sanofi reste au début de l'aventure du renouvellement de son portefeuille de médicaments. Beaucoup reste encore à démontrer. Nous attendons de nombreux résultats cliniques dans les prochains mois.*»

Reste à savoir quel sera l'impact de la future scission de la branche santé grand public de Sanofi sur la valorisation future du laboratoire pharmaceutique. Ce dernier est un des rares à ne

s'être pas encore délesté de cette activité pour se concentrer sur les médicaments innovants, si bien qu'il souffre, selon Oddo, d'une «*décote de conglomérat*».

Mais plusieurs options demeurent quant à cette scission, et toutes ne suscitent pas le même enthousiasme des marchés. Entre une introduction en Bourse et une cession partielle à un fond, c'est la seconde option qui ravirait le plus les investisseurs.

«*La perspective de voir Sanofi empocher quelque 10 milliards d'euros qui pourraient être immédiatement réinvestis dans des acquisitions et redistribués aux actionnaires est la plus enthousiasmante pour les investisseurs, estime un analyste. D'autant plus que si Euroapi et Opella ne sont absolument pas comparables, tous ont en tête le précédent malheureux de l'introduction en Bourse du premier.*»

Le projet de cession a cependant du plomb dans l'aile depuis qu'Advent, un des fonds candidats, s'est retiré du processus. La nette préférence du gouvernement pour le fonds français PAI n'est pas non plus de nature à tirer le prix vers le haut, comme l'a montré l'exemple de la cession avortée de Biogaran. Entre ces deux options, Sanofi devrait trancher ces prochaines semaines. ■



# Hermès continue d'ouvrir des maroquineries

Manon Malhère Envoyée spéciale à Riom (Puy-de-Dôme)

L'inauguration de sa 23<sup>e</sup> manufacture, à Riom, témoigne de la confiance du sellier.

L'odeur de cuir embaume avant même d'entrer dans l'atelier où des artisans travaillent avec minutie et concentration la matière, éclairée par la lumière naturelle qui traverse de grandes fenêtres. Le calme règne dans cette nouvelle maroquinerie d'Hermès, entrecoupé de petits coups de marteau réguliers : certains salariés aplatissent les coutures tout juste réalisées à la main de sacs emblématiques de la marque, Birkin et Constance.

Un peu plus loin, dans la même pièce, un coupeur-préparateur de cuir examine les peaux d'agneau et de chèvre pour les prochaines conceptions. « *Les peaux peuvent avoir différents touchers, cela dépend des tanneurs* », détaille Stéphane, qui « *lit* » leurs éventuels défauts avant de procéder à la coupe précise des différentes parties des sacs. Charpentier dans le bâtiment pendant trente ans, il voulait depuis longtemps se reconvertir dans un « *métier d'art* ».

Stéphane fait partie des 250 artisans qui viennent d'intégrer la nouvelle manufacture implantée au centre de Riom, une petite ville située à une vingtaine de minutes de Clermont-Ferrand, dans les campagnes vallonnées d'Auvergne. Une place acquise après avoir été sélectionné à la suite d'une formation exigeante de dix-huit mois au métier de maroquinier-sellier, spécifique à la maison. Rapidement, les formateurs les mettent au défi de confectionner l'une des pièces les plus difficiles à réaliser : le sac Kelly.

Avec cette manufacture inaugurée vendredi, Hermès a voulu « *faire du beau dans du beau* », souligne son gérant, Axel Dumas. Hermès a en effet choisi l'ancienne Manufacture des tabacs, construite en 1877 et classée monument historique en 2004. Après deux années de travaux de rénovation de l'une des ailes de l'immense site, qui ne fonctionne plus depuis 1975, la maroquinerie occupe ainsi 7 000 m<sup>2</sup>. L'intérieur au style épuré, avec des espaces ouverts sur deux niveaux maintenus par des poutres en ciment gris ferrailé, garde l'âme d'un site industriel d'antan.

« *Je retrouve l'organisation des ateliers quand j'étais petit. Le mélange de tout le monde avec, par exemple, la coupe au centre* », témoigne Axel Dumas, qui appartient à la sixième génération de la famille qui détient 70 % du capital de la maison fondée par Thierry Hermès en 1837. Le sellier s'efforce de faire perdurer sa tradition et ses savoir-faire,



Après deux ans de travaux de rénovation, la nouvelle maroquinerie d'Hermès, qui s'étend sur près de 7 000 m<sup>2</sup>, vient d'accueillir 250 artisans spécialisés.

gages de qualité et de prestige. Un artisan a besoin de quinze à vingt heures pour confectionner un sac. Les coutures sont essentiellement réalisées à la main au point sellier – une technique à deux aiguilles offrant plus de solidité – avec un fil de lin sur lequel est appliqué de la cire d'abeille.

Alors que la croissance du marché du luxe ralentit depuis quelques trimestres au niveau mondial et en particulier en Chine continentale, Hermès n'a pas l'intention de revoir à la baisse sa stratégie d'investissement dans ses capacités de production. D'abord parce que le sellier résiste mieux que nombre de ses rivaux : au premier semestre, son chiffre d'affaires a grimpé de 15 % , à 7,5 milliards d'euros. Mais surtout parce que ses dirigeants n'ont pas pour habitude de laisser la conjoncture perturber leur stratégie à moyen et long termes. Même le grand confinement, au printemps 2020, n'avait pas remis en cause les plans en-

gagés. « *La clé est de garder une ligne droite* », résume un bon connaisseur de l'entreprise, en soulignant les différentes temporalités du modèle économique d'Hermès : « *Il y a les ventes qui se font au*

**« Nous ne cultivons pas la rareté pour la rareté. Les ouvertures de maroquineries se font à un rythme soutenu pour accompagner la croissance »**

**Olivier Fournier**  
Directeur général d'Hermès

*quotidien, les collections qui sont sur un rythme annuel. Et il y a l'artisanat, avec les créations de maroquineries, qui se fait sur un temps plus long avec des plans à quatre ans qui ne peuvent pas être changés* », poursuit-il.



GUILLAUME AVAT

Hermès a d'ailleurs engagé trois autres projets de maroquineries : l'un à L'Isle-d'Espagnac (Charente), un autre à Loupes (Gironde) et un troisième à Charleville-Mézières (Ardennes). C'est une alternative à l'agrandissement des sites de production existants. « *Nous avons fait un choix très stratégique de maintenir le modèle artisanal d'origine, ce qui nous contraint dans la production* (par site, NDLR) », explique Olivier Fournier, directeur général d'Hermès en charge de la gouvernance et du développement des organisations. Alors que la maison est réputée pour les listes d'attente qui rendent parfois compliqué l'achat d'un sac iconique, Olivier Fournier se défend : « *Nous ne cultivons pas la rareté pour la rareté. Les ouvertures de maroquineries se font à un rythme soutenu pour accompagner la croissance*. »

Avec cette expansion, le groupe fait face à de nouveaux défis. L'organisation de ses maroquineries, autrefois éparpillées sur le territoire, est de plus en plus

structurée autour de pôles dans neuf régions. Ce regroupement offre des synergies entre des sites ne comptant pas plus de 300 collaborateurs, afin de garder une taille humaine. La maroquinerie de Riom, qui renforce le pôle dans la région, bénéficie ainsi des savoir-faire des artisans situés dans celle de Sayat, ouverte en 2004 à seulement 13 kilomètres.

La forte croissance de la maison et de ses outils de production pose aussi un défi humain. « *Avec plus de 23 000 salariés en France et à l'étranger contre 11 000 il y a une dizaine d'années, nous avons un enjeu d'intégration fort avec une part importante consacrée à la transmission de la culture Hermès*, explique Olivier Fournier. *Nous sommes attachés à la transmission des savoir-faire*. » Et d'insister sur la formation entre générations et au sein des sites de production. À Riom, le groupe prévoit d'ouvrir une école dans l'autre aile de la Manufacture des tabacs. L'odeur de cuir n'est pas près de s'envoler. ■

## Zalando monte en gamme pour mieux reprendre la main

Mathilde Visseyrias

Le leader de la mode en ligne en Europe mise sur les marques en vue et les services pour regagner des clients.

Une collection capsule K-Way en exclusivité sur Zalando. La marque emblématique de vêtements de pluie a lancé, début septembre, 23 pièces (pantalons, pulls, gilets, doudounes, sacs banane...) que seuls les clients de plateformes de commerce en ligne pourront acheter. Ils sont nombreux : près de 50 millions dans 25 pays. C'est ce qui a plu à K-Way, qui connaît une nouvelle jeunesse depuis quelques années grâce à un positionnement haut de gamme. « *Nous sommes convaincus qu'en travaillant ensemble, nous pourrions atteindre le marché mondial* », lance Lorenzo Boglione, directeur général de K-Way. Pour Zalando, cette collection lui offre une visibilité en or en plus de concrétiser une nouvelle priorité stratégique : se rapprocher des marques les plus en vue, pour attirer des consommateurs difficiles à fidéliser.

« *Depuis le Covid, les consommateurs sont à la recherche d'une expérience d'achat beaucoup plus inspirante – sur internet comme en boutique – et les marques veulent davantage maîtriser leur image*, reconnaît David Schneider, cofondateur de Zalando. *Nous en référençons environ 6 000. Nous avons vocation à être leur partenaire e-commerce préféré*. » Jus-qu'alors co-PDG, David Schneider était à Paris la semaine dernière en tant que

nouveau responsable des partenariats stratégiques avec les marques, pour un « *Partner Day* » – le rendez-vous de la plateforme allemande avec ses marques partenaires – qui se tenait pour la première fois à Paris. Une volonté clairement affichée de mettre à l'honneur des marques françaises comme Aigle, Vanessa Bruno, Maison 123... et se différencier.

### Concurrence de l'ultra-fast fashion chinoise

Zalando a beau être leader en Europe dans la mode en ligne avec une présence dans 25 marchés, la plateforme est en pleine remise en cause. L'an passé, son chiffre d'affaires a reculé de 1,9 % à 10,1 milliards d'euros. Au premier semestre, il s'est redressé de 1,5 % mais le nombre de clients actifs est tombé à 49,8 millions, contre 50,5 millions un an plus tôt.

Le Covid, en obligeant les magasins à rester fermés, avait dopé comme jamais l'activité de Zalando – comme celle de tous les sites d'e-commerce. Depuis, c'est beaucoup moins rose. Cotée à Francfort, l'action Zalando vaut moins de 25 euros, alors qu'elle avait dépassé les 100 euros en 2021. Début 2023, le groupe avait annoncé plusieurs centaines de suppressions d'emplois.

Pour repartir de l'avant, le géant allemand ne va pas se contenter de renforcer

ses liens avec les marques. Confronté à la montée en puissance des géants chinois de l'ultra-fast fashion (Shein et dans une moindre mesure, Temu), il opère depuis plusieurs mois une montée en gamme de son offre et améliore ses services. Tant pour les consommateurs que pour les marques. La collection exclusive lancée avec K-Way est une illustration parmi d'autres. Zalando a besoin d'enseignes premium, qui résistent mieux à la crise du prêt-à-porter du milieu de gamme et augmentent ses marges. Plus que la quantité (des marques ont disparu de la plateforme), il s'agit de proposer l'offre la plus pertinente. La direction de Zalando n'en fait pas mystère : elle veut développer les catégories de produits les plus recherchées (sport, beauté, enfant...) et les marques à succès (comme On et Hoka dans les chaussures de sport).

« *Pendant longtemps, les plateformes d'e-commerce ont été considérées comme un simple outil de transaction, reconnaît David Schneider. Sur Zalando, les clients font des achats en toute confiance, disposent d'un très grand choix, d'une excellente logistique pour les livraisons et des retours gratuits. Mais ce n'est plus suffisant. Ils veulent plus de conseils et des interactions sociales. Nous devons créer encore plus de contenus et aider davantage les marques*. »

Dans cet esprit, Zalando multiplie les innovations. Davantage de contenus, de vidéos... Depuis l'an dernier, la plateforme fait aussi des recommandations de taille pour les clients, qui peuvent prendre leurs mensurations sur l'appli en envoyant deux photos. Résultat, ils se trompent moins et le taux de retour recule (-10 % par rapport aux articles sans conseil de taille).

Révolution dans l'achat en ligne : des cabines d'essayage virtuelles. Plus de 80 000 clients ont déjà testé ce service, pour commencer avec Puma ou encore des marques de jeans. Enfin, un « *Zalando Assistant* », mis au point avec l'intelligence artificielle, est capable de faire des suggestions d'achat de vêtements ou accessoires pour un mariage, un rendez-vous professionnel... Il sera disponible en version française à la fin du mois.

### Programme de fidélité

Ne serait-ce qu'en France, selon NielsenIQ, Amazon a la base de clients la plus large, et Zalando la plus fidèle. Une avance que la plateforme allemande compte bien garder, grâce à un nouveau programme de fidélité permettant de cumuler des points à chaque achat. Après avoir été testé avec succès en Espagne en juillet, ce programme sera dis-

ponible en octobre en France et en Autriche, en attendant d'autres pays.

« *Comme pour les grands magasins, le défi des plateformes est de créer une préférence d'achat pour les clients alors qu'ils ont de plus en plus d'accès directs aux marques*, insiste Claire Gourlier, associée chargée du pôle digital, data & tech chez Kéa. Ces plateformes n'ont pas d'identité de marque forte. C'est d'ailleurs pour cela que Zalando se repositionne et change de logo. *Mais elles ont les moyens de personnaliser au maximum la relation avec les consommateurs, pour leur donner une raison d'acheter et surtout revenir grâce à un patrimoine de données incroyables, qu'elles ont jusqu'alors insuffisamment exploitées* », et que les marques n'ont pas, pointe Claire Gourlier.

Sur le modèle d'Amazon enfin, les plateformes ne se contentent plus de gérer la logistique pour leurs clients. Elles en font un relais de croissance. Depuis octobre, Zeos (Zalando E-commerce Operating System) se propose d'assurer la livraison et les retours des marques, qu'elles soient référencées ou non sur Zalando. En 2023, les services logistiques ont ainsi généré 900 millions d'euros de chiffre d'affaires pour le géant allemand. Une manière supplémentaire d'amortir des coûts pour assurer l'avenir. ■



**J**eantet fête cette année ses 100 ans d'existence. Depuis 2019, le cabinet d'avocats parisien est dirigé par deux « managing partners » - Catherine Saint Geniest et Karl Hepp de Sevelinges. Ils ont été élus par les autres associés. Jeantet, qui compte au total 153 avocats, a réalisé 50 millions d'euros de chiffre d'affaires en 2023.

**LE FIGARO. - Jeantet est centenaire. Est-ce une longévité exceptionnelle pour un cabinet d'avocats français ?**  
**CATHERINE SAINT GENIEST.** - Pierre Lepaulle, pionnier du droit des affaires en France, a créé le cabinet en 1924. Après la Seconde Guerre mondiale, Fernand-Charles Jeantet l'a rejoint, à une époque où les avocats n'avaient pas le droit de s'associer. Ils se sont installés dans le même bureau pour répondre à une demande nouvelle des entreprises en droit des affaires et en droit international. Quand Pierre Lepaulle a pris sa retraite, le cabinet a été rebaptisé Jeantet. À ma connaissance, un seul autre grand cabinet français - Gide, qui existe depuis 1920 - présente une telle continuité historique.

**Le cabinet est dirigé par deux « managing partners », Karl Hepp de Sevelinges et vous-même. Quel est votre rôle exactement ?**

Notre tandem correspond au comité exécutif d'une société classique. Nous avons été élus par l'assemblée générale des 36 associés pour un mandat de trois ans renouvelable. Elle désigne également un conseil des associés qui est l'équivalent d'un conseil d'administration.

**Cette organisation a-t-elle toujours prévalu ?**

Non, elle a été mise en place en 2019. Elle traduit une certaine maturité démocratique puisque les deux managing partners et le conseil des associés sont élus à bulletins secrets. Auparavant, Jeantet était dirigé par un conseil de gérance composé de trois associés. Nous avons voulu un comex plus agile et réactif et un conseil des associés qui permet de s'appuyer sur un groupe d'associés qui sont les interlocuteurs privilégiés des managing partners.

**Qu'est-ce qui a conduit à ce changement ?**

L'arrivée de nouveaux associés - dont je faisais partie - dans les années 2010 a été l'occasion d'une réflexion sur l'organisation de Jeantet. Elle a abouti à notre gouvernance actuelle, qui présente l'avantage d'être à la fois plus souple, plus équilibrée entre les « historiques » et les « nouveaux » et plus démocratique. Plus humaine aussi.

**Plus humaine ?**

Souvent, au sein des cabinets d'avocat, la rémunération des associés est plafonnée selon leur ancienneté. Chez Jeantet, elle ne l'est pas, ce qui permet de très bien rémunérer les associés performants. Nous avons aussi mis en place un parachute en cas d'aléas conjoncturels, ce qui permet de soutenir des associés rencontrant une difficulté ponctuelle. Cette difficulté peut tenir à la personne de l'associé ou à son activité qui connaît un passage à vide.

# Catherine Saint Geniest : « Un avocat, c'est aussi un chef d'entreprise ! »

Propos recueillis par **Bruno Jacquot**

**L'avocate, associée au sein de Jeantet, explique la gouvernance particulière et le management adoptés par le cabinet parisien.**



**« Le management occupe environ un tiers de notre temps. La tâche est lourde mais très gratifiante », souligne Catherine Saint Geniest.**

SÉBASTIEN SORIANO/LE FIGARO

**Ce mode de gouvernance nécessite-t-il un cadre juridique particulier ?**

Non. Jeantet, depuis longtemps, est une association d'avocats à responsabilité professionnelle individuelle (Aarpi). Chaque associé contribue aux dépenses de fonctionnement, assume le risque financier et reçoit une part des profits. Cette forme très courante laisse toute latitude aux associés de s'organiser comme ils le souhaitent. En revanche, notre mode de gouvernance, à ma connaissance, est rare, voire unique par son caractère très démocratique, équitable et récompensant la performance.

**N'est-ce pas trop compliqué de diriger vos pairs ?**

Les deux managing partners sont là pour donner l'impulsion, veiller au respect des règles sans pour autant brider les personnalités qui font la richesse de Jeantet. Les éventuels conflits entre associés sont tranchés par le conseil des associés qui fixe aussi, selon des règles précises arrêtées par les statuts, les rémunérations des associés.

**Vous étiez-vous préparée à exercer ces fonctions de dirigeante ?**

D'une certaine manière, oui, car un avocat, c'est aussi un chef d'entreprise. Il développe son activité et étoffe son équipe au fil du temps. Il apprend ainsi, sur le tas, ce métier de dirigeant. Chaque associé de Jeantet est en fait à la tête d'une unité de production. La mienne, le droit immobilier, compte dix avocats. Le management est majeur dans une activité qui vend du temps à ses clients.

**Vos fonctions vous laissent-elles malgré tout le temps d'exercer votre métier d'avocat ?**

Karl Hepp de Sevelinges et moi-même restons tous les deux des avocats à part entière. C'est nécessaire : un managing partner qui ne réaliserait pas un chiffre d'affaires significatif perdrait sa légitimité d'associé et de dirigeant. Le management occupe environ un tiers de notre temps. La tâche est lourde mais très gratifiante. Cela donne des journées « hachées », partagées entre ces fonctions de gestionnaire et notre métier d'avocat. Nous avons aussi professionnalisé les fonctions support et nous appuyons sur une secrétaire générale, Perrine Bailly, qui est expert-comptable. Elle dirige une équipe de 11 personnes chargée des fonctions supports : finance, RH, informatique, marketing, communication...

**Qu'avez-vous changé chez Jeantet depuis votre nomination ?**

## CONFIDENCES

**QUELLE QUALITÉ DOIT AVOIR UN DIRIGEANT ?**

L'esprit de synthèse, nécessaire pour décider rapidement.

**TOUT LE MONDE DIT-IL « BONJOUR » CHEZ JEANTET ?**

Dire « bonjour » est essentiel ! C'est la manifestation de l'affectio societatis.

**UN PERSONNAGE HISTORIQUE ?**

Cléopâtre, qui a vécu plusieurs vies : de souveraine, de femme amoureuse, de mère...

Nous avons passé nos coûts en revue pour optimiser l'allocation de nos ressources, pousser la formation des équipes et améliorer la qualité de vie au travail. À l'occasion de notre déménagement, nous avons choisi des espaces ouverts. Ils ne reflètent plus la hiérarchie traditionnelle où les associés disposent d'un grand bureau ! Si chacun occupe encore un poste de travail attiré, nous nous posons bien sûr la question du flex office et d'une évolution, encore, de nos modes de travail.

**Votre métier est très exposé à l'intelligence artificielle (IA)...**

Jeantet a recruté un salarié à plein temps qui travaille sur l'IA. Nous utilisons déjà plusieurs outils de documentation et de recherche. Les prochains mois devraient être décisifs, car des logiciels de plus en plus performants seront disponibles avant fin 2024.

**Est-il difficile de recruter de jeunes avocats ?**

Nous sommes en concurrence avec les grands cabinets anglo-saxons. Pour attirer des juniors, nous devons adopter des grilles de rémunération attractives. Nous les avons revues à la hausse il y a trois ans : un jeune avocat collaborateur peut compter percevoir de 90 000 à 100 000 euros d'honoraires annuels. Nous devons aussi leur permettre l'accès à des dossiers et des clients de premier plan et des possibilités d'évolution.

**Peut-il à terme envisager de devenir associé ?**

La concurrence est telle que les clientèles d'avocats ne se monétisent plus. Les arrivées et les départs d'associés sont donc très souples sans qu'il y ait de vente de parts. Le jeune associé sera coopté notamment selon sa capacité à développer et à fidéliser une clientèle. Cela contribue à l'agilité, à la fluidité et à la pérennité de Jeantet. C'est aussi un des avantages de notre organisation que nos fondateurs, très entrepreneurs et novateurs, ne renieraient pas.

**Avec Karl Hepp de Sevelinges, vous avez déjà effectué deux mandats. En briguez-vous un troisième ?**

Notre deuxième mandat se termine à la fin de l'année. Il est encore un peu tôt pour décider. ■



**Retrouvez, du lundi au vendredi, LE « TALK DÉCIDEURS ».**

**Aujourd'hui : Aurélie Gobinet, présidente du Groupe Partnaire**  
**En vidéo sur [lefigaro.fr/decideurs](https://lefigaro.fr/decideurs)**

## UNE HEURE DANS LE BUREAU DE...

PAR **QUENTIN PÉRINEL**

## Cyril Vidal : « L'atmosphère doit être la fois dynamique, créatrice et apaisante »

Cyril Vidal est né à Marseille. Il vit à Aix-en-Provence. Rien de surprenant donc à ce qu'il ait fait construire, en 2018, le siège social de son entreprise, Crosscall, à quasi-équidistance des deux villes, dans une zone d'activité très arborée, à la fois proche des gares et de l'aéroport. Le voisinage est calme : le golf club d'Aix-Marseille. La vue de la terrasse du dernier étage donne sur les greens.

Dès l'accueil de ce bâtiment, le ton est donné : celui d'un business et d'une culture d'entreprise qui mêle trois mots qui commencent tous par la lettre « t » : technologie, technique et terrain. Dans une pièce adjacente à l'accueil, une salle aux allures de showroom dans lequel tous les modèles de smartphones Crosscall sont exposés, ainsi que les accessoires. L'entreprise a notamment conçu le premier modèle flottant et insubmersible, à destination des voiliers.

Avant d'équiper de téléphones sur mesure nos armées, les pompiers ou les agents de la SNCF, les premiers clients de Crosscall sont des sportifs. Au premier étage, un couloir des « ambassadeurs » est dédié aux athlètes. Un surfeur, un navigateur, un skieur, un grimpeur. Tous ont leur



**Cyril Vidal a établi le siège de Crosscall entre Marseille et Aix-en-Provence.**

photo sur le mur, agrémentée d'un ou plusieurs objets accrochés au milieu d'un cadre, façon tableau. Le deuxième et dernier étage est un immense espace ouvert, très lumineux. C'est ici que l'on trouve le bureau du patron, qui occupe tout un angle du plateau, avec un large mur en verre. Le patron peut voir ses équipes et vice-versa.

« C'est mon premier vrai bureau », glisse Cyril Vidal, dont les premiers locaux se situaient à Châteauneuf-les-Martigues, dans une « villa très modeste », précise-t-il. Désormais, cette vaste pièce est agrémentée d'une décoration épurée et très étudiée. Le mobilier est design et chic, à l'instar d'une grande lampe Pipis-

trello noire ou d'une magnifique table Riva 1920 - en bois massif de Briccola, provenant de poteaux de la lagune de Venise. Le dirigeant adore l'art, qu'il distille volontiers dans ses bureaux qu'il souhaite chaleureux et inspirants, pour les 150 collaborateurs qui y travaillent.

**« À l'instar du feng shui »**

« L'atmosphère doit être la fois dynamique, créatrice et apaisante, à l'instar du feng shui, explique l'entrepreneur dont le bronzage est encore éclatant. Certains clients organisent leur comex chez nous. » À cet étage, une grande fresque de la culture d'entreprise - réalisée par l'artiste Proli en 2021 - occupe tout un mur. On y distingue les collaborateurs réunis autour d'un grand banquet et des saynètes inspirées d'événements réels. Au centre de la table, Cyril Vidal semble lever son verre à la santé de ses collaborateurs et de l'entreprise. Dans un coin du tableau, une voiturette de golf est retournée devant un salarié hilare alors qu'un autre semble horrifié.

Chez Crosscall, la pratique du séminaire est de mise. Depuis toujours. L'entreprise en organise deux par an afin de découper l'année : un l'été et un l'hiver.

L'intégralité des équipes y est conviée - et pas uniquement les cols blancs. « C'est un moment essentiel qui permet à la fois de souffler, de rendre des comptes, d'insuffler une dynamique et de partager la vision, détaille Cyril Vidal. Et, accessoirement, de faire un peu la fête tous ensemble. C'est un moment que tout le monde attend. » Le discours est bien rodé, celui d'un dirigeant fier du chemin accompli depuis 2009, en pleine période de crise.

Si l'on traverse la rue, on découvre un autre bâtiment à l'apparence similaire au premier : c'est le laboratoire R&D, là où se déroulent tous les tests afin de s'assurer de la résistance des smartphones. Cuve d'eau salée pour tester celle à l'eau, petite table qui tourne sur elle-même afin de répéter des chutes de téléphone... et même une tige sur laquelle est accroché un morceau de poche en jean, qui répète un frottement énergétique sur l'appareil. Les allers-retours entre les deux bâtiments sont nombreux. Un équipement encourage encore un peu plus les collaborateurs à traverser la rue : deux terrains de pétanque jouxtent le bâtiment. Un tournoi aura d'ailleurs lieu le jour même à l'heure de la pause déjeuner. Tentant. ■





## UN AUTRE REGARD

ANNE DE GUIGNÉ

## 2000 euros par Français pour redresser les comptes

Après des années de laisser-aller, l'État français doit rapidement mettre en ordre ses finances. Bruxelles, qui n'a pourtant pas manqué de patience, a désormais Paris dans le viseur. Les marchés financiers, aussi, commencent à s'inquiéter. Depuis la dissolution, les investisseurs ont exprimé leur nervosité par un décalage du spread français, un élargissement de l'écart entre les taux des obligations souveraines hexagonales et allemandes. Quant aux agences de notation, leur verdict pourrait être sévère cet automne. Tous les indicateurs témoignent d'une même nécessité : un retour du déficit public sous les 3 % du produit intérieur brut (PIB). Compte tenu de la dégradation des comptes, cela représente un effort de 110 milliards d'euros.

Charge au gouvernement Barnier de doser cette potion amère - répartition entre baisse de dépenses et hausse d'impôt - et de définir le rythme de son administration au pays. Bruno Le Maire, encore à Bercy pour quelques heures, a plaidé pour un effort express en vue d'un retour du déficit sous les 3 % dès 2027. Histoire de clore le bilan financier de la macronie par un beau symbole. Le président de la Cour des comptes, Pierre Moscovici, ne recommande pas la méthode. « C'est brutal, c'est difficilement faisable politiquement, peu acceptable socialement et économiquement guère cohérent », a-t-il jugé dans *Le Parisien*. Les économistes du laboratoire public Cepremap ont publié de leur côté une note cet été pour défendre un étalement de l'effort sur sept ans. Ils recommandent de démarrer par une réduction du déficit de 20 milliards en 2025 puis 2026, de 14,5 milliards en 2027, de nouveau de 20 milliards en 2028, ... jusqu'à 9,3 milliards en 2031.

Et qu'en pense Michel Barnier ? Son futur projet de loi de finances en donnera une idée. Qu'il soit planifié en trois ou sept ans, les Français ne pourront dans tous les cas pas échapper à ce vigoureux coup de reins. Avec 52 millions d'adultes de plus de 20 ans dans le pays, à chacun échoira une facture de 2115 euros. Un effort colossal, sachant que le niveau de vie médian en France s'élève à 24300 euros par an et à 13000 euros pour les 10 % les plus modestes. Pour ces derniers, un choc de 2000 euros est bien sûr impensable, sous peine de les plonger dans la misère. Ces chiffres donnent toutefois une bonne indication de l'ampleur du problème. L'assainissement des finances publiques exigera en moyenne que chaque adulte consente à une baisse de son niveau de vie d'un peu moins de 10 %. L'effort prendra différentes formes : hausse d'impôts, baisse des prestations et subventions, restriction des politiques publiques...

Il ne s'agit que d'un juste retour de balancier. Pendant des décennies, les revenus des Français ont été artificiellement soutenus par des émissions de dette. Ainsi, depuis 1999, selon les chiffres de la Banque de France, le pouvoir d'achat en France a progressé de 26 %, à comparer avec une moyenne de 17 % dans la zone euro. Or, dans la période, le pays ne s'est pas vraiment distingué par la vigueur de ses performances économiques. En Europe, ce sont plutôt ses exceptionnels déficits qui caractérisent la France. Protégés par l'euro, les gouvernements successifs se sont en effet laissés aller à des années de dérives budgétaires.

**L'assainissement des finances publiques exigera en moyenne que chaque adulte consente à une baisse de son niveau de vie d'un peu moins de 10 %.**

**L'effort prendra différentes formes : hausse d'impôts, baisse des prestations et subventions, restriction des politiques publiques...**

Les Français sont-ils prêts à assumer un retour de manivelle ? Sur le papier, ils ont conscience de ne pas avoir d'autre choix. 40 % d'entre eux jugent « très urgent » de réduire la dette publique, selon un sondage Elabe pour *Les Échos* et l'Institut Montaigne, paru en fin de semaine dernière. D'après cette enquête, tailler dans les dépenses de l'État fait consensus. Dans la pratique, alors que les préoccupations autour du pouvoir d'achat restent vives, il sera extrêmement difficile au gouvernement de faire accepter des mesures aussi impopulaires. D'autant qu'il ne peut s'appuyer sur aucune majorité à l'Assemblée.

Il faudra en fait à Michel Barnier et à son futur ministre de l'Économie, appuyés - espérons-le - par Emmanuel Macron, recréer l'élan politique qui avait permis l'application du sévère plan de redressement Pinay-Rueff de 1958. Convaincre les Français que, derrière ces arides questions comptables, ce sont des enjeux de souveraineté qui se jouent. La mission s'annonce ardue. « L'économie, comme la vie, est un combat au long duquel il n'y a jamais de victoire qui soit décidément gagnée. Même le jour d'un Austerlitz, le soleil n'y vient pas illuminer le champ de bataille », écrivait de Gaulle dans ses Mémoires. Les victoires ne sont jamais complètement gagnées, ni impossibles. ■



## LIBRES ÉCHANGES

JEAN-PIERRE ROBIN

## Le bilan économique périlleux de Macron dont héritera le gouvernement Barnier

Emmanuel Macron avait entamé son parcours présidentiel sous les auspices de la « Révolution », le titre de son livre programme de 2017. Il le termine en se voulant « le garant de la stabilité des institutions », sa nouvelle conduite après la défaite aux législatives. Il promettait à la France « une grande transformation comme elle n'en a pas connu depuis l'invention de l'imprimerie et la Renaissance ». Il lui faut maintenant lutter quoi qu'il en coûte pour empêcher le pays de tomber en charpie.

Après sept ans d'un exercice solitaire du pouvoir sans précédent sous la V<sup>e</sup> République, son rôle est ravalé au niveau d'un chef d'État de la IV<sup>e</sup>. Dès sa nomination à Matignon, Michel Barnier a mis les points sur les « i » : « Le président va présider et le gouvernement gouverner. » Le premier ministre aura donc la haute main sur la politique économique, comme c'est la règle en cohabitation. Avec cette ambiguïté, cependant : il s'agirait cette fois d'un « gouvernement de rassemblement ». L'Élysée se targue d'une « coexistence exigeante », ce qui implique une certaine continuité. La preuve, il n'y aura pas d'audit des finances publiques, comme il était de tradition lors des cohabitations ou des alternances politiques.

« Une nouvelle équipe pour répondre aux préoccupations des Français » et pas un « remaniement ministériel », a prévenu Barnier. Le prochain gouvernement n'en devra pas moins assumer de facto l'héritage macronien, même si les deux têtes de l'exécutif n'ont pas le même regard à cet égard, loin s'en faut.

N'ignorant rien du climat de revendications chauffées à blanc par les extrémistes de tout poil, sur le pouvoir d'achat et l'abrogation de la réforme de la retraite à 64 ans, le premier ministre entend proposer « des changements et des ruptures ». Habitué des plaidoyers pro domo, le chef de l'État, quant à lui, vantait il y a peu encore son bilan : « On garde le cap, car notre stratégie est la bonne » (interview à *L'Express* du 23 mai). Ce cap, le retour au plein-emploi ramenant le taux de chômage à 5 % de la population active en 2027, implique un renforcement des entreprises et des Français eux-mêmes, dont la formation laisse à désirer selon les enquêtes de l'OCDE. C'est clair comme de l'eau de roche. La « politique de l'offre », terme revendiqué haut et fort par Macron, est légitime et nécessaire pour remédier à la désindustrialisation. Les électeurs l'ont désavouée. Ils n'en comprennent, hélas, pas les ressorts et jugent les résultats insuffisants.

Cruauté des chiffres, sur d'ensemble des sept années Macron, le PIB, le produit intérieur brut, l'indicateur clé de la vie économique, a progressé de 1,1 % l'an, moins que sous le quinquennat Hollande (1,2 %). La faute aux crises, le

Covid et l'Ukraine ? Non, la croissance française est à peine dans la moyenne européenne, selon l'institut de conjoncture Rexcode, malgré les rododromades présidentielles sur « la France, pays le plus attractif d'Europe ».

Deux millions d'emplois en plus depuis 2017, reflux du taux de chômage de 9,6 % à 7,5 % : « Le chômage de masse a été éradiqué », répète-t-on à l'envi. Les 2808700 demandeurs d'emploi sans aucune activité inscrits à France Travail - 5112700 en incluant les chômeurs à temps partiel - en jugent autrement. Revers de la médaille, les emplois créés s'avèrent peu productifs et mal payés. En témoignent la croissance médiocre du PIB et la chute stupéfiante de la productivité du travail. « Par rapport à sa tendance antérieure, la productivité en France accuse un retard d'environ 5 points de pourcentage entre 2019 et 2023 », s'inquiète l'Insee (« À la recherche des gains de productivité perdus depuis la crise sanitaire », juillet 2024). Nul autre pays de l'OCDE n'a connu une telle dégringolade depuis le Covid. Or la productivité du travail constitue le véritable moteur du pouvoir d'achat des salariés. Start-up nation ?

## Déficits jumeaux

Dans l'immédiat, les deux points noirs qui tétanisent l'opinion, ce sont les déficits jumeaux, des finances publiques et de la balance commerciale (157 et 99 milliards d'euros respectivement en 2023). Tels les deux serpents monstrueux enserrant Laocoon et ses fils, ce double déséquilibre est mortifère pour les Français, qui ne cessent de s'endetter pour acheter des produits étrangers au lieu de les fabriquer eux-mêmes ! Plaider les circonstances atténuantes

des crises internationales à répétition ?

« Si la dette de la France a augmenté de 12,6 points de PIB de fin 2016 à fin 2023, la dette moyenne des pays de la zone euro a diminué de 1,8 point. La France est le pays de la zone euro où la hausse de la dette a été la plus forte sur cette période », répondait en mai dernier François Ecalle, fondateur du site Fipeco, devant la commission d'enquête de l'Assemblée nationale sur « les raisons de la très forte croissance de la dette française depuis l'élection présidentielle de 2017 et ses conséquences sur le pouvoir d'achat ». Politique de Gribouille que fut la distribution sans discernement de chèques et de boucliers tarifaires...

« On pourrait vous surnommer "M. 1000 Milliards", puisque, depuis votre arrivée dans vos fonctions, la dette publique va s'accroître de 1000 milliards », ironisait la semaine dernière Charles de Courson, le rapporteur du budget au Palais Bourbon à l'adresse de Bruno Le Maire, sept ans durant le bras séculier de Macron à Bercy. Avec un périmètre de responsabilités extravagant unique au monde, du budget au numérique, en passant par l'industrie, la consommation et l'énergie. En revanche, la longévité ne fut pas le fort des cinq ministres du logement successifs. Cette instabilité ministérielle montre à elle seule le désintérêt pathologique du chef de l'État pour la filière immobilière. La conséquence en est aujourd'hui la crise d'une gravité inouïe depuis la Seconde Guerre mondiale qui frappe tout le secteur, de la construction au marché locatif.

Quelles que soient ses options sur le fond, on attend de Michel Barnier la méthode de gouvernement qui aura tant manqué à Emmanuel Macron, arrogant et désinvolte, lui reproche-t-on. ■



Bruno Le Maire et Emmanuel Macron lors d'un Conseil des ministres en 2022.

SÉBASTIEN SORIANO/LE FIGARO

N°3 NOUVEAU



100 PAGES

de MOTS FLÉCHÉS

de Julien Maurel

6,90 €

EN VENTE ACTUELLEMENT

chez tous les marchands de journaux et sur [www.figarostore.fr](http://www.figarostore.fr)



Claudia Cohen

**Les investissements sont massifs pour gagner en productivité, et les exigences envers les salariés se renforcent.**

« **D**u jour au lendemain, je me suis fait virer comme une malpropre pour être remplacée par une intelligence artificielle », se désole Philippine\*, ancienne salariée d'Onclusive France. Depuis des années, elle s'occupait d'envoyer tous les matins des revues de presse aux clients de cette entreprise spécialiste de la veille médias. « *Le grand remplacement des petites mains dans les relations publiques a déjà commencé* », soupire-t-elle.

L'heure est au bouleversement pour les professionnels des relations publiques (RP) face à une intelligence artificielle générative qui fait de la recherche, la synthèse et la production d'informations une simple commodité. Les premiers usages promettent déjà de transformer ce secteur, qui n'avait pas connu de rupture technologique depuis bien longtemps. « *L'IA peut produire en une dizaine de minutes une synthèse que deux consultants juniors auraient mis plusieurs heures à faire* », confie Seaa\*, l'un des associés d'un géant londonien des RP. Avant l'été, ce quadragénaire britannique commençait à se demander avec son dirigeant si ces technologies finiraient par avoir raison de leurs génératrices politiques de recrutement.

« *Le gain de productivité que promet aujourd'hui l'IA est comparable à ce que l'on a connu avec l'arrivée du "search" de Google à l'époque* », confie Stéphane Fouks, vice-président exécutif du groupe français Havas, qui annonçait il y a quelques mois un investissement de 400 millions d'euros sur quatre ans



## Les relations publiques prennent la vague de l'IA

dans cette technologie. Une aide bienvenue pour ces intermédiaires qui conseillent les entreprises, dans un contexte de multiplication des contenus d'informations extrafinancières, de nouveaux influenceurs qui côtoient les médias traditionnels sur le banc des leaders d'opinion, ou encore des appels au boycott par les ONG et les consommateurs sur les réseaux sociaux.

### Le risque d'un discours aseptisé

« *Nous avons demandé à l'IA de nous faire l'analyse sur les quatre dernières années des contradictions d'un discours*

*d'une entreprise et de son dirigeant, qui était opposé aux intérêts de notre client sur un dossier brûlant de la place de Paris* », illustre en guise d'exemple Stéphane Fouks, à la tête de H Advisory, qui emploie 1500 personnes à travers le monde. Chez l'autre géant français Publicis, chaque employé a désormais accès à différents outils d'intelligence artificielle hébergés sur la plateforme Marcel, dont certains faits maison. « *Certains de nos consultants en relations publiques se servent de ces outils comme d'une base de travail pour produire leur premier jet de communiqué de presse, quand d'autres préfèrent se fier à leur*

*plume* », explique Juliette Prigent, directrice générale de l'agence de communication d'influence du groupe Publicis. « *L'analyse stratégique, comme la recommandation finale au client, restera humaine. L'IA ne pourra jamais remplacer l'intuition nécessaire dans ce métier* », abonde cette professionnelle, à la tête de Publicis Consultants, qui compte 140 salariés à Paris.

Chez les acteurs de taille plus modeste, l'IA est également perçue comme un accélérateur de productivité. « *La première version des communiqués de presse ou d'une tribune, par exemple pour un chef d'entreprise qui veut expliquer la remise en cause des critères ESG aux États-Unis, nous la faisons désormais faire par la machine. On l'assume et on le dit bien sûr aux clients*, explique de son côté le fondateur de l'agence Gantzer Agency, Gaspard Gantzer, qui estime à 20 % le temps gagné en moyenne. Il y a bien sûr un gros travail à faire derrière d'analyse et d'enrichissement. »

Que ce soit ChatGPT dans sa version payante ou Copilot de Microsoft, qui offre une meilleure protection des données injectées dans la machine, les outils d'IA se multiplient. Ils viennent progressivement compléter ceux utilisés traditionnellement par la profession, comme Brandwatch, Talkwalker, Visibrain ou Wiztrust. En France, les niveaux de maturité restent pour l'heure très différents d'une entreprise à l'autre. « *Avec l'utilisation de l'IA générative dans la rédaction de documents, il y a ce risque d'aseptiser les discours* », nuance de son côté Charles-Henri d'Auvin, fondateur associé de Reputation Age, qui interdit à ses collaborateurs d'utiliser l'IA pour la rédaction de communiqué de presse.

Du côté des grands acteurs américains, comme Edelman et FGS Global, on revendique de mettre sur la table plusieurs millions de dollars dans la construction de sa propre solution. « *Notre IA maison, Fergus, est capable de produire des analyses rapides et de qualité, non seulement sur l'image de nos clients dans les médias mais aussi sur les problématiques liées à leur secteur d'activité* », explique Till Achinger, associé et coresponsable de la division Intelligence & Engagement de FGS Global. « *D'ici quelques semaines, Fergus pourra également synthétiser les positions et les déclarations des différents acteurs politiques lors des débats parlementaires, en tenant compte des intérêts spécifiques de nos clients* », précise ce professionnel. FGS forme aussi ses collaborateurs à travers le globe à « *utiliser au mieux Fergus dans le contexte, par exemple, d'une introduction en Bourse* ».

« *Avec notre modèle propriétaire Archie, nous pouvons analyser, en cas de crise, comment un article ou un tweet peuvent avoir un impact sur la confiance vis-à-vis d'une entreprise*, explique de son côté Brian Buchwald, qui dirige la task force IA d'Edelman. *Notre IA promet de quantifier la confiance. Ainsi, il n'est plus nécessaire d'attendre plusieurs jours les résultats de sondages pour comprendre les dommages causés par une*

**Si l'IA est désormais incontournable en termes de gain de productivité, les acteurs des relations publiques s'accordent pour en pointer les limites et même les risques.**

METAMORWORKS/STOCK.ADOBE.COM

crise. » À l'automne, 80 % des employés d'Edelman, du bureau de Bogota à New York en passant par Paris, auront accès à l'outil. Pour tous, entraîner les modèles d'IA nécessite beaucoup de patience, en plus des heures de formation prodiguées aux salariés.

« *Je m'attends à ce que certains clients puissent bientôt initier une discussion autour des prix de certains services de relations publiques, qui seront finalement facilement automatisables avec l'IA* », confie Till Achinger. Un phénomène qui viendrait s'accompagner d'une montée en gamme du conseil, en laissant de côté les acteurs aux capacités d'attraction des meilleurs talents plus limitées... La tentation pour les entreprises d'internaliser certaines productions de contenus menace, par ailleurs, le marché des free-lances.

Parallèlement, les attentes des managers envers leurs collaborateurs évoluent. « *Nous ne pouvons plus avoir de stagiaires qui débarquent sans savoir se servir de l'IA* », affirme Stéphane Fouks. Les agences attendent que le milieu académique s'empare de ces sujets de formation. Interrogé, le Celsa indique que des enseignements IA sont prévus dans certains programmes dès cette rentrée. « *Mais l'enseignement n'est pas généralisé encore*, précise Stéphane Billet, professeur associé depuis vingt ans au Celsa et à la tête d'une agence de RP. *Ce qui est sûr, c'est que notre vocation n'est pas de devenir une école de "prompt-engineering". Nous pensons que l'arrivée de l'IA dans notre secteur renforce justement la nécessité de former des têtes bien faites, avec une solide culture générale*. » « *Les recrutements de juniors vont changer, avec une exigence encore plus forte d'expertise et une valeur ajoutée qui doit clairement se distinguer des apports de l'IA* », confirme de son côté Gaspard Gantzer.

Du côté des directeurs de la communication de grands groupes français, beaucoup se demandent comment tirer au mieux parti de cette technologie. « *Je me sers de l'IA comme une aide au brainstorming, pour chercher des idées, envisager toutes les options d'une problématique, même si je sais que je finirai par choisir la cent unième idée qui me vient naturellement à l'esprit* », confie Christine Anglade, directrice ESG et communication de la société d'investissement Wendel. « *J'attends de l'agence de RP à qui nous faisons appel, Primatice, qu'elle utilise l'IA, car c'est devenu un outil de base. Ce qu'on leur achète, ce sera toujours leur capacité d'analyse et de recul et de faire du sur-mesure* », poursuit-elle.

### Capacités prédictives

Demain, l'élaboration d'un communiqué de presse d'une entreprise cotée, basé sur un « consensus de l'IA » synthétisant les attentes des investisseurs, du grand public, de groupes activistes ou encore des régulateurs, aurait-il le pouvoir de faire bouger la Bourse au même titre que le consensus des analystes ? Des professionnels du secteur s'interrogent. D'autres se prennent à rêver aux capacités prédictives de l'IA, pour anticiper des crises réputationnelles avant qu'elles ne se produisent. Sur ce terrain, des entreprises comme le français Bloom (6 millions de chiffres d'affaires) promettent déjà de fournir ces clés aux dirigeants à partir d'une fine analyse de signaux faibles. « *Il y a souvent un décalage entre ce que pensent et ce que voient les dirigeants, ce qui est préjudiciable en termes de relations publiques*, défend Bruno Breton, PDG et fondateur de Bloom, qui travaille pour LVMH ou L'Oréal. *Il ne faut pas être dépendant des mots-clés et comprendre que les discussions de mères de famille sur des forums ont parfois dix fois plus d'impact que l'article d'un média*. »

« *L'IA est un excellent outil pour élaborer des scénarios. Ceci étant dit, la nature de nombreuses crises provient souvent de ce qui se passe en dehors du système... Là où l'IA ne peut finalement pas aller creuser* », conclut Till Achinger. Bien au-delà des opportunités, l'IA générative présente enfin aux yeux des professionnels des RP comme des entreprises un facteur de risque important. Car elle a aussi le pouvoir de multiplier les possibilités pour des acteurs malveillants de fabriquer de faux communiqués de presse ou des informations tronquées, destinées à duper les investisseurs. ■

\* Le prénom a été modifié.

**M** media transports  
Pour une publicité utile

**NOUVELLE AUDIENCE  
NOUVELLE OFFRE**

**20  
millions**

**de Français fréquentent  
les métros, RER et Gares chaque mois\***

**MEDIATRANSPORTS leader français  
de l'affichage dans les transports**

\*réseaux publicitaires exploités par MEDIATRANSPORTS.  
Plus d'infos sur [mediatransports.com](https://mediatransports.com)





# LE FIGARO

# et vous

## HIGH-TECH

BANC D'ESSAI DES MEILLEURS MOBILES PLIANTS, LA DERNIÈRE TENDANCE DE LA TÉLÉPHONIE **PAGE 32**

Pixel 9 Pro Fold



## PARIS 2024

RENCONTRE EXCLUSIVE AVEC ALEXANDER EKMAN, LE CHORÉGRAPHE DE LA CÉRÉMONIE D'OUVERTURE DES JEUX PARALYMPIQUES **PAGE 33**



# Une rentrée en or

Bracelets flexibles, bagues anatomiques, pavage moelleux... Les nouveautés des joailliers témoignent plus que jamais de leur esprit ingénieux. **PAGE 30**

(De gauche à droite)  
Louis Vuitton,  
Bulgari, Cartier  
et Tiffany & Co.

GOOGLE, CARL THORBJÖRN, PHILIPPE LACOMBE, ANTONIO BARRELLA, CARTIER, TIFFANY

## À Deauville, le calme après la tempête

Éric Neuheff Envoiyé spécial à Deauville

« In the Summers », d'Alessandra Lacorazza Samudio, remporte le grand prix de la 50<sup>e</sup> édition du Festival du cinéma américain.

En gros, la 50<sup>e</sup> édition du Festival du cinéma américain de Deauville fut placée sous le signe de la turbulence. Bourrasques et pluie, températures dignes de la Toussaint, la météo ne fut guère clémente avec les festivaliers. Deauville fut aussi secouée par des polémiques à propos du jury, concernant Maïwenn et Ibrahim Maalouf.

Sur les écrans, le calme régnait davantage. Il n'y eut pas vraiment de chefs-d'œuvre. Les salles étaient pleines, néanmoins. Le public se permit de siffler le jury quand celui-ci arrivait en retard aux séances. Le président Benoît Magimel, casquette vissée sur le crâne, rentrait la tête dans les épaules. Les derniers jours, le soleil fit son apparition. C'était sans doute pour saluer le palmarès, dévoilé samedi soir. *In the Summers*, d'Alessandra Lacorazza, rafla le grand prix. Dans la foulée, la réalisatrice obtint également celui de la révélation. Chaque été, un père divorcé accueille ses deux filles. Elles s'ennuient un peu. Il leur apprend à jouer au billard, à regarder les étoiles dans le ciel. Elles grandissent, comprennent que papa a un problème avec l'alcool, font avec. Le mot de la fin, s'il en faut un, reviendra à la tendresse. Le prix du jury alla à *The Knife*, de Nnamdi Asomugha. Le corps d'une femme inanimée, un couteau à la main, gît sur le sol de la cuisine d'une famille afro-améri-

caine. S'ensuit une série d'interrogatoires vicieux menés par la policière incarnée par Melissa Leo où l'on vérifie que les préjugés ont la peau dure. *La cocina*, d'Alonso Ruizpalacios, situé dans les cuisines d'un restaurant de Manhattan dans lequel Rooney Mara est serveuse, reçut le prix Barrière. La critique opta pour le bon choix en couronnant *Color Book*, sur un veuf tout récent qui rêve d'emmener son fils trisomique à son premier match de base-ball. On espère que ce duo bouleversant en noir et blanc trouvera un distributeur. Nathan Hill se vit décerner le prix littéraire pour son merveilleux roman, *Bien-être*, qui est peut-être ce que les États-Unis nous ont offert de mieux depuis longtemps.

**Annexe de la Croisette**

La master class de James Gray restera dans les mémoires. On y constata que ce cinéaste était beaucoup trop intelligent pour Hollywood. Mention spéciale au modérateur qui, intimidé par son interlocuteur, lâcha qu'Alain Delon avait tenu le rôle de Rocco Siffredi. Des esprits grincheux estimèrent que la sélection accordait une part exagérée aux films déjà présentés à Cannes. Il ne faudrait pas que les planches se transforment en annexe de la Croisette. Un mystère plana sur l'événement : pourquoi, oui pourquoi Vincent Lindon, habitué des lieux, n'avait-il pas assisté au fameux dîner des Deauvillais ? ■



LONGINES  
LEGEND DIVER

Elegance is an attitude

# LONGINES

\*L'élégance est une attitude





## LE COUSSIN DE CARTIER, MOELLEUX ET COLORÉ

■ Régulièrement, le joaillier de la rue de la Paix aime affirmer son goût pour la technicité. Le fournisseur des rois est certes le roi des belles pierres, des couleurs qui clashent et des bestiaires fabuleux... mais aussi des mécanismes ingénieux et étonnants. Si ces prouesses techniques sont souvent réservées aux pièces de haute joaillerie transformables, elles concernent en cette rentrée une bague qui nous a tapé dans l'œil, ainsi que dans celui de l'actrice Isabelle Huppert qui l'a portée la semaine dernière sur le tapis rouge de la Mostra de Venise (avec une robe blanche Balenciaga qui n'est pas non plus passée inaperçue). Le système de ce bijou reprend celui d'une montre mémorable sortie en 2021 dont le cadran reposait sur un coussin de diamants qui, quand on appuie dessus, est moelleux comme un chamallow. Le principe – semblable à une maille de microressorts – est réutilisé aujourd'hui sur une bague et un bracelet joliment bombés. Ces deux pièces uniques, baptisées Coussin, affichent cette fois un joyeux camaïeu de pierres de couleurs. Et, par réfraction de la lumière, renvoient un mini feu d'artifice à chaque pression. **É.B.**



## LE BONE DE TIFFANY & CO, DU POIGNET À L'ANNULAIRE

■ Il y a cinquante ans, Elsa Peretti (1940-2021) faisait ses débuts chez Tiffany & Co. à New York en tant que designer, par l'entremise du créateur de mode Halston, rencontré au Studio 54. L'héritage de cet ancien mannequin né à Florence, proche des surréalistes espagnols, ressemble à un petit musée du design avec ses cœurs et ses haricots en pendentifs, ses bijoux Mesh, ses diamants vendus au mètre (Diamonds by the Yard)... La manchette en argent Bone (créée en 1970), qui semble être coulée sur le poignet, suivant la bosse du radius, reste certainement une des pièces les plus fortes de toutes celles qu'elle a dessinées. Au point d'avoir rejoint il y a quinze ans les collections permanentes du British Museum. En cette rentrée, pour la première fois et pour célébrer cet anniversaire, elle glisse du poignet vers les doigts et se mue en bague (en argent ou en or jaune, à partir de 1 000 €). **É.B.**

# Les plus belles pépites de la rentrée

Élodie Baërd et Marie-Gabrielle Graffin

Chaque mois de septembre réserve son lot de premiers romans ou d'expositions à ne pas rater... et désormais aussi de nouveautés de joaillerie à découvrir absolument. Voici notre sélection.

## LE TUBOGAS DE BULGARI, INOXYDABLE !

■ Si vous êtes un incollable de Bulgari, le nom de Tubogas vous est forcément familier. Mais saviez-vous que son design était directement inspiré... d'un tuyau à gaz ? Le principe est celui d'un spirotube de bandes souples aux contours nets, enroulées sans soudure façon flexible de douche. Ce travail de métal qui vit le jour à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en pleine révolution industrielle, a fasciné bon nombre de joailliers de la période Art déco. Mais il fallait être courageux comme Bulgari pour l'appliquer, à partir des années 1970, à l'or (ce qui demande une grande dextérité en atelier) et en faire des plastrons, des manchettes ou encore des montres au cadran tête de serpent adorées par Liz Taylor, époque Cléopâtre. « Cette technique est tellement associée à l'histoire de Bulgari que tout le monde croit que nous l'avons inventée !, sourit Laura Burdese, fraîchement nommée directrice générale adjointe du joaillier romain. Par son esthétique à la fois vintage et contemporaine, le motif Tubogas a toujours capté le Zeitgeist et fédéré tous les âges, les sexes et les nationalités. » Jusqu'ici, les ateliers Bulgari l'ont essentiellement utilisé comme bracelet de montre ou « support » de pierres précieuses pour un collier. C'est donc la première fois que Tubogas est la star d'une ligne de joaillerie fine Bulgari. Tout juste lancés en boutiques, ces petits ras-du-cou, pendentifs, torques, bagues et surtout ce bracelet trois ors (9 800 €, tout de même) sont des merveilles de design et de glamour. **M.-G. G.**



## LES 410 GRAMMES D'ALVÉOLES D'OR DE CHAUMET

■ En 2011, Chaumet lance Bee My Love, « une collection tendre et ludique » de bijoux abordables, et rafle la mise place Vendôme. Ses alvéoles d'or, avec ou sans diamants, sont un clin d'œil à l'abeille, emblème de Napoléon dont le joaillier fut le fournisseur attitré. Les bagues s'empilent dans des dizaines de combinaisons possibles. L'addiction dure depuis, et voilà qu'après des créoles et autres pendentifs minimalistes venus compléter la gamme au fil du temps, le joaillier joue les volumes ! Un collier comme un plastron « encore plus beau en vrai. Vous auriez vu sa souplesse une fois porté... » nous confie une experte qui l'a découvert en exclusivité à Venise en juin dernier, où Chaumet présentait sa haute



joaillerie. Un vrai bijou qui a nécessité plus de 750 heures de travail en atelier et a été produit dans un nombre très limité d'exemplaires. Un concentré des techniques phares de ce succès : l'or poli miroir (pesant 410 grammes), la géométrie parfaite, le serti six grains, 390 diamants dont dix taille impératrice (une forme hexagonale brevetée de 88 facettes) qui donneront un port de reine à sa chanceuse propriétaire. **M.-G. G.**

## LE CANNAGE EN OR DE DIOR RETISSÉ



■ Son introduction daterait du premier défilé de Christian Dior, au 30, avenue Montaigne, en février 1947. Le couturier veut accueillir ses clientes dans un cadre élégant à la hauteur de ses créations. Il fait donc livrer dans les salons des dizaines de chaises Napoléon III dont certaines à médaillons cannés. Le motif du cannage devient vite une signature de la maison. Il est aujourd'hui utilisé en mode homme et femme, en beauté, mais aussi en horlogerie (sur la nouvelle Chiffre Rouge) et pour les arts de la table. Il revient également ce mois-ci en joaillerie, après une dizaine d'années d'absence. Plus précieuse que la première itération de 2012 qui jouait avec la transparence du cannage, la collection My Dior (jeu de mots avec « maille d'or ») traite cette fois-ci le motif avec plus d'opulence sur des bagues, des bracelets et des boucles d'oreilles en or jaune, rose ou gris piqué de diamants (à partir de 3 250 €). Des bijoux beaux à regarder même quand on ne les porte pas, posés sur une table de nuit ou une étagère, comme affectionne Victoire de Castellane, directrice artistique des collections précieuses. **É.B.**

## LE BRACELET ALHAMBRA DE VAN CLEEF, ILS EN SONT FOUS...

■ Qui aurait prédit que le petit trèfle à quatre feuilles de Van Cleef & Arpels né en 1968 et destiné aux 18 ans des jeunes filles de bonne famille, de Grace Kelly à Kate Middleton, arriverait un jour au poignet de LeBron James ? Qui plus est, par dix, dans toutes les couleurs de pierres et tous les ors. Comme la légende de basket, les hommes sont nombreux (du rappeur Central Cee au joueur du Barça Lamine Yamal et l'étoile montante du tennis Grigor Dimitrov) à s'emparer de ce classique de la joaillerie. « Le bracelet Alhambra, c'est la nouvelle Rolex ! rit Benoît qui l'a remarqué sur bon nombre de ses collègues en investissement immobilier. Ils l'affichent au quotidien, sous une veste de costume, comme un signe chic et efficace de réussite et d'ambition. » Le phénomène est évidemment arrivé sur TikTok où les « Van Cleef Men » comparent dans des vidéos atteignant les millions de vues leurs modèles en malachite, en nacre ou en œil du tigre. « Je rêverais d'en avoir un en onyx, je le trouve sobre et masculin, nous confie Aurélien, 17 ans, qui porte des bijoux au quotidien. Ma mère m'a expliqué que son prix était très élevé (4 950 €) car la technique de perlage de l'or est unique et fabriquée dans un atelier parisien. Je comprends mieux ! » **M.-G. G.**



## LES PAVÉS DE DIAMANTS DE LOUIS VUITTON

■ Cette collection du malletier, qui arrivera en boutique dans deux semaines, a la force des nouveautés qui ont l'air d'avoir toujours existé. Après la fleur du monogramme avec Blossom (2019), puis les fameuses initiales de la maison avec LV Volt (2020), la directrice artistique de la joaillerie, Francesca Amfitheatrof, s'attelle à un autre motif emblématique, le damier, créé en 1888 par Louis Vuitton et son fils Georges. L'exercice relève du défi tant toutes les catégories de la marque, des bagages aux accessoires en passant par le prêt-à-porter, s'en sont déjà emparées. Mais ces bijoux Damier évitent l'écueil de la déclinaison supplémentaire. Les bagues, proposées en quatre épaisseurs (à partir de 4 000 €), toutes parfaitement proportionnées, ont du caractère grâce à leur construction en volume, comme un toit. Le contraste de l'or poli miroir et des diamants logés dans des petites sections carrées renforce l'équilibre de ce quadrillage précieux. Quant au bracelet, inspiré de ce classique de la joaillerie qu'est la ligne tennis (clin d'œil à la joueuse Chris Evert qui avait un jour perdu son bijou de diamants sur un court), il déploie une souplesse reptilienne. « Damier affiche un design très universel, facile à porter tous les jours, pas trop bling, qui traversera le temps, pas trop bling, qui traversera le temps, prédit Francesca Amfitheatrof. Il va permettre de s'adresser à un public plus large. » Comprendre : pas uniquement aux fans de Vuitton. On aime précisément que ces créations aient l'allure d'un indémodable dont la signature ne saute pas aux yeux si on ne la connaît pas, mais affichent ce twist contemporain que les marques de mode savent si bien insuffler. **É.B.**





À leurs débuts, des cocktails à moins de 10 euros firent le succès du Prescription Cocktail Club.



Debout, de gauche à droite : Pierre-Charles Cros et Xavier Padovani. Assis de gauche à droite : Olivier Bon et Romée de Goriainoff.



Une chambre de l'hôtel Grands Boulevards Experimental, un 4-étoiles à Paris.

MRTTRIPPER: NOEL MANALI/KAREL BALAS

# Hôtels et bars à cocktails : l'Experimental Group ou l'art de créer des lieux à la française

Sophie de Santis

De Paris à Ibiza, de Londres à New York, en moins de vingt ans, quatre jeunes entrepreneurs ont su imprimer leur marque sur des lieux de vie à la mode bohème. Leur nouvel associé, Christian Louboutin, est conquis. Une saga «so frenchy».

Voilà dix-sept ans que l'Experimental Group, fondé par un trio d'entrepreneurs inventifs (rejoints en 2010 par un quatrième associé), tisse sa toile avec succès dans le milieu du cocktail et de l'hôtellerie en France et à l'étranger. Son dernier coup d'éclat ? Le rachat du Sinner, hôtel 5-étoiles gothico-sexy très en vue, dans le Marais, à Paris. Cette actualité s'ajoute au palmarès florissant des jeunes Montpelliérains montés à Paris, pleins de rêves mais sans un sou.

« Nous avons rencontré des jeunes entrepreneurs sincères et créatifs », souligne Alexis Dyèvre, l'associé de Christian Louboutin (ensemble ils détiennent la Maison Gatti, manufacture française de chaises de bistrot). Ce qui nous a plu immédiatement, c'est leur ADN, leur capacité d'exécution et bien sûr leurs personnalités. » Olivier Bon, Pierre-Charles Cros, Romée de Goriainoff et Xavier Padovani sont des ambitieux qui partagent la même vision et les mêmes valeurs d'excellence que le créateur de talons aiguilles mondialement connu. Même si sa participation est minoritaire, elle ajoute une touche glamour et une aura internationale à l'Experimental Group. Désormais, les quatre mousquetaires partagent le souhait avec Louboutin de développer le secteur de l'hospitalité. « Christian possède déjà un hôtel au Portugal et va en ouvrir un second », poursuit Alexis Dyèvre, qui décrit le créateur des fameuses semelles rouges à la fois comme « un homme d'affaires inventif et un entrepreneur visionnaire, privilégiant avant tout les rencontres ». C'est dire combien la bande des quatre a le don de convaincre et de partager son enthousiasme pour s'entourer.

## ■ « Au Sinner, on va retirer les fouets et les lubrifiants des salles de bains! »

Si l'Experimental Group possède déjà plus de 25 établissements (dont 13 hôtels de Paris à Venise, de Londres à Ibiza), le rachat du Sinner (littéralement, le « Pécheur ») marque un peu plus son assise sur l'échiquier parisien, face à une féroce concurrence. « L'Expe » se positionne sur le Monopoly des sorties, dominé par Paris Society (racheté par Accor), les frères Costes ou les frères Moussié (Le Providence, Le Bouillon...). Pourquoi le Sinner - hôtel au concept sulfureux et gothico-sexy du Marais,

qui n'a pas connu le succès escompté, cédé par le groupe Evok - est-il une prise de guerre ? Il assoit la maturité du groupe et sa capacité à se mettre en première ligne dans son propre pays, avec un 5-étoiles mode et luxe en plein cœur de la capitale. L'hôtel ouvrira sous une autre enseigne début 2025. « On va décontracter un peu le style et retirer les fouets et les lubrifiants des salles de bains ! », ironise Olivier Bon, qui préfère toujours l'élégance discrète au show-off. Ce qui expliquerait que, malgré le succès et la réputation des établissements, on connaisse beaucoup moins les personnalités qui œuvrent derrière l'Experimental Group. Préférant l'ombre au bling du milieu nocturne, des amis d'enfance de Montpellier, partis de rien et arrivés à la tête d'un petit empire, n'enregistrent pas moins de 80 millions de chiffre d'affaires annuel.

## ■ La vogue des bars à cocktails

Nous sommes en 2007. Trois copains de collège, Olivier Bon, Romée de Goriainoff et Pierre-Charles Cros, quittent le Sud pour monter à Paris, le bac en poche. Le premier fait une école de stylisme, le Studio Berçot, les deux autres des écoles de commerce, entre Montréal, Milan (la prestigieuse Bocconi) et Dauphine, à Paris. L'été, ils voyagent, se retrouvent à New York, font la tournée des bars. Ils n'ont pas 25 ans et rêvent de devenir entrepreneurs. « Au début, nous avions l'idée d'ouvrir un restaurant. C'était la vague de la bistronomie », raconte Olivier Bon. Mais rapidement, ils font le constat que Paris regorge de bonnes cantines, de bon pain et de bons vins. « En revanche, on s'aperçoit que Paris est l'une des seules capitales européennes à ne pas avoir de très bons bars à cocktails. » Le trio se ruine pour aller tester les meilleurs breuvages du Ritz et d'autres palaces. Et tient l'idée qu'il faut ouvrir un bar à prix abordables, ne lésinant pas sur la qualité des spiritueux, en y ajoutant une ambiance décontractée bobo. Ils sont fauchés, dorment sur le canapé de leur sœur ou de leur cousin, empruntent, lisent les livres de recettes de Gary Regan (le gourou britannico-américain du cocktail), suivent une formation à Lyon chez Fernando Castello - « excellent formateur » -, s'endettent et finissent par ouvrir l'Experimental Cocktail Club (ECC) dans une ruelle un peu sombre du quartier Montorgueil, rue Saint-Sauveur. C'est le début de

l'aventure. « La clientèle jeune nous a suivis dans notre passion, notre sincérité », constate aujourd'hui Olivier Bon, le plus « communicant » des trois mousquetaires. Leur formule ? Des verres à 9 euros composés de produits bien dosés. C'est l'explosion de la mixologie à Paris.

Après la vague des DJ, tout le monde rêve de devenir barman. On part à Londres, New York, Sydney pour acquérir les connaissances et un CV. Avant de rentrer pour agiter le shaker derrière un comptoir parisien à la mode. L'ECC, avec ses poutres et ses vieilles pierres apparentes du XVIII<sup>e</sup>, devient le QG de toute une nouvelle génération qui a soif de bars concepts à l'anglo-saxonne et délaisse les bons vieux whiskys Coca et autres margaritas sans saveur. « On faisait attention à tout, jusqu'à la verrerie », se souvient Olivier Bon. Vient ensuite le Curio Parlor, rive gauche, du côté du Paradis Latin. Le succès de ce cabinet de curiosités ne dure que quatre ans. Puis, leur troisième établissement, le Prescription Cocktail Club, ouvre en 2009, au cœur de Saint-Germain-des-Prés, dans une capitale en pleine « cocktail wave », saluée par la presse internationale du New York Times au Financial Times. C'est l'adresse la plus aboutie jusque-là. La plus dandy. Le Prescription affiche une déco rétro soignée imaginée par Dorothee Mellichzon (papier peint oiseaux, fauteuils en velours) et des serveurs à nœud pap. La décoratrice signera par la suite presque toutes les enseignes. Des DJ sont invités en résidence. Les cadres sup, qui y débarquent en fin de semaine pour décompresser, apprécient l'esprit « cool ». Le Mazarinet, le cocktail signature, à base de vodka à la fraise fraîche, eau-de-vie de cidre, champagne, citron et sirop de thé rooibos, fait un malheur. Les accompagnements se bonifient, s'améliorent : mini-burgers, assiette de fromages, burrata, tarama, terrine, jambon à la truffe. « Nous sommes très fiers d'avoir contribué à éduquer le palais de toute une nouvelle génération. » Il y a deux ans, cette adresse toujours phare du groupe a fait peau neuve. Plus théâtral (en hommage à Molière, illustre occupant de la rue Mazarine), le décor est constitué d'un jeu de drapés et de murs tapissés de velours. Un embourgeoisement à la hauteur du succès des affaires du groupe. Autre fierté : « 90% des barmen qui sont passés chez nous sont allés ouvrir de belles adresses, comme le Syndicat ou

la Candelaria », s'enorgueillit le jeune patron.

## ■ Une success story à la Costes ?

Arrive l'âge de la maturité et le trio, héritier d'un certain entrepreneuriat à la Costes, voit plus grand. Comme les frères aveyronnais qui ont constitué une collection de restaurants modeux dans la capitale avant eux, les jeunes Montpelliérains doivent s'entourer d'investisseurs. Ils rencontrent le très fortuné Jean Moueix, jeune trentenaire, héritier et copropriétaire du prestigieux domaine de Petrus, dans le Bordelais, qui prend une part majoritaire au capital. Avec lui, ils lancent la Compagnie des Vins Surnaturels, dans le quartier de l'Odéon, à Paris. « Notre démarche était la même : démocratiser les grands vins et proposer des verres à 8-10 euros. » Tant et si bien qu'une seconde adresse vient d'ouvrir à New York sur la 24<sup>e</sup> Rue, près du Flat Iron. « Les Américains adorent. »

Tandis que Laurent de Gourcuff bâtit patiemment son petit empire qui devient Paris Society (avant de s'associer au groupe Accor) avec des restaurants hauts en couleur pour jet-set bling, dans les beaux quartiers de l'Ouest parisien (de préférence), les trois entrepreneurs relèvent le défi du développement international. La carrière d'un groupe se construisant sur la diversification, les inséparables Olivier Bon, Romée de Goriainoff et Pierre-Charles Cros font entrer dans leur société, en 2010, un quatrième mousquetaire, Xavier Padovani, qui a une très bonne expérience outre-Manche. En 2015, ils ouvrent leur premier hôtel le Grand Pigalle à SoPi, ancien quartier canaille de la capitale. En 2018, le groupe cible le cœur de la rive droite avec l'hôtel Grands Boulevards. Dans chaque adresse, un bar et un restaurant complètent l'offre.

## ■ Une levée de fonds de 380 millions d'euros

À Londres, ils ouvrent des adresses frenchies (comme l'hôtel Henrietta, et son restaurant Henri, tout juste inauguré sous la houlette du chef Jackson Boxer). Ils s'installent également dans des spots bohèmes comme Ibiza, Minorque... et tentent même l'aventure américaine. Alors qu'ils mûrissent et commencent à fonder une famille, ils passent beaucoup de temps dans l'avion, mais ne lâchent rien. Ils croient

en leur destin. Après le Brexit, les affaires pâtissent du refroidissement des échanges économiques avec l'Angleterre. Et le Covid n'arrange pas les choses. C'est alors qu'ils se recentrent sur des affaires parisiennes. Et développent leur vision de l'hospitalité. Ils lèvent 380 millions d'euros avec le fonds américain-canadien Brookfield, qui entre en jeu en 2021 et leur permet d'investir dans les murs des hôtels qu'ils reprennent. Ils rachètent même une plage à Cannes (Bijou Plage), constituant ainsi un portefeuille immobilier confortable. Ils intègrent l'opérationnel et une équipe de travaux qui leur permet d'être très réactifs sur la transformation des chantiers. C'est le cas à Biarritz, où ils ont racheté le Regina, rénové en sept mois seulement. L'équipe compte aujourd'hui près de 1000 salariés à Paris et 1200 dans six pays.

## ■ Un style « gypsy-setter » qui séduit les quadras

En presque vingt ans d'activité, la réussite s'est accompagnée de quelques échecs. On se souviendra du Mathis, bar de nuit tellement incarné par l'ancien ténancier Gerald Nanty que la reprise a échoué. Ou plus récemment le Balagan, restaurant levantin qui a fermé après cinq années d'activité. « C'était compliqué », résume Olivier Bon. Certains autres établissements comme les Fish et Beef Clubs, à Paris, ou d'autres lieux dans le quartier londonien de Shore-ditch ont dû fermer aussi après un succès plus éphémère. Mais les projets se bousculent. Après Venise (un vieux palazzo rénové à Dorsoduro) et Verbier, on attend l'ouverture d'un hôtel de 115 chambres sur 6 000 m<sup>2</sup> dans la station de Val-d'Isère à Noël prochain. « Chez nous, chaque hôtel a sa personnalité, et la clientèle nous ressemble. Ce sont des quadras qui ont un pouvoir d'achat mais ne cherchent pas le show off. De même, dans nos bars, ce sont des jeunes dans la vingtaine qui découvrent le goût de la mixologie, et, dans les bars à vin, des trentenaires qui apprécient les bons vins », détaille Olivier Bon, qui se défend de collectionner les adresses comme leurs concurrents. « Nous ne voulons pas ressembler au Hoxton, qui est une chaîne. » Cependant, l'Experimental Group continuera de poser ses valises dans de nouveaux lieux. Prochaine destination ? La Ville éternelle, non loin de la Piazza di Spagna, un hôtel de 78 chambres avec piscine. Un goût de dolce vita à la française ? ■



Un appel téléphonique, un message texte, une recherche web ? Il suffit de l'empoigner comme un smartphone classique et de pianoter sur l'écran selon ses habitudes. Un film Netflix, une photo à retoucher, un exposé à travailler ? Il se déplie pour offrir une impressionnante surface d'affichage rappelant le confort visuel d'une tablette. Le smartphone pliant est la dernière véritable évolution apparue dans le monde ultra-concurrentiel des terminaux mobiles. En constante progression depuis la fin 2018, il séduit un public de plus en plus large à mesure que les marques se lancent dans la bataille et que les prix commencent, relativement, à baisser. Samsung, Google mais aussi Honor, Motorola ou OnePlus ont lancé leurs modèles. On distingue deux familles : les « flip », dont le format poudrier rappelle les antiques téléphones à clapet, et les « fold », plus massifs. Ce produit de rupture reste pour l'heure ancré sur un positionnement premium. Il peut néanmoins souffrir de lacunes au niveau de la pliure (plus ou moins discrète), de la charnière (sujette à l'introduction de poussières), de l'autonomie (directement liée au poids de la batterie) ou du capteur photo (souvent le parent pauvre). Nous avons choisi de comparer les deux appareils les plus spectaculaires du moment : le Google Pixel 9 Pro Fold et le Samsung Galaxy Z Fold 6. Ressemblant à des smartphones de grande taille lorsqu'ils sont repliés, ils se déploient pour offrir les écrans les plus généreux du marché. Ceci sans sacrifier le volet photo ni la puissance. En toute logique, leurs tarifs feront fuir les petits budgets. Sorti au début de l'été, le Samsung a immédiatement fait figure de nouvelle référence, mais l'arrivée du Google pourrait remettre en cause cette suprématie.

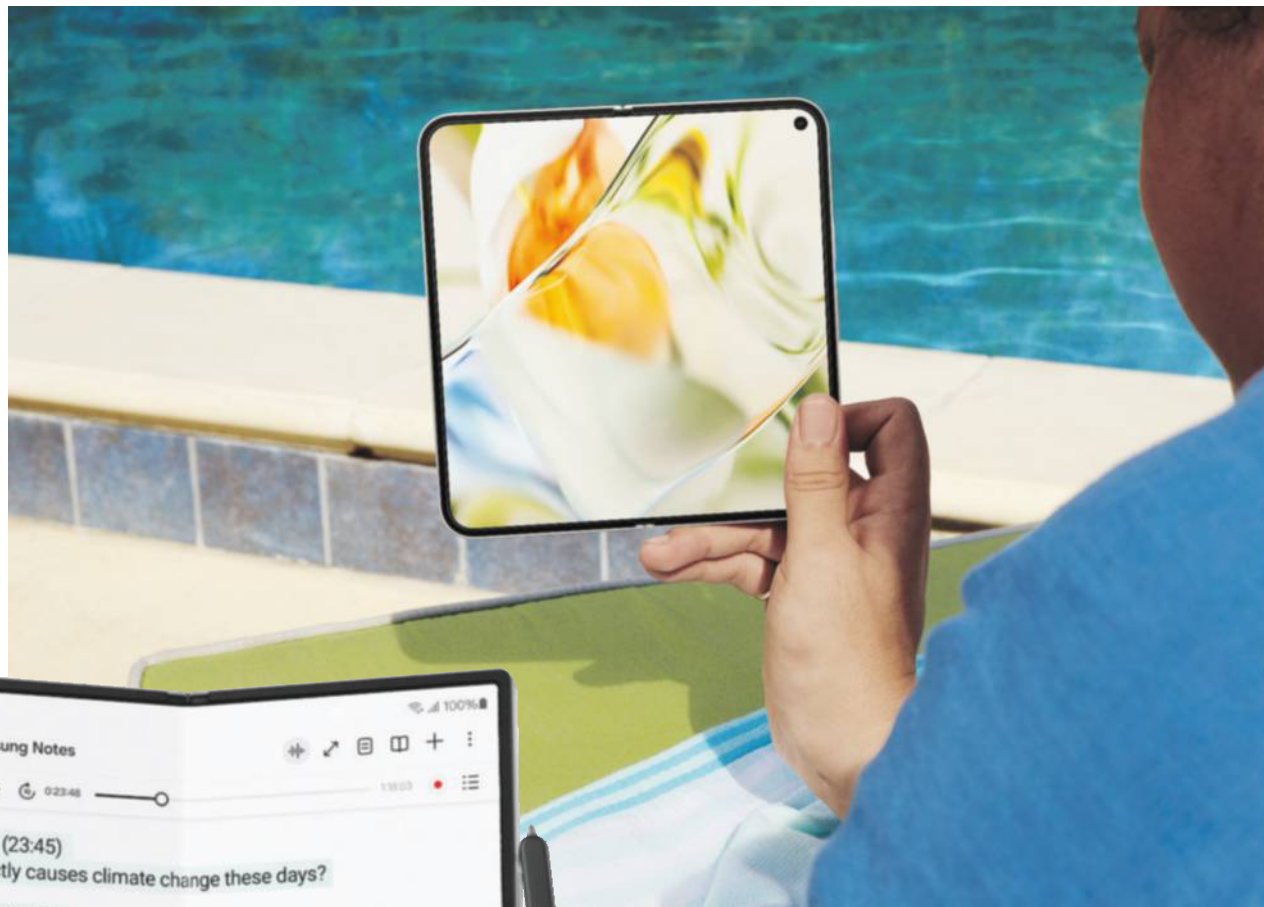
### Spécificités haut de gamme

Après un premier modèle décevant, Google a revu à la hausse les spécifications de son Pixel 9 Pro Fold. Son appellation Pixel 9 ne cache pas, d'ailleurs, sa parenté directe avec le smartphone phare de l'américain. Il allie une puissance redoutable, un écran interne 8 pouces 120 Hz de 2152 x 2076 pixels, externe 6,3 pouces de 2424 x 1080 pixels, un triple module photo intégrant un capteur principal de 48 mégapixels, une optique grand-angle (f/1,7), un téléobjectif 5x de 10,8 M mégapixels (f/3,1) et un ultra-grand-angle de 10,5 mégapixels (f/2,2). Sans oublier une double caméra selfie de 10 mégapixels (interne et externe). Le tout est contenu dans un élégant boîtier d'aluminium et de verre (incluant une

# Google vs Samsung : le match des mobiles pliants

Pascal Grandmaison

Savant mélange de smartphone et de tablette, ils allient surface d'affichage XXL et compacité. Nous avons comparé les ténors du marché.



protection Gorilla Glass Victus 2) aux coins arrondis. Cette rondeur tempère l'aspect massif de l'ensemble et présente une apparence plus élégante et légère. Rappelons qu'il mesure tout de même 15,5 x 15 x 5,1 cm (15,5 x 7,7 x 10,5 cm fermé) pour un poids de 257 g. Sans oublier l'imposant bloc photo qui déborde de quelques millimètres en épaisseur.

De son côté, le Samsung Fold 6 s'appuie sur l'expérience de la marque coréenne qui a lancé son premier Fold en 2019. Très ressemblant au produit Google, il bénéficie d'un écran interne de 7,6 pouces (2160 x 1856 pixels), externe de 6,3 pouces, d'un processeur premium Snapdragon 8 Gen 3, d'un triple module photo comprenant un capteur principal de 50 mégapixels, une optique grand-angle (f/1,8), un téléobjectif 3x de 10 M

mégapixels (f/2,4) et un ultra-grand-angle de 12 mégapixels (f/2,2). Une double caméra selfie de 4 et 10 mégapixels (interne et externe) vient compléter le tableau. Tout en alu brossé, le boîtier reste gracieux, malgré des coins saillants. On notera la maîtrise de la charnière qui se referme parfaitement lorsqu'on le déplie afin de minimiser l'entrée de poussières (comme chez son rival). Légèrement plus léger et fin que l'appareil Google, il mesure 15,3 x 1 x 5,6 cm ouvert et 15,5 x 6,8 x 12,1 cm fermé, pour un poids de 239 g. Ajoutons que l'écran peut être avantageusement exploité via un stylet. Samsung n'a malheureusement pas daigné l'inclure. Il faudra l'acheter en supplément.

### Match presque nul

Dès le début de nos essais, la ressemblance entre les appareils nous a sauté aux yeux : même forme, même finition, systèmes identiques, performances similaires... Et ce même effet waouh lorsqu'on le déplie sous les yeux de ses amis. Il faut reconnaître que l'écran intérieur, s'il n'est pas le plus performant du monde, offre un confort tout à fait remarquable pour visionner des films, des photos ou

pour exécuter de petites sessions de travail (on peut le partager entre plusieurs applications). En y regardant de près, on décèle cependant quelques faiblesses de part et d'autre. Tout d'abord, la dalle intérieure apparaît particulièrement sujette aux reflets chez les deux rivaux, ce qui pourra poser des problèmes dans certains environnements lumineux. De même, le rendu audio s'avère correct mais pauvre en basse fréquence, comme on pouvait s'y attendre avec un boîtier si fin. Préférez l'usage de casques ou d'oreillettes sans fil. Sur la partie photo, les deux clients s'en sortent particulièrement bien, même si l'on note des fragilités en basse lumière. Le Samsung a tendance à bruyier l'image exagérément, quand le Google effectue un lissage prononcé, plus naturel mais moins précis. C'est une question de goût. Même verdict en vidéo, mais le Samsung s'en sort mieux grâce à des mouvements de caméra parfaitement stabilisés là où son adversaire offre des images légèrement saccadées, moins agréables à visionner. Question autonomie, Le Google peine à atteindre 15 heures en moyenne, quand le Samsung dépasse les 18 heures L'écran plus grand du premier explique ce résultat, mais seulement en partie. Enfin, nous avons comparé les fonctionnalités d'intelligence artificielle, qui restent l'un des apports le plus marquants de ces nouveaux modèles. Nous avons donc tenté d'utiliser l'IA pour effacer des éléments (individus, objets, mobilier...), isolés ou non, de photos de la vie courante. Le système Gemini de Google a fait des miracles en produisant des résultats de grande qualité, reproduisant avec réalisme les éléments supposés de l'arrière-plan. A contrario, le système Galaxy AI de Samsung a eu beaucoup de mal à supprimer proprement les individus et objets intégrés à des scènes complexes, engendrant de multiples artefacts. Ce n'est là évidemment qu'une infime partie du potentiel de l'IA, et les développements immenses attendus pendant les prochains mois rebattront inévitablement les cartes.

Après plusieurs jours de prise en main, le Google Pixel 9 Pro Fold et le Samsung Galaxy Z Fold 6 demeurent difficiles à départager. Certains préféreront le grand écran et les fonctions IA du premier, quand d'autres parieront sur l'autonomie et la stabilisation vidéo du second. Disponible à 1899 euros avec 256 Go de mémoire, le Google apparaît légèrement moins cher que le Samsung (2001 euros en 256 Go). Dans tous les cas, le ticket d'entrée reste très élevé. Cornélien, le choix pourrait se compliquer encore suite à l'annonce du chinois Huawei de la sortie du premier modèle de smartphone capable de se plier en trois (disponible le 20 septembre). Comme à l'accoutumée, les constructeurs n'en finissent pas de se plier en quatre pour se démarquer dans le marché hautement lucratif des smartphones premium. Quant aux clients, ils peuvent choisir de craquer immédiatement pour l'un des modèles que nous avons présentés, ou d'attendre le prochain. ■

**Le Pixel 9 Pro Fold (en haut) et le Samsung Galaxy Z Fold 6 se déploient pour offrir les écrans les plus généreux du marché sans sacrifier le volet photo ni la puissance.**

GOOGLE, SAMSUNG

## L'imprimante qui joue avec la réalité

Capable d'intégrer des éléments fantaisistes au décor, l'Instax Mini Link 3 n'a pas d'égal pour égayer une soirée ou un goûter d'anniversaire.

Dès que l'on pointe la caméra du smartphone dans un endroit de la maison, l'application analyse l'environnement et dessine le sol ou les murs proches afin de représenter le volume de la pièce. En cas d'erreur, une simple pression du doigt sur l'écran permet de repositionner les limites. Dans cet espace 3D, il est alors possible de positionner des éléments pour égayer la scène. Il peut s'agir de fonds, de fleurs, de cœurs, d'inscriptions colorées ou encore d'une pluie de confettis. Mobiles, ces derniers peuvent être enregistrés au sein de vidéo que l'on pourra alors partager. Mais la fonction principale reste l'impression de photos, figées par nature. Une pression sur le déclencheur et la pose est immortalisée. Il est temps de l'imprimer.

Nous avons testé l'imprimante photo de poche Instax Mini Link 3 (130 €) et son application mobile dédiée Instax

Mini Link. Compacte et fonctionnant sur batterie avec une autonomie de 100 poses, elle est conçue pour coucher sur papier photo les clichés pris avec un smartphone ou une tablette. Elle reproduit la partie impression des populaires appareils photo instantanés commercialisés par Fuji (Instax) ou son concurrent Polaroid.

### Cabine photo virtuelle

À l'usage, c'est hyper ludique. Préférentiellement avec des amis, on tente toutes les poses pour amuser la galerie, que l'on imprime sur le vif, sur des films Instax Mini au format 86 x 54 mm. Avant de les partager avec son entourage immédiat ou de les afficher sur le frigo. Ces tirages se distinguent par des couleurs saturées et des contours pas toujours très précis. À l'ère des smartphones hyperpointus en photo, cet anachronisme pourrait rebuter nombre d'entre nous mais il en découle un



**L'imprimante photo de poche Instax Mini Link 3 et son application mobile dédiée Instax Mini Link.**

CACTUS IMAGES LIMITED

charme désuet inimitable. Pour les adeptes, c'est la solution la plus qualitative du marché actuellement. Captées avec un smartphone de qualité, les photos imprimées se révèlent de bien meilleure facture qu'en utilisant les appareils photos instantanés.

Cette nouvelle mouture introduit des fonctionnalités de réalité virtuelle mais aussi une cabine photo virtuelle permettant de prendre 6 photos puis de les juxtaposer sur un même tirage (par groupes de 2 à 6 poses). Elle conserve également la possibilité d'habiller les clichés avec des cadres, de mélanger plusieurs poses de sa pellicule numérique ou encore d'effectuer d'amusants tests de compatibilité entre les personnes. Que du plaisir ! Seul bémol, l'éternel prix exorbitant des impressions. Comptez 10,99 € pour le pack Fujifilm Instax mini pack 1 x 10 poses. C'est réellement cher mais tellement addictif. ■

P. G.





THOMAS MUKOYA/REUTERS - ENG CHIN ANREUTERS

« **T**oute cette opération a été une grande aventure, avec des hauts et des bas dix fois par jour. J'ai l'impression d'avoir vécu des mois

avec un monstre à mes côtés, ce monstre énorme de la CER3, son nom de code, à organiser place de la Concorde », confie Alexander Ekman, directeur artistique et chorégraphe de la cérémonie d'ouverture des Paralympiques, le 28 août dernier. Pourtant, le Suédois de 40 ans, formé au Royal ballet de Suède avant de danser au Nederlands Dans Theater puis au Ballet Cullberg et de se lancer dans des chorégraphies ébouriffantes, n'avait pas encore pu en parler. « C'est une performance aussi d'être dans les médias », dit-il, évoquant le traumatisme de sa première conférence de presse à 18 ans, où le trac l'avait laissé sans voix devant l'aréopage de journalistes.

« Avant la cérémonie, j'avais d'autres choses à penser, et après, j'ai mis du temps à m'en remettre. » Si bien que son nom a été englouti derrière celui des protagonistes des autres cérémonies. Même sur le site de France Télévisions qui met la cérémonie en replay, aucune mention de son nom dans la notice de présentation. Il était temps de rendre à Ekman ce qui lui revient : soit la direction artistique et la chorégraphie des quatre heures d'ouverture des Paralympiques, place de la Concorde, pour 160 danseurs, un show vu sur France Télévisions par 10,2 millions de téléspectateurs.

La commande lui est arrivée deux ans avant les Jeux par Thomas Jolly, directeur artistique des Jeux, et Thierry Reboul, directeur exécutif des Jeux. Et Ekman y a consacré un an de sa vie. Ils avaient vu Play, au Palais Garnier et bien capté le potentiel d'invention du chorégraphe. Les quatre cérémonies pouvaient bien être placées sous la direction de Thomas Jolly, « il s'avérerait de plus en plus clair qu'en avoir déjà trois à créer serait énorme. J'ai travaillé avec l'équipe créative des Jeux et ma dramaturge, Carina Nildalen, ma complice depuis dix ans », dit Ekman. Quoi faire ? Que dire à la communauté des handicapés ? Ekman a pris le temps de la réflexion.

« C'est délicat. À Tokyo, on en avait fait des super-héros, ce qui leur avait déplié. J'ai beaucoup parlé avec des gens de cette communauté, et me suis souvenu de mon comportement envers une jeune femme invitée à l'anniversaire de ma sœur. Soit j'en faisais trop et me précipitais pour l'aider même à faire des choses dont je la voyais capable, soit je détournais le regard. D'autres handicapés m'ont raconté la pitié gênante ou la chosification dont ils sont l'objet : il leur arrive que des passants leur pincient la joue comme à des enfants pour les féliciter ou les encourager, dit Ekman. En parlant, j'ai compris qu'ils avaient juste envie d'être pris pour des gens normaux. On n'est pas éduqué à cela. » À mesure qu'il s'interroge, Ekman mesure le travail d'inclusion qui reste à accomplir. En ne se posant que cet objectif comme mission de la cérémonie. « Ça me touchait profondément d'avoir quelque chose d'aussi important à porter. J'avais la place de la Concorde, endroit emblématique de la Révolution, pour mener celle-ci. »

Comment la traduire ? Avec quelles images ? Quelles danses ? Ekman considère les lieux, et l'obélisque, planté comme une aiguille sur la scène de 4500 m<sup>2</sup>. « Si forte que tout allait se définir comme se situant à sa gauche ou à sa droite. Pour dépasser ça, m'est venue très tôt l'idée de cerner l'espace en hauteur avec quatre bras de lumière plantés comme dans les stades ou les scènes de

## Alexander Ekman : « Ouvrir les Paralympiques était une énorme prise de risque »

Ariane Bavelier

À 40 ans, le Suédois en rêvait. En exclusivité, le chorégraphe du lancement des Paralympiques raconte pour la première fois comment il a créé, place de la Concorde, un spectacle qui fera date.



CARL THORBERG

rock. Des pendants modernes à l'obélisque, relation de l'ancien et du contemporain caractéristique de Paris », déclare Ekman. Pour la scène, il choisit du blanc, écran de projections et toile à peindre. Autour, un anneau de stade : « J'avais pensé à un roller coaster sur lequel lancer les chaises roulantes mais c'était trop dangereux. »

Le scénario se précise. Il s'agit d'orchestrer la relation entre la communauté des handicapés et celle des valides. Quatre phases, de la discorde à la

**« J'ai l'impression d'avoir vécu des mois avec un monstre à mes côtés, ce monstre énorme de la CER3, son nom de code, à organiser place de la Concorde »**

**Alexander Ekman**  
Chorégraphe

concorde. Ekman, qui a rempli de balles vertes la fosse d'orchestre du Palais Garnier pour Play, repris à Noël, et chorégraphié un Lac des cygnes sur l'eau, vu au Théâtre des Champs-Élysées, a le génie des idées folles. À mesure qu'il noircit ses carnets et barbouille les planches d'un story-board, il travaille avec Victor Le Masne, directeur musical des Jeux : « Les pianos sur scène, c'était un fil rouge des différentes cérémonies. Je lui ai demandé une musique avec beaucoup de rythme. On a eu ensemble un vrai déclin créatif. C'était génial. »

Génial aussi la possibilité offerte par le Cojo d'ouvrir toutes les portes. « Avant le Boléro, au moment où les danseurs allument les torches, je voulais

**Alexander Ekman (ci-dessus), directeur artistique et chorégraphe de la cérémonie d'ouverture des Paralympiques de Paris. Un tableau de la cérémonie (en haut, à gauche) et Christine and the Queens (à droite).**

Ritournelle. J'ai demandé si c'était possible. Aussitôt Sébastien Tellier acceptait de venir jouer. Lucky Love me semblait indispensable. Nous avons parlé ensemble de recomposer les paroles de Masculinity en My Ability. Il a accepté. Je voulais des artistes avec un univers singulier, un entre-deux entre tradition et commercial, car c'est à cet endroit aussi que je travaille. Le flow qui naissait de notre rencontre créative était très fort : il faisait naître une profusion d'idées dont la moitié semblait surgir toutes seules. J'ai dû en utiliser 10 %.

Des entretiens avec des handicapés qu'Ekman a longuement menés pour mieux définir son message, lui vient l'idée d'aveux en noir et blanc, des aveux purs et simples de personnes se racontant sans pathos ou sentimentalisme. Reste à intercaler les chorégraphies, ponctuant ce passage de la discorde à la concorde. Le travail en studio débute en février avec 16 danseurs, les 150 ne les rejoindront que fin juin pour deux semaines, puis deux autres semaines fin juillet. Auxquels s'ajoutent les trois jours de répétitions à la Concorde, si courts pour un homme de spectacle habitué à figoler les derniers détails une dizaine de jours sur la scène d'un théâtre. « J'ai compris que je pouvais demander aux handicapés exactement la même chose qu'à n'importe quel danseur : "Que peux-tu faire ?" "À quoi es-

tu bon ?" Les danseurs proposent, moi aussi, les meilleures idées gagnent. » Les trois sessions d'élaboration à 16 s'opèrent par session de quinze jours répartis sur quatre mois, souvent dans les studios du Stade de France. Dans l'intervalle, place à la réflexion. Ekman observe le monstre à ses côtés qui dévore ses jours et ses nuits.

Le tableau Discorde s'écrit : 140 performers cachés derrière des lunettes noires défilent en mode automatique, fermés aux autres et au monde, « des gens sérieux » comme se définit le businessman du Petit Prince. Autour une vingtaine d'autres, « les créatifs », comme Ekman les appelle, handicapés ou pas, qui ne sont pas coulés dans ce bronze-là. « À mesure, ils contaminent les autres qui finissent par retirer leurs lunettes pour les dévisager. Dans le studio, chaque fois qu'on répétait ce passage, c'était si fort qu'on avait le frisson. »

Suit Sportographie, autre tableau ouvert par un peloton de danseurs en blanc pris dans les herbes, les dessins, les étoiles : « Les deux groupes s'allient pour créer une équipe et créer un spectacle inspiré par l'énergie du sport qui est sans doute le plus grand spectacle qui soit. Le sport captivé et j'ai voulu créer une pièce de danse à l'échelle de cette fascination », dit-il. Avec les béquilles, il explore mille possibilités : les percussions, le saut, la grandeur... Jusqu'à cette image inoubliable de rameurs, pris par des fleuves impossibles, au pied des fontaines de la Concorde. Même challenge avec les fauteuils roulants. Les projections de coureurs saisies par Eadweard Muybridge dans ses études fondamentales sur la décomposition du mouvement grimpent à l'obélisque. S'y intercalent des vidéos prises sur le même modèle avec des handicapés.

Sur sa chaise roulante, Michaël Jeremiasz, champion paralympique de tennis, reçoit la flamme de Florent Manaudou tandis que montent, pour la séquence intitulée « Concorde », les premières notes du Boléro de Ravel : « C'est une musique qui dit la France. J'ai très vite eu envie d'inclure dans la cérémonie cette danse aux flambeaux allumés à la flamme olympique pour une séquence hors du temps », dit Ekman. La réalisation ne va pas de soi : « 150 danseurs avec des torches, comment éviter les brûlures et les incendies ? Avec quelles lunettes et quels gants les protéger ? Comment répartir les danseurs pour qu'ils ne soient pas trop proches ? Mais y a-t-il plus beau symbole que de rester attentif à son propre feu sans se brûler les uns les autres ? Il fallait aussi chercher la bonne torche. Au gaz, pas possible pour des raisons écologiques, on a finalement trouvé des torches de cire non polluantes. Aux premières répétitions, dans le soleil couchant, il faisait 35 degrés et je me suis maudit d'avoir eu cette idée : cela ne donnait rien d'autre que des danseurs écrasés de chaleur », se souvient Ekman. La magie de la nuit du 28 août a changé la donne.

**« J'ai compris que je pouvais demander aux handicapés exactement la même chose qu'à n'importe quel danseur : "Que peux-tu faire ?" "À quoi es-tu bon ?" Les danseurs proposent, moi aussi, les meilleures idées gagnent »**

**Alexander Ekman**

Restaient les cinq minutes finales d'une célébration de la créativité : « On a demandé à Sue Austin, artiste qui peint avec les roues de son fauteuil, le droit de reprendre ce procédé. Nous voulions qu'elle soit là pour ouvrir la danse, elle n'a pas pu venir. Mais c'est elle qui, dans les vidéos, jette son fauteuil dans l'océan. » De Discorde, quatorze minutes, à My Ability, cinq minutes, Sportographie, dix-huit minutes, Boléro, douze minutes et Célébration, cinq minutes, près d'une heure de danse : un record pour une cérémonie mondiale. Il se murmure que William Forsythe, nec plus ultra des chorégraphes, l'a trouvée géniale.

« Avec Thomas Jolly et Thierry Reboul, nous étions en dialogue. Il s'agissait de faire la meilleure cérémonie possible. C'est une tâche énorme et une énorme prise de risque. Il y a tant de détails à penser et à régler pour un one-shot », affirme Ekman, heureux que l'affaire soit derrière lui. Sa plus belle récompense ? Avoir reçu maints retours de handicapés soulagés d'avoir montré une image plus juste de leur communauté. « En outre, je rêvais de pouvoir chorégraphier une cérémonie olympique, je l'ai fait, j'ai représenté la France. C'est fait. Maintenant je suis super excité du travail à venir, clame-t-il. Avant d'annoncer : Je vais continuer à surveiller la reprise de mes pièces un peu partout dans le monde, et prochainement au Palais Garnier pour Play. Mais j'arrête la chorégraphie. J'ai envie de monter un show à Las Vegas ou en Inde, ou d'aller vers le théâtre. Le rôle du chorégraphe est énorme ; il faut assurer le management et sans cesse être à l'écoute. À l'ère d'Instagram, où chaque danseur est devenu une star, la relation du chorégraphe à ses danseurs a besoin d'être clarifiée. » Le monstre de la CER3 aurait-il au final dévoré le chorégraphe ? ■



**Olivier Delcroix**  
Envoyé spécial à Angoulême

**Bilan et perspectives de l'établissement dédié au neuvième art avec son directeur, Vincent Eches, deux ans après son arrivée.**

**C**hampagne! Cette année, cela fait quinze ans tout rond que la bande dessinée possède son propre musée, à Angoulême. Un anniversaire qu'il convient de fêter dans une coupette pleine de bulles. Située sur la rive droite de la Charente, dans d'anciens chais du XIX<sup>e</sup> siècle, la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image a eu tout le temps de prendre ses aises.

Après le départ de son ancien directeur, Pierre Lungheretti, parti en décembre 2022, c'est désormais Vincent Eches, un ancien de la Ferme du Buisson, qui est chargé d'orchestrer l'avenir de ce grand navire amiral du neuvième art qui s'étire sur 1400 mètres carrés.

De prime abord, on aurait pu supposer que la bande dessinée ait abandonné son esprit canaille et joyeusement subversif en se trouvant ainsi muséifiée. Pas du tout. En traversant les passerelles qui mènent vers la Cité de la bande dessinée d'Angoulême, on découvre d'emblée de grandes cimaises flottantes exposant des toiles géantes du peintre islandais Erro représentant des super-héros. Puis on croise la longue silhouette de Corto Maltese statufiée par deux sculpteurs, Livio Benedetti et son fils Luc, amis proches d'Hugo Pratt. Le pont débouche sur une vaste esplanade où nous attend Vincent Eches, le nouveau directeur de la Cité.

Souriant, affable et posé, Eches a entrepris de faire évoluer l'établissement tout en redéfinissant ses missions en profondeur. « Avec la Cité, explique-t-il tandis que l'on déambule dans une nouvelle exposition consacrée aux « Trésors des collections », Angoulême dispose d'un équipement muséal avec une démarche de conservation, de valorisation et de diffusion de notre magnifique collection de planches originales, la seconde au monde. » Dès qu'on demande quelle est la première, il sourit : « C'est celle du Billy Ireland Cartoon Library & Museum de Columbus, répond-il. Comme ils possèdent toutes les planches de Bill Watterson, l'auteur de Calvin et



## La Cité de la BD d'Angoulême, 15 ans et pleine d'allant

« J'ai pu constater que le parcours permanent consacré à l'histoire de la BD était vieillissant et nécessitait d'être changé », confie Vincent Eches.

Hobbes, cela fait beaucoup. (Rire.) Notre collection à nous, qui approche les 22000 pièces, est plus variée. Depuis quelques années, elle connaît une phase d'expansion incroyable avec l'arrivée de nouveaux dons, comme les corpus de François Bourgeon, d'Edmond Baudoin, d'Annie Goetzinger. Il y a deux ans, nous avons fait l'acquisition de huit planches du regretté André Juillard, décédé cet été. Ce travail effectué autour de Don Quichotte, assez étonnant, était destiné à la presse jeunesse. »

### Une accessibilité immédiate et joyeuse

Deux ans après son arrivée, Eches estime que son bilan est « joyeux et positif ». Il ambitionne de dépoussiérer un peu la Cité. « J'ai pu constater que le parcours permanent consacré à l'histoire de la BD était vieillissant et nécessitait d'être changé, analyse-t-il. Cette histoire est désormais connue, assimilée. Les visiteurs d'aujourd'hui ont évolué. Notre volonté est

de croiser les contenus scientifiques, artistiques, patrimoniaux avec une expérience sensible accrue. Nous travaillons désormais avec un comité d'experts chargé de réfléchir à la meilleure façon de montrer ce qu'est vraiment le médium BD. »

Dans le fond, c'est la vraie question. Si elle a gagné ses lettres de noblesse au fil des décennies, la bande dessinée reste un art parfois négligé et moins reconnu que les autres. « Exactement, confie le directeur de la Cité. La BD est un art qui a du mal à être complètement institutionnel. Elle conserve une dimension de "non sérieux", liée à ses origines. La découverte de ce médium se fait généralement au moment de l'enfance. Le rapport que l'on entretient ensuite avec la BD reste passionné pour tous ceux qui l'aiment et ceux qui la font. C'est pour cela que ce médium populaire ne possède pas de processus d'intimidation, à la différence des autres arts. Cela lui donne une forme d'accessibilité à la fois immédiate et joyeuse. C'est un socle formidable pour travailler. »

Parmi les missions du musée, la Maison des auteurs reste semble-t-il la pierre angulaire d'une belle visibilité artistique à l'étranger. « Nous menons tout un travail autour de l'accompagnement de la création, indique Vincent Eches. La Maison des auteurs accueille chaque année pendant six mois cinquante à soixante auteurs en résidence, qu'ils soient taiwanais, coréens, mexicains, ou qu'ils viennent des pays de l'Est. C'est un outil très intéressant qui permet de faire rayonner notre établissement et la bande dessinée au-delà de la France. »

Tout cela va bien sûr de pair avec les quinze écoles d'art angoumoises organisées autour du Pôle Image Magelis, ensemble cohérent formant un terreau artistique et graphique sans pareil au cœur de la Charente. « La singularité de ce lieu, résume-t-il, c'est qu'il est unique et qu'il rayonne de manière nationale et internationale. Ici, on se rend compte que la bande dessinée est un art qui n'a pas fini de se dé-

velopper. Ce secteur artistique reste d'une grande créativité. »

En octobre prochain, Vincent Eches va effectuer un voyage en Inde en vue de l'organisation d'une future exposition consacrée aux 80 ans de la bande dessinée indienne. L'événement serait programmé en 2027. Le musée vient également de faire l'acquisition d'une mini-géode pour huit personnes. « Nous attendons que la rénovation de la Cité de la BD soit achevée pour installer définitivement cet équipement, précise l'intéressé. Le numérique, quand il est bien utilisé, n'est pas du tout qu'un gadget. » L'exposition Marvel installée cet été et qui va courir jusqu'au mois de mai 2025 fait partie des effets annonciateurs du changement. « C'est une exposition blockbuster, conclut Eches. Elle a déjà été visitée en juillet août par plus de 2300 personnes. Mais du côté de la fréquentation du musée, c'est l'année 2023 qui reste l'année record, avec 240 000 visiteurs. Ça, c'est plutôt chouette! » ■

## Anne Teresa de Keersmaeker décape en maître « Les Quatre Saisons »

**Ariane Bavelier**

**La création de la chorégraphe belge sur la musique de Vivaldi déconcerte avant d'émerveiller.**

**U**n néon clignote dans le silence, puis tout un mur. À quelle fréquence? Voilà posée la question du rythme. Anne Teresa de Keersmaeker s'attache aux *Quatre Saisons* de Vivaldi, et on se doute qu'elle ne va pas les chorégraphier comme elle s'est emparée de Reich, Schönberg ou Biber. Le défi est de faire entendre cette partition vraiment pour ce qu'elle est. L'initulé de la pièce, reprenant le nom donné par Vivaldi aux douze concertos ouverts par *Les Quatre Saisons*, souligne la dimension du projet : *Il cimento dell'armonia e dell'invenzione*. La tâche est d'ampleur : la chorégraphe s'adjoit la complicité de Radouan Mriziga, chorégraphe bruxellois originaire de Marrakech et passé par Paris, l'école de chorégraphie d'Anne Teresa de Keersmaeker. « J'ai été très heureux de cette invitation d'Anne Teresa parce que cette musique permet de travailler sur la question de la mémoire collective », dit-il. La chorégraphe, qui a découvert pour cette création les sonnets écrits par Vivaldi, met de

son côté l'accent sur les relations de l'homme à la nature.

La pièce débute en silence et dans un clair-obscur doré qui baigne scène et spectateurs. Lumière d'automne pour un seul danseur qui déroule des marches sur la scène où luisent les constellations d'Anne Teresa de Keersmaeker, ensemble de cercles, de courbes, de diagonales, comme autant de tracés possibles de la danse. Le silence est à peine troublé par les sons des pieds, du souffle. L'homme ouvre les bras, les doigts, lance la jambe, tourne la tête, vire. On voit bien qu'il danse, mais quoi, au juste? La musique reste coupée. On essaie de retrouver dans nos têtes les mesures des *Quatre Saisons*. On croise les doigts secrètement pour que les chorégraphes ne nous imposent pas une soirée Vivaldi en silence, sous quelque prétexte avant-gardiste.

### Voltes et vibrations

Les minutes passent. On s'affûte, ou on se décourage. Ce serait presque rassurant de pouvoir entendre la musique d'attente de France Travail lors-



**Il cimento dell'armonia e dell'invenzione magnifie le jeu entre la danse et la musique, qui s'enrichissent l'une de l'autre dans un mouvement de spirale irrésistible.** ANNE VAN AERSCHOT

que, d'un coup, la sono balance quelques mesures de « L'Automne ». Magistrales, décapées par l'archet de la chef d'orchestre et violoniste Amandine Beyer, des mesures qui prennent tout l'espace, voltes et vibrations. La danse se poursuit adossée à elles sans rupture, comme si le danseur ne faisait finalement que donner à entendre ce qui menait ses pas. Le silence se fait à nouveau, les danseurs sont maintenant quatre sur scène, deux par deux, hip-hop, poses sur la tête, lancer d'un poids invisible, et à nouveau la tentative pour le spectateur d'imaginer la musique sous les pas, et, faute d'y réussir, d'observer sans l'entendre ce qu'il y a de tellement dansant dans la

musique de Vivaldi. Les danseurs vont par deux, s'esquise le galop d'un cheval, les bras prennent les poses de profil des personnages sur les vases antiques. Le vocabulaire se dessine tel qu'il sera jusqu'au bout de cette pièce d'une heure trente. Il puise dans la nature sans même passer par le détour de la stylisation : semailles, vols d'oiseaux, arbres aux jambes noueuses, glissades de patineurs, titubements d'après-banquet, siestes, labours, et même des ronflements et des aboiements...

L'exercice semblerait intéressant mais austère si on en restait là. Cependant, la pièce bascule : à la faveur du « Printemps », les danseurs s'élancent de toutes leurs forces dans un pas

de quatre et leur danse, par sa seule musique sur le sol, fait entendre Vivaldi. Dès lors, les chorégraphes remettent le son. Des silences l'interrompent de temps en temps, juste pour pointer le désordre du climat, des tranches d'hiver en plein été, mai au balcon, Noël au tison et Pâques à la Toussaint. Juste aussi pour relancer ce jeu entre la danse et la musique, qui s'enrichissent l'une de l'autre, sans surenchère inutile mais dans un mouvement de spirale irrésistible qui porte le spectateur au sommet de la liesse et de l'émerveillement. ■

**Festival d'automne, au Théâtre de la Ville-Sarah Bernhardt, à Paris, jusqu'au 22 septembre, puis en tournée en France et en Belgique.**



# Jean-Louis Aubert : « La musique est le plus léger des arts »

Olivier Nuc

L'ancien chanteur de Téléphone sort son dixième album solo, créé avec un jeune musicien. L'esprit de sérieux ? Très peu pour lui.

Son nouvel album sonne presque comme s'il était son premier tant il a la fraîcheur des œuvres de débutants. « J'ai horreur de me répéter, lance Jean-Louis Aubert. Je ne veux pas être de ceux qui le font, je ne suis pas nostalgique du tout. » Attablé dans une brasserie parisienne où il a ses habitudes, le chanteur respire la sérénité, alors que Pafini, son dixième album solo, sort vendredi 20 septembre. Une franche réussite. pour un disque audacieux, car réalisé avec un jeune musicien, avec des sonorités modernes. « J'expérimente comme un môme, reconnaît le chanteur. Mais l'idée, c'est de rester moi-même. Je suis en lien avec le passé tout en essayant de renaître. »

**« Certaines chansons frappent à la porte pendant vingt-cinq ans avant qu'on les laisse entrer. C'est incroyable. C'est pour ça que l'album s'intitule "Pafini" »**

Jean-Louis Aubert

Malgré une carrière spectaculaire, entamée avec le groupe Téléphone au milieu des années 1970, et un succès jamais démenti depuis, Jean-Louis Aubert n'a jamais été un homme de recettes. « Ce qui a été fait, ce n'est pas la peine de le refaire. L'homme de 69 ans commence chaque disque comme une nouvelle aventure. « Un album, c'est à la fois un désir d'écriture et une envie de son et de voyage. Comme s'il y avait deux chemins parallèles et qu'il fallait trouver le pont entre les deux. » Féru de technologie, Aubert peut s'enthousiasmer pour un nouvel outil. Tel ce logiciel utilisé par les rappeurs avec lequel il a expérimenté pour finalement ne pas l'utiliser. « Je suis très spontané, reconnaît-il. Dans les banques de son, je suis capable de m'arrêter au troisième que j'écoute et de développer une idée dessus. »

Pour autant, le musicien ne fait pas table rase du passé. « Pour un morceau, j'avais une maquette vieille de 20 ans que j'adorais, mais elle était sur cassette. Grâce à l'intelligence artificielle, j'ai pu la réutiliser et séparer les instruments, puis travailler dessus », précise-t-il. « Certaines chansons frappent à la porte pendant vingt-cinq ans avant qu'on les laisse entrer. C'est incroyable. C'est pour ça que l'album s'intitule Pafini. » Jean-Louis Aubert a non seulement une foi inébranlable dans l'avenir, mais aussi dans la permanence de la création. L'homme n'est pas de ceux qui pensent « c'était mieux avant », bien au contraire. « La technologie a fait beaucoup plus pour nous que n'importe quel homme politique, explique cet incurable optimiste qui continue néanmoins de croire aux vertus du rock. « Aucun guitariste de studio n'est capable d'égaler la décontraction dans le poignet de Keith Richards. Je ne vois pas pourquoi quelqu'un qui pratique son instrument pendant cinquante ans serait moins performant qu'une machine. »

L'acteur clé de Pafini se prénomme Elliot. Il a 25 ans. « Je cherchais quelqu'un pour m'aider dans cette jungle. Il est arrivé avec son expérience du conservatoire - il y a appris l'accordéon - et sa connaissance des machines. » Surtout, Aubert a accepté de se faire bousculer par ce gamin à l'expérience réduite mais au dynamisme contagieux. « Il peut se perdre dans des choses qu'il ne connaît pas encore, mais je préfère ça à une personnalité incrotable qu'on a du mal à bouger. » À

l'instar de David Gilmour ayant fait appel à un quadragénaire pas spécialement fan de sa musique, Jean-Louis Aubert ne demande pas à être traité comme une institution. « J'ai un côté très enfantin », avoue-t-il. Ce qui lui évite de se prendre au sérieux ou de se considérer comme la référence qu'il est pourtant devenu au fil des années. « Ce disque réunit trois générations : la mienne, celle du réalisateur Renaud Letang, qui a une cinquantaine, et celle d'Elliott, qui a moins de 30 ans. »

Jean-Louis Aubert se nourrit de musique actuelle. « Je n'écoute pas toute la journée, mais je suis curieux. Et comme je suis incapable d'écouter la musique en fond sonore, je me mets tout de suite à l'analyser. Il y a une dimension ludique là-dedans. Il faut que je m'amuse et aussi que ça m'étonne. » Les textures électro de l'album s'intègrent à merveille aux nouvelles compositions du musicien, qui semble avoir pris un grand plaisir à enregistrer cet album d'un genre nouveau pour lui. Un disque léger, ensoleillé et ramassé qui emmène son auteur ailleurs, loin du lourd héritage d'un rock français dont il n'est absolument pas le gardien du temple. La chanson R'N'R est une réponse amusante aux puristes du genre. « Je fais ce que je dis et je dis ce que je fais : du rock'n'roll », chante-t-il avec un solide second degré. Aubert n'est pas près d'entrer au musée ni de rejoindre les tournées nostalgiques. Il a choisi de ne pas penser aux attentes de son public. « Cela me ferait trop réfléchir. » Toujours cette spontanéité qui lui donne une allure d'amateur (au sens noble, celui qui aime) et ne correspond pas à son statut de vieux pro de la scène. « J'aime ce que je ne comprends pas », dit-il avec humilité. « John Lennon cultivait cet art-là. Dans sa chanson Happiness Is a Warm Gun, il y a de l'adulte, de la colère, de l'enfance, du savoir-faire, de l'innocence et des harmonies. Ça me donne des frissons rien que d'en parler. »

**« J'aime les gens. Je les aime beaucoup, beaucoup, beaucoup, même. (...) J'ai décidé, quand j'étais jeune, qu'aucune porte n'était fermée. Je suis une sorte de paranoïaque inversé ! Je me demande toujours si les autres ne sont pas meilleurs qu'ils en ont l'air »**

Jean-Louis Aubert

De son propre aveu, Jean-Louis Aubert ne sait toujours pas comment on écrit une chanson, et ce n'est pas de la fausse modestie. « Parfois, ça tombe du ciel. C'est pour ça que j'ai beaucoup de mal à m'asseoir derrière un bureau pour écrire. Je n'y arrive pas. » Et de citer un autre compagnon de route pour ce nouveau disque : Bob Dylan, qu'il considère comme un maître en termes d'écriture. « Quand il chantait du Sinatra, on a découvert que c'était un érudit de la musique américaine. » Le Never Ending Tour amorcé par le maître en 1988 trouve un écho dans Pafini, le titre du nouvel album de son admirateur français. « C'est le même principe, oui, avoue-t-il. Je déteste le côté bien propre et bien rangé des choses. J'aime passer de la conviction au doute total. »

Pafini étant le premier disque enregistré depuis l'opération à cœur ouvert subie par le chanteur en 2020, on peut être tenté d'y voir une allusion à sa propre finitude. Cette malformation cardiaque de naissance détectée sur le



**« L'idée, c'est de rester moi-même. Je suis en lien avec le passé tout en essayant de renaître », confie Jean-Louis Aubert.**

BARBARA D'ALESSANDRI

toujours si les autres ne sont pas meilleurs qu'ils en ont l'air. » On a rarement vu une vedette aussi proche de son public que Jean-Louis Aubert. Au cours du déjeuner, l'homme accepte très gracieusement de répondre à une accolade, de faire un selfie. On l'a vu demander au chauffeur de son bus de tournée de s'arrêter en route pour lui permettre de signer des autographes à toutes les personnes massées à la sortie d'une salle où il venait de se produire. « Je crois que les artistes sont là pour donner le temps de rêver aux autres. C'est ça que les gens paient en venant nous voir. Et puis la musique est le plus léger des arts, le plus incroyable. »

Lorsqu'il avait contacté Michel Houellebecq afin de mettre en musique un recueil de poèmes, Jean-Louis Aubert lui avait écrit : « Laissez-moi donner des ailes à vos mots. » En vieillissant, le chanteur, qui a longtemps considéré que le choix de la musique tenait chez lui d'un désir de rupture avec sa famille (il est le fils d'un préfet), s'est aperçu que ses parents partageaient ses aspirations artistiques. « Je trouve chez eux la racine de ce que j'ai fait. Avant de mourir, mon père m'a confié : "J'aurais aimé faire ce que tu fais." Ça m'a bouleversé. »

S'il a longtemps considéré la musique comme la seule option possible pour lui, Jean-Louis Aubert estime aujourd'hui, avec son expérience de la vie, qu'il aurait pu faire énormément de métiers différents. « Je vois des possibilités artistiques fortes chez des journalistes, des médecins, des avocats. J'adorerais savoir construire une maison, aussi. Mais c'est parce que je fais ce métier que je suis capable de dire ça. » ■

Pafini (Parlophone/Warner). En tournée à partir du 14 février 2025.

**LE FIGARO** Billetterie

Théâtre Humour Musique

ALEXIS LE ROSSIGNOL  
LES GENS DE LA VIE

ANTOINE COMTE  
CHECK UP

BOUFFES PARISIENS  
La Veuve Rusée  
Goldoni

MICHELLE LEBLANC  
CHAZEL LEEB  
PARLE MOI D'AMOUR

La Famille

MON JOUR DE CHANCE

Tous vos spectacles sur [billetterie.lefigaro.fr](https://billetterie.lefigaro.fr)



# « L'histoire par ses petits et grands destins »

Propos recueillis par **Julia Baudin**

En adaptant « Fortune de France », de Robert Merle, Christopher Thompson relance la saga historique sur le petit écran.

Un biopic consacré à Brigitte Bardot en 2023. Et aujourd'hui la première saison de ce qui pourrait devenir la nouvelle grande saga historique et familiale de France Télévisions. Le scénariste et réalisateur Christopher Thompson explore les genres et les formes au travers de productions à la fois populaires et luxueuses. Ce *Fortune de France*, adaptée de Robert Merle, en est une nouvelle preuve.

LE FIGARO. – Après *Bardot*, voilà que vous vous attaquez à *Fortune de France*. Peut-on parler de grand écart ? CHRISTOPHER THOMPSON. – Pas tant que cela. *Bardot* racontait la France de l'après-guerre au travers de la trajectoire de l'une de ses plus célèbres égéries. *Fortune de France* raconte celle d'un pays en construction au travers de l'antagonisme d'intérêts et de convictions de deux familles. La forme et le genre diffèrent. Le fond, finalement, pas tellement. Je suis très attaché à cet-

te idée d'aborder l'histoire par le biais de ses petits et grands destins. Ou plutôt d'inscrire les vies de mes héros dans une destinée commune, universelle, globale. Ils composent un matériau propice à toutes les formes de récits.

D'où est venue l'idée folle d'adapter le monument littéraire de Robert Merle ? D'une adolescence sauvée de l'ennui par les treize volumes que compte *Fortune de France*. Je n'ai jamais cessé depuis d'imaginer à quel film formidable ils pourraient donner naissance. Si j'osais, je dirais même que je suis devenu réalisateur dans l'espoir de les porter un jour à l'écran. J'ai fini par en acheter les droits. Restait à convaincre mon entourage de la faisabilité du projet. Je suis tombé sur un producteur presque aussi fou que moi, suffisamment audacieux pour me soutenir dans l'aventure.

La dernière saga historique française remonte à 2005 avec *Les Rois maudits* de Josée Dayan. Le genre est depuis tombé en désuétude. Or voilà que vous



Le scénariste et réalisateur Christopher Thompson sur le tournage de *Fortune de France*. CHRISTOPHE MARIOT

vous attellez à la restitution de l'une des époques réputées les plus compliquées à représenter... La saga de Robert Merle a cela de magique que, au-delà du caractère extraordinaire des intrigues qu'elle déroule, elle est aussi extrêmement pédagogique et visuelle. Le Périgord. La Renaissance. Une société morcelée, divisée. Où des femmes et des hommes sont condamnés au bûcher pour hérésie ou sorcellerie. Où la plupart des enfants meurent en bas âge. Où les populations sont décimées par la peste et les troupes par les

loups. Une société, enfin, qui préfigure le massacre de la Saint-Barthélemy et les huit guerres de Religion qui bientôt suivront... Et deux familles ennemies, l'une catholique, l'autre convertie dans le plus grand secret au protestantisme. Un creuset formidable.

Ce qu'elle dit du monde d'alors fait-il écho à celui d'aujourd'hui ? Par certains aspects, comme celui de la folie de l'obscurantisme religieux, forcément oui. Mais je laisse à chacun le loisir de sa propre analyse. Elle se veut surtout romanesque, universelle, familiale, divertissante, épique et peuplée de personnages forts, principaux ou secondaires, féminins notamment. Elle pose les jalons enfin d'une fresque historique

dont la première saison est en forme de tragédie shakespearienne et dont la saison 2, en cours d'écriture, revêtirait des allures de parcours initiatique.

Treize volumes, treize saisons ? Nous l'avons imaginée en quatre saisons. C'est un barnum colossal, mis en œuvre et réalisé en décors naturels, certes avec des moyens supérieurs à la moyenne, mais loin de la démesure des budgets des sagas historiques des plateformes... ■

« **Fortune de France** », 6 épisodes de 52 minutes À 21h 05, sur France 2 Notre avis : ●●●○

## « Brocéliande » : Nolwenn Leroy enquête au pays des fées

Constance Jamet

La fougue de la chanteuse, qui campe une biologiste suspectée de meurtre, donne du relief à cette saga de l'été, hélas, trop à l'ancienne.

Quel autre cadre que la Bretagne pouvait abriter les premiers pas dans une série de Nolwenn Leroy ? Séduite par son expérience dans un unitaire de *Capitaine Marleau*, la chanteuse avait envie de faire ses preuves sur un format plus long qui lui permettrait de creuser son personnage. C'est chose faite avec *Brocéliande*. « Ce projet de TF1 cohabitait de multiples cases : un hommage aux sagas familiales de mon enfance tels *Dolmen* ou *Le Château des Oliviers*, une intrigue en mode *Cluedo* dans une région et une forêt envoûtante chères à mon cœur, une héroïne passionnée et téméraire malgré les désillusions perpétuelles qu'elle essuie de la part de ses proches fort chahottiers, résume l'interprète de *Brésil*,

*Finistère. Tout cela avait du sens par rapport à mon histoire personnelle et c'était un cadre rassurant pour m'élancer. »* Nolwenn Leroy campe Fanny, une biologiste renommée. Lors d'une remise de prix, elle se voit confier un colis qui contient une serpe. La même que celle ensanglantée qu'elle tenait dans ses mains, vingt ans auparavant, lors de la disparition de sa meilleure amie pendant les célébrations de Beltaine en forêt de Brocéliande. Probablement droguée, Fanny n'a gardé que de vagues souvenirs de cette nuit. Mais la police l'avait quand même suspectée. La réapparition de l'objet la convainc de retrouver sa Bretagne natale. Mais à peine a-t-elle remis les pieds dans son fief et renoué avec un voisinage parfois

ouvertement hostile qu'une autre jeune fille disparaît. Là encore, elle est la dernière témoin à l'avoir vue en vie. Déterminée à prouver son innocence, la scientifique va tenter de déverrouiller sa mémoire.

**Surnaturel et folklore** « *Fanny n'est pas une flic, ce qui lui laisse une plus grande latitude dans la manière d'enquêter et sa palette d'émotions* », apprécie Nolwenn Leroy, heureuse aussi de revisiter la dualité de la forêt de Brocéliande, « *berceau des légendes qui ont bercé (sa) jeunesse, à la lumière enchanteresse en journée, qui laisse place, le crépuscule venant, à l'angoisse, au syndrome du Petit Poucet* ». Ayant fait plus jeune du théâtre, Nolwenn Leroy

avait dû délaisser le jeu pour la musique et la discipline rigoureuse des tournées. Pour *Brocéliande*, elle a libéré son emploi du temps et passé plusieurs mois parmi un groupe d'acteurs eux aussi en préparation, sous la supervision d'un coach. « *Il était hors de question d'arriver les mains dans les poches. C'était un processus immersif, nous étions chacun destinés à jouer dans des séries différentes, mais nous nous donnions la réplique, faisons des exercices* », se souvient la jurée de « The Voice Kids », qui y a croisé notamment Julien de Saint Jean, une des révélations du *Comte de Monte-Cristo*, dans le rôle d'Andrea, rescapé d'un infanticide. La fougue et l'aplomb de la chanteuse donnent en tout cas du relief et de la

sincérité à cette saga de l'été à l'ancienne, qui pêche par son format trop aseptisé. Aux rebondissements tapageurs s'ajoutent des personnages secondaires parfois caricaturaux. En mère rebouteuse et ex-camarade envieux, Marie-Anne Chazel et Lorant Deutsch font ce qu'ils peuvent. La série profite un peu de son somptueux environnement naturel pour flirter avec le surnaturel et le folklore celtique. Dommage que la mise en scène n'ait pas osé aller plus loin dans la fantasmagorie. ■

« **Brocéliande** », 6 épisodes de 52 minutes À 21h 10, sur TF1 Notre avis : ●●○○

### MOTS CROISÉS

Par Vincent Labbé

#### PROBLÈME N° 6711

##### HORIZONTALEMENT

1. Source de rayonnement solaire. – 2. Tâche de potache. – 3. Proche de l'iris. Sans effets visibles. – 4. Passage à niveaux. À l'extérieur des Grecs. – 5. Ne mâche pas ses mots. – 6. Lancé sur la piste. A un ton naturel. – 7. Réflexion à voix haute. Dans l'espace européen. – 8. Ne voulut point accoucher. Tête blanche. – 9. Jeune fan. Bat la campagne. – 10. Valaient plusieurs sacs de pommes ou seaux de charbon. – 11. Se confond avec la plie. Petite pièce au nord. – 12. Passer la filasse entre des dents d'acier.

##### VERTICALEMENT

1. Scène à débordements (trois mots). – 2. En base seize. – 3. Posé avec prudence. Calme orphelin pour Verlaine. – 4. Pénètre dans les côtes. Annonce un net rafraîchissement. Mit en caque. – 5. Islandais sur les bords. Clôture de liste. Socle pour le drive. – 6. Restent en zone franche. Personne indéboulonnable. – 7. Jus de raisin. Abonnée des lignes. – 8. Baron de la peinture à Ostende. Estimer qu'il y a trop de vent dans les voiles.

#### SOLUTION DU PROBLÈME N° 6710

##### HORIZONTALEMENT

1. Cairotes. – 2. Omnivore. – 3. Non. Onan. – 4. Drelin. – 5. Ite. Debs. – 6. Tissa. HC. – 7. Is. Olive. – 8. Ossues. – 9. Nèpe. Ost. – 10. Nue. Clos. – 11. Esterel. – 12. Respirer.

##### VERTICALEMENT

1. Conditionner. – 2. Amortisseuse. – 3. Innées. Spets. – 4. Ri. Soue. Ép. – 5. Ovoidale. Cri. – 6. Tonne. Isoler. – 7. eRa. BHV. Sole. – 8. Sénescents.

#### LE FIGARO Jeux

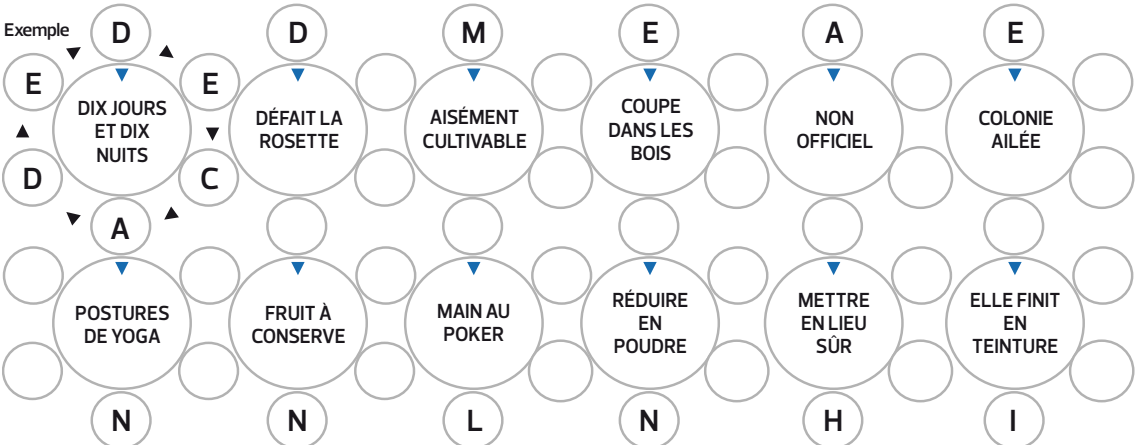
TÉLÉCHARGEZ L'APPLICATION



### RONDE DES MOTS®



Trouvez les mots correspondant aux définitions centrales et inscrivez-les autour de la case qui leur revient. La première lettre de chaque mot est indiquée par le triangle. Chaque mot se lit dans le sens des aiguilles d'une montre.



#### SOLUTION DU NUMÉRO PRÉCÉDENT

SOLUTION DU N° 4848

2	7	8	9	1	4	5	3	6
1	4	3	5	7	6	2	9	8
5	6	9	2	8	3	1	7	4
6	8	4	7	2	5	9	1	3
9	1	7	6	3	8	4	2	5
3	2	5	4	9	1	8	6	7
7	5	2	8	6	9	3	4	1
8	9	1	3	4	7	6	5	2
4	3	6	1	5	2	7	8	9

SOLUTION DU N° 4849

5	1	9	8	3	4	6	7	2
4	7	2	1	6	9	5	8	3
3	6	8	2	7	5	9	4	1
1	9	7	6	5	3	4	2	8
2	8	5	7	4	1	3	6	9
6	3	4	9	2	8	1	5	7
7	2	1	5	9	6	8	3	4
9	5	3	4	8	7	2	1	6
8	4	6	3	1	2	7	9	5

SOLUTION DU N° 4850

5	9	3	8	2	1	6	7	4
6	1	8	3	4	7	5	9	2
2	7	4	9	6	5	8	1	3
4	5	7	6	1	8	3	2	9
9	8	1	5	3	2	7	4	6
3	6	2	4	7	9	1	5	8
8	2	6	1	5	4	9	3	7
7	3	5	2	9	6	4	8	1
1	4	9	7	8	3	2	6	5

LETTRES EN PLUS  
NÉGOCE - SURVÊT - ACERBE - CHAUME.

LETTRES EN MOINS  
Les mots à trouver sont :  
LARGE (Défier, martre, perche, lucide, tirage).  
LARME (Capot, raser, rogne, phase, crise).





Tous les programmes dans TV Magazine et sur l'appli TV Mag



ÉPHÉMÉRIDE Ste-Edith  
Soleil : Lever 07h30 - Coucher 20h00 - Lune croissante

**TF1**  
**21.10**  
**Brocéliande**  
Série. Policier

Fra. 2024. Saison 1. Avec Nolwenn Leroy, Marie-Anne Chazel. 2 épisodes. Inédit. Il y a 20 ans, Fanny Legoff a été tenue pour responsable de la disparition de sa meilleure amie, Laura Perrier, à Brocéliande. Le corps n'a jamais été retrouvé.

**23.10** New York Unité Spéciale. Série. Policière. 4 épisodes.

**CANAL+**  
**21.07**  
**The Fortress**  
Série. Dramatique

Nor. 2023. Saison 1. Avec Selome Emnetu. 2 épisodes. À Bergen, la contamination progresse très vite. Esther est libérée mais se retrouve sous constante surveillance. Charlie survit à un empoisonnement.

**22.41** 76<sup>e</sup> cérémonie des Emmy Awards 2024. Best of.

**france.2**  
**21.05**  
**Fortune de France**  
Série. Historique

Fra. 2024. Saison 1. Avec Nicolas Duvauchelle, Guillaume Gouix. 2 épisodes. Inédit. En 1557, alors que les protestants sont traqués, deux frères d'armes convertis à la Réforme se sont retirés derrière les remparts du château de Mespech.

**22.55** Salade grecque. Série. Dramatique. 3 épisodes. Avec Romain Duris.

**arte**  
**20.55**  
**The Big Sleep**  
Film. Noir

EU. 1946. Réal. : Howard Hawks. 1h55. Avec Humphrey Bogart. Un général charge un détective privé de le débarrasser d'un individu douteux qui fait chanter sa famille, à commencer par sa fille, une prétendue nymphomane.

**22.50** Lauren Bacall, ombre et lumière. Documentaire.

**france.3**  
**21.05**  
**Fleuve noir**  
Film. Policier

Fra./Blg. 2018. Réal. : Erick Zonca. 2h00. Avec Vincent Cassel. Un policier désabusé est chargé d'enquêter sur la disparition d'un adolescent. Il est bientôt aidé par le professeur particulier du jeune disparu.

**23.05** Les doléances. Documentaire. **00.00** Les engagés de l'île aux parfums. Documentaire. Inédit.

**6**  
**21.10**  
**L'amour est dans le pré**  
Téléréalité

Fra. 2024. 1h55. 2 épisodes. Inédit. Bruno accueille ses soupirantes Clémence et Caroline dans l'Oise. Mickaël quitte temporairement sa Bretagne pour faire du speed-dating à Paris.

**23.05** L'amour vu du pré. Divertissement. Inédit. **00.00** Et si on se rencontrait ? Inédit.

**À LA DEMANDE**  
**prime**  
**Those About to Die**

La nouvelle série historique d'Amazon « Those About to Die » (« Ceux qui vont mourir ») explore la Rome antique à travers le prisme de ses jeux de cirque. L'ombre de Ridley Scott et de son indépensable « Gladiator » plane évidemment sur l'œuvre. Mais cette dernière n'a pas à rougir de la comparaison. Avec Anthony Hopkins dans le rôle de l'empereur Vespasien, de superbes reconstitutions de Rome (un budget conséquent a été alloué aux effets spéciaux) et un regard de sociologue sur l'envers du décor – à savoir cette activité ignoble que représente le trafic de gladiateurs – la série mélange grand spectacle et fresque historique. De quoi s'instruire et se divertir : une denrée rare de nos jours.

**LE FIGARO TV**  
Île-de-France

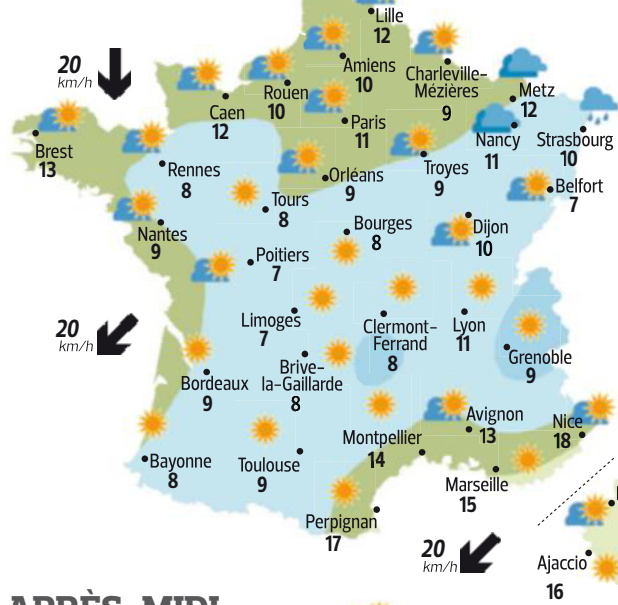
**12.00** Points de vue. **18.30** Le Buzz TV. Blandine Bellavoï, actrice dans « Fortune de France » sur France 2. Interviewée par Damien Canivez et Sarah Lecœuvre. **19.00** Bienvenue en Île-de-France.

**21.00**

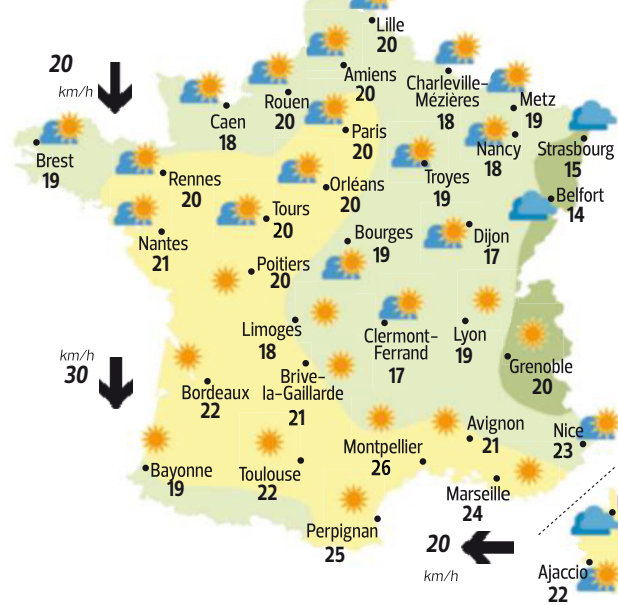
**Margherita S., la femme qui inventa Mussolini**  
Documentaire, suivi à 22 heures de « Parlez-moi d'histoire » sur la chute de Mussolini. **22.30** Le Club Le Figaro International. Kourk. Donbass, où en est la stratégie ukrainienne ? Débat animé par Philippe Gélie.

**Pour regarder le Figaro TV ?**  
Canal 34 de la TNT en Île-de-France ou sur les box  
SFR 468 | Orange 345  
Free 203 | Bouygues 247

MATIN

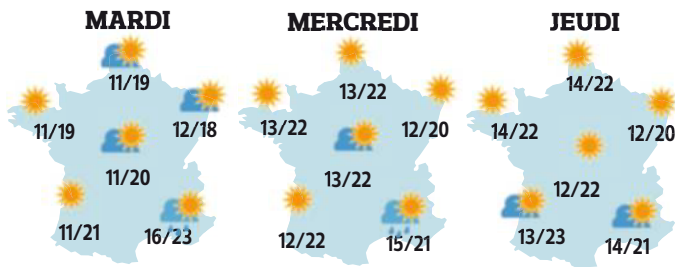


APRÈS-MIDI



LE TEMPS AILLEURS...

ALGER	18/25	AMSTERDAM	15/19	ATHÈNES	18/27
BARCELONE	18/25	BELGRADE	10/13	BERLIN	13/20
BERNE	5/13	BRUXELLES	12/19	BUDAPEST	12/14
COPENHAGUE	13/16	DUBLIN	10/19	LISBONNE	22/33
LONDRES	11/20	MADRID	13/30	PRAGUE	11/16
RABAT	21/24	ROME	15/25	TUNIS	18/27



**la chaîne météo**

**lachainemeteo.com**  
Par téléphone : **3201**  
**LIVE 24/24**  
**CANAL+** **GRATUITE**  
Sur L'APPLI

MOTS FLÉCHÉS DU FIGARO N°3936

CONTRE-FACTEURS	ENTRÉE EN MATIÈRE	PROVINCE DE PALESTINE	A UNE EXISTENCE CAUSER DU TORT	EXCLAMATION MULTIPlicATEUR	PUNCH SANS ALCOOL ENPOUDRE	INDICATION SUR UNE FACTURE LET !	PRINCIPE DE LA PENSÉE CHINOISE	JETÉE PAR LA FENÊTRE FLÂNA	PLATEAU DE VIEUX VOLCAN TENTE	IL CONNAÎT BIEN SON MÉTIER	L'ARMÉE D'ANTAN ADRESSE DU PC	ANIMAL RAMPANT PRONOM REFLECHI
COURBE	BLAGUANT	IL CLOUE AU PIED DES-INTÉGRER					MANQUE DE SÉRIEUX RÉPRI-MANDE					
ANCIEN ARC D'ACIER				LOGEMENT D'UNE POUTRE JAPPÉ		BALANCE-MENT SUR UN NAVIRE EXÉCRER			EFFECTUER UN CHOIX HÉSITANT			
RONGEURS			L'ÉGYPTE, AVANT POTELÉ		DAR-JEELING OU SOUCHONG ÉPOQUE		ATTAQUAI À LA BASE BUE LEN-TEMENT					
INSUP-PORTABLE À LA MINE RÉJOUE					DÉBAR-RASSÉ DES BOSSSES BERNER			ELLE VÉCUT AUX CÔTÉS D'ARAGON	SON ARRIVÉE SE FÊTE DANS LA JOIE			
	GÉNITRICE PILIER DE COIN			PRÉPA-RERA UN COMLOT BROCHET				IL PRÉCÈDE PATRES COURS DE RUSSIE				
PROPHÈTE NIVEAUX DE CEINTURE			MÉDECIN DE L'ÂME OISEAU COLORE		CONTI-NENTALE DIVISION DU YEN							
		DESTINA-TION DES SPORTS D'HIVER			MILLE CINQ CENTS	MISE AU SECRET ADVERBE			L'IRIDIUM POUR LE CHIMISTE			
ENFOUÏE FLEUR DE MASSIF			QUI N'EST PAS RESTÉE INSENSIBLE		UN PEU PRIS DE BOISSON		NOMADES DE LA CORNE D'AFRIQUE	SEPT À ROME				

**SOLUTION DU NUMÉRO PRÉCÉDENT**  
D E E A M T E R E C A C F E  
B I O C A R B U R A N T E H Y D R A T A N T E  
S U R S A U T E R A S S A I S O N N E M E N T  
O P T I O N N E L C L O T U R E B A T I R A I  
A T C K I L L U I U R E R A L E R  
P R E S I D E R E D I T T E R G R I N I E R E  
U N A E S L E N A L U G A R E I E E U  
T E D E U M A T A L E S I N A V E R T U S  
I X I T T E M P E R E E S A I S E N E  
R E A C E M B A U M E R I N V E R S E L T  
A B E E C C R A N A N A R E N A L I C E  
S U L T A N C O N E M S E S C O U R G E O N  
E T R E C I T  
N A E L O N  
S A G A L I E  
R E T A R D P  
T R E N C H  
D E R B Y A L  
M A I A I L  
H U I T A I N E  
T R O R S  
I N S E R E R S P N R E R T A N A  
O S U R E S T I M A T I O N S T A T U R E S  
T I C G M E R A R E U S T E R E O S T  
S A T U R A T I O N R E S A I S T C M R  
F E R V E U R G O P U L E N C I V S A L I C E  
M A U D I T S C A S E S E M E R I T E S  
V I E S E E S A U T A R C I E I R R E L  
E N T E S A R B R E V O R T E X A N S E E  
E P U S P R U D E N T E S O R I E N T E N  
E S T C I T O S C A M A N E T T G E O V  
D R E C H A L A S E C H O N E T E R A I  
A L E C A B M T A S S E R A U N A I E  
V E I L L E E A L A D I N A H E U R L E E  
P R E T S A G A R I C S U  
R I A D P I N A R D I T E M  
L I E A M E V I C E M O  
Z E N G R A T I T E S N A I N



# Sacha Béhar et Augustin Schackelpopoulos, en quête de non-sens



PAR  
**Solène Vary**

Ces deux humoristes en vogue, virtuoses de l'absurdité, parodient avec talent toutes les formes de discours modernes. Ils joueront leur spectacle « Dava 9 » en octobre à Paris, avant de poursuivre leur tournée en province.

Cela avait commencé par un message Instagram aux accents définitifs : « Nous rechignons aux entretiens avec les journalistes. » Un refus net que justifient quelques expériences médiatiques mitigées et un crédit accordé à la citation de l'écrivain Mark Twain : « Expliquer l'humour est comme disséquer une grenouille : on apprend beaucoup au cours du processus, mais à la fin la grenouille est morte. »

À l'issue de l'été, Augustin Schackelpopoulos fait volte-face et accepte le rendez-vous dans une brasserie du boulevard des Italiens. Il a parcouru la page Wikipédia du *Figaro* avant d'arriver, apparemment intéressé par l'organigramme de l'entreprise et admiratif du « F » plumé qui tient lieu de logo au journal. Sacha Béhar se montre plus revêché, abordant cette rencontre avec une méfiance non dissimulée.

Les deux individus se sont rencontrés dans un « comedy club » parisien il y a treize ans (« Sacha avait fait une très bonne blague sur Angela Merkel, c'était assez rare », se rappelle Augustin, méditatif), après avoir chacun abandonné leurs études, de lettres pour Augustin et de cinéma pour Sacha. Opérant depuis cette époque en duo sous l'acronyme Dava (*Divertissement ad vitam aeternam*), ils pratiquent un humour absurde et déviant, bardé de références à l'actualité, avec une inclination pour les faits divers et les hommes politiques bafoués. « Un concentré du pire du wokisme, du centrisme et du nazisme », décrit sommairement l'un de nos collègues.

Leur ascension débute doucement dans les années 2010 au sein des milieux CSP+ de 25-40 ans, avec les « Fiches de lecture », des critiques d'œuvres en vidéo – ensuite adaptées en livre – voyant dans *Germinal* « une langue prosaïque qui préfigure sans doute le slam » et dans la Bible « le portrait d'un Dieu « attachant » et climatosceptique, dangereusement ta- lonné par le catalogue Ikea dans le classe-

ment des ouvrages les plus diffusés dans le monde ». Depuis neuf ans, ils s'offrent à leur public d'initiés sur des petites scènes, à Paris comme en province. Leurs spectacles – allant de Dava 1 à Dava 9 – et leurs vidéos sont construits en longs dialogues aux allures parodiques, pas toujours fluides, ciblant tout autant Alain Juppé qu'un manager de McDo fraîchement licencié. Cette production iconoclaste offre des constats de société tragiques sur les jeunes d'aujourd'hui, génération sacrifiée, obligée de « commencer toutes ses phrases par « en vrai » et les finir par « en fait », sinon ils n'ont plus le droit à leurs bourses... », des avis politiques tranchés, reconnaissant Éric Zemmour comme « le seul vrai fan des Rolling Stones », la condamnation formelle de l'artiste Bernard Campan, « meurtrier de Marie Trintignant » et certaines sympa-

thies littéraires pour Léon Bloy et Zinedine Zidane. Alternant entre le ton surjoué du coach en développement personnel et celui d'un condamné à mort, les deux personnages se partagent les rôles, pouvant susciter un sentiment d'incompréhension au premier abord, parfois suivi d'un phénomène addictif.

**« À cause de l'intermittence du spectacle, nous sommes condamnés à être drôles jusqu'à la retraite »**

**Sacha Béhar et Augustin Schackelpopoulos** Humoristes

Depuis un an et demi, en raison d'une présence accrue sur Instagram et TikTok, la communauté des « davanauts » s'est amplifiée. Leur compte est désormais suivi par 82 000 personnes sur Instagram, parmi lesquels quelques confrères de renom : Éric Judor, Raphaël Quenard, Vincent Cassel, François Civil ou Pio Marmaï... « Il nous manque Romain Duris pour avoir les quatre mousquetaires... », gémit Augustin, se consolant avec les likes d'une actrice de la série *Lost* : *Les Disparus*. Dans la rue, les deux trentenaires ne se déplacent plus tout à fait incognito. Lors de notre rencontre, ils sont interpellés par un jeune homme en chemise leur réclamant un selfie avec brutalité. « Un titi parisien », selon Augustin. Ils n'ont croisé qu'une seule fois la route d'un détracteur : c'était à Tours. « Il était ivre et nous disait qu'il détestait ce qu'on faisait, mais sans réussir à dire pourquoi... »

Complémentaires sur scène, les humoristes sont en réalité deux êtres humains très indépendants. Augustin habite à Issy-les-Moulineaux et circule sur un vélo de ville Elops, « le troisième prix de Decathlon ». Sacha, originaire des Hauts-de-Seine, vit dans Paris, avec un petit garçon en garde alternée, abonné à Wapiti. « Je ne suis pas papa poule, mais pas Courjault non plus », analyse-t-il sobrement. Cet été, il est allé dans les Côtes-d'Armor, quand Augustin prétend avoir séjourné dans la « Com'com » (communauté de communes) du Piémont Cévenol, fier d'être « cévenol par sa

mère depuis sept générations ». « J'ai aussi fait le mont Ventoux à vélo », se vante-t-il, photo à l'appui. Côté passions, Sacha éprouve une dilection particulière pour les émissions que sont « Slam », « Tout le monde veut prendre sa place » et « Question pour un champion ». Augustin confesse un goût pour les oiseaux, à qui il donne des graines sur son balcon. Voilà pour la vie privée. Depuis un an, l'un et l'autre vivent exclusivement de leurs blagues. Une excellente nouvelle qui a son versant plus sombre : « À cause de l'intermittence du spectacle, nous sommes condamnés à être drôles jusqu'à la retraite. »

Après les ultimes représentations de Dava 9, en décembre prochain, leur projet est limpide : « Il faudra bien écrire Dava 10. » En parallèle, Augustin nourrit un rêve plus personnel : incarner Xavier Bertrand dans un biopic. Il maîtrise déjà son coup de menton vengeur et son mot célèbre face à Anne-Sophie Lapix en septembre 2021 : « Vous savez bien que je suis le seul à pouvoir rassembler. » Deux mois avant son élimination à la primaire de la droite.

Notre déjeuner aussi drolatique qu'éprouvant, où les rares réponses obtenues se perdent dans les limbes du second degré, nous laisse sur un sentiment d'échec. L'impression d'avoir failli à notre tâche, de n'avoir jamais réussi à cerner ces personnages au comportement erratique. Sacha et Augustin sont restés fuyants, ayant tout l'air d'être, dans le privé, une somme confuse de tous les rôles qu'ils incarnent. Conscient qu'avec son collègue, ils se sont trop peu livrés pour le besoin d'un article en pleine page, Augustin se repent vaguement quelques heures plus tard dans un mail. « Je pense au fait que Gérard Larcher va peut-être lire cet article et j'aimerais qu'il passe un bon moment. » Espérons-le. ■

Le duo Dava se produit au Palais des Glaces (Paris 10<sup>e</sup>) les mercredis 2 et 16 octobre et dans plusieurs villes de province jusqu'au mois de décembre. Sacha Béhar, de son côté, joue son premier spectacle en solo, « Mort asymptotique », certains jeudis au Théâtre BO Saint-Martin (Paris 3<sup>e</sup>).



Sacha Béhar (à gauche) et Augustin Schackelpopoulos, le 6 septembre, à Paris. FRANÇOIS BOUCHON/LE FIGARO

**LE FIGARO**  
**VOUS PASSEZ LE BAC ?**  
**ABONNEZ-VOUS AU FIGARO,**  
**C'EST GRATUIT !**



Le Figaro lance une opération inédite en proposant un abonnement « Spécial BAC », **une offre gratuite**, à destination de tous les jeunes, entre 16 et 19 ans, de première ou de terminale qui passent le BAC.

Elle leur donnera **accès à l'ensemble des contenus en ligne** du Figaro.



**UN DERNIER MOT** Par **Étienne de Montety**

**Humanité** (u-ma-ni-té) n. f.  
**N'a pas toujours été à la fête.**

Ce week-end s'est tenue en Île-de-France la traditionnelle Fête de l'Humanité. Le mot vient de l'adjectif *humanus*, qui désigne ce qui est propre à l'homme. Qui l'ignore, cet événement populaire est organisé à l'initiative du Parti communiste dont le quotidien porte ce beau titre : *L'Humanité*.

Quelle part d'humanité dans le communisme ? Ce sujet n'est plus d'actualité. D'ailleurs depuis longtemps, la Fête de l'Huma est un rassemblement dont l'humus n'est plus seulement communiste. S'y retrouvent hommes politiques et artistes, certains étant de grands bienfaiteurs de l'Huma.

Pendant trois jours, on peut humer non seulement l'odeur des merguez mais aussi l'état d'esprit de la gauche. Et ses humeurs du moment.

Ainsi il y a quelques années, on a pu voir passer certains de la politique à l'action humanitaire. Et il nous vient à l'esprit qu'à l'heure de l'obsession inclusive à gauche, il se trouvera peut-être un jour une belle âme pour demander aux organisateurs de bien vouloir rebaptiser l'événement.

Pour qu'elle soit à l'avenir la Fête de l'Humanité et de la Féminité. ■